

ERICH VON DÄNIKEN

l'or des dieux

LES EXTRATERRESTRES PARMI NOUS



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

ERICH VON DÄNIKEN

L'OR DES DIEUX

Les extra-terrestres parmi nous

Traduit de l'allemand par Alain Cottat

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

LES ENIGMES DE L'UNIVERS

Collection dirigée par Francis mazières

Du même auteur, chez le même éditeur :

PRÉSENCE DES EXTRA-TERRESTRES, 1969

RETOUR AUX ÉTOILES, 1971

Cet ouvrage a été publié pour la première fois
en Allemagne par Econ Verlag, à Düsseldorf,
sous le titre : *AUSSAAT UND KOSMOS*

Econ Verlag GmbH, 1972

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S. A., 1974

Table des matières

1 - L'or des dieux

2 - Le combat des Dieux

3 - L'empreinte des dieux en Chine

4 - Temuen : L'île qu'on appelle Nan Madol

5 - Sur la piste des Indiens

6 - Choses curieuses et idées nouvelles

7 - En finir avec le mythe de Dieu

1

L'or des dieux

Le titre de propriété de Juan Moricz – Abris antiaériens préhistoriques à 240 mètres sous terre – Une bibliothèque en métal – La première écriture de l'homme ? – Le trésor des Incas retrouvé ? – Le serpent, symbole de la maîtrise de l'espace – Trois modèles réduits d'avions précolombiens – La sphère en or de Cuenca et son moule à Istanbul – Sensation archéologique au Pérou : des souterrains avec des portails étanches colossaux – Des grottes qui abritèrent le père de l'humanité.

À mon sens, c'est l'histoire la plus folle, la plus insensée du siècle. L'incroyable, je l'ai vu de mes yeux et l'invraisemblable, je l'ai photographié. Il ne s'agit pas d'un songe creux, d'une hallucination, mais d'une réalité tangible : très profondément enfoui sous terre, un gigantesque réseau de galeries, un véritable dédale de plusieurs milliers de kilomètres de long, parcourt le continent sud-américain. Plusieurs centaines de kilomètres de ces tunnels ont été explorés et mesurés, notamment au Pérou et en Équateur. Mais ce n'est qu'un modeste début et qui n'a pas retenu l'attention des spécialistes.

Le 21 juillet 1969, un Argentin du nom de Juan Moricz, faisait établir chez maître Gustavo Falconi, notaire à Guayaquil, un acte authentique (*fig. 1*) le désignant aux autorités du pays et à la postérité, comme le découvreur

du réseau souterrain, et ce, sur foi de différents témoignages déposés par des concitoyens de Moricz informés de ses recherches. Voici quelques extraits tirés de ce document :

Juan Moricz, citoyen argentin, né en Hongrie, passeport no 4 361 689... J'ai fait des découvertes d'un haut intérêt culturel et historique dans l'est de la province de Morona-Santiago, en territoire équatorien.

Il s'agit principalement de plaques de métal gravées de prophéties historiques se rapportant à une civilisation disparue et dont personne, faute de traces, n'a jusqu'ici supputé l'existence. Les objets en question proviennent de différentes galeries et sont d'ailleurs très dissemblables.

Les circonstances dans lesquelles j'ai fait ces découvertes méritent d'être évoquées...

En ma qualité d'ethnologue, j'étudiais alors certains aspects du folklore et du parler des tribus de l'Équateur...

On pourrait ranger grossièrement les objets que j'ai trouvés dans deux catégories :

1. Objets en pierre ou en métal de toutes tailles et de toutes couleurs.

2. Plaques de métal (feuilles) couvertes de signes gravés. Il s'agit en fait d'une véritable bibliothèque métallique qui se présente comme une sorte d'abrégé de l'histoire de l'humanité. Il y est question de l'origine de l'homme sur terre et des préceptes d'une civilisation disparue.



ESCRITURA

de PROTOCOOLIZACION DE LA DENUNCIA

Orogada por PRESENTADA POR EL SEÑOR JUAN
MORICZ..-

a favor de XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX

y autorizado por el
NOTARIO

Dr. GUSTAVO FALCONI L.

Copia PRIMERA Registro de ESCRITURA DEL
AÑO 1.969
DE LA CUARTA NOTARIA DEL CANTON

Guayaquil, 21 de Julio de 1969

1. Acte notarié du 21 juillet 1969 stipulant les droits de propriété de Juan Moricz sur les souterrains découverts par lui en Équateur.

Conformément à l'article 665 du Code civil, je suis légalement propriétaire des objets que j'ai découverts. Mais comme il s'agit d'objets qui présentent un intérêt inestimable du point de vue de l'histoire des civilisations et que, d'autre part, les terres où ils ont été trouvés ne m'appartiennent pas, il convient de se reporter à l'article 666 d'après lequel les trésors que j'ai découverts restent ma propriété personnelle mais tombent néanmoins sous le contrôle de l'État.

En vertu de quoi j'ai l'honneur de prier Son Excellence, monsieur le président de la République, de bien vouloir désigner une commission d'enquête qui puisse vérifier mes déclarations et juger de la valeur de mes trouvailles...

Je m'engage à informer la commission en question de la position géographique exacte des tunnels souterrains explorés par moi jusqu'à présent et à lui soumettre les objets que j'ai trouvés au cours de ces explorations...

Alors qu'il effectuait des recherches sur le terrain dans les domaines de sa spécialité – recherches facilitées par l'appui amical d'un groupe d'indiens péruviens qui lui servirent d'interprètes et de conciliateurs auprès de leurs ombrageux congénères – Juan Moricz tomba, tout à fait par hasard, sur une entrée menant au réseau de galeries souterraines. C'était en juin 1965. Prudent de nature, circonspect comme il convient à un homme de science, Moricz ne dit rien pendant trois ans. Il attendit d'avoir exploré et fouillé de nombreux kilomètres de tunnels et rassemblé une importante collection d'objets remarquables, et ce n'est qu'au printemps 1968 qu'il résolut de demander audience au président Velasco Ibarra. Mais le

président de ce pays où les présidents n'ont que très rarement l'occasion d'exercer leur mandat jusqu'au bout, était sur le qui-vive : pas de temps à consacrer à un original désireux de l'informer d'une découverte prodigieuse. Les fonctionnaires du Palais assurèrent l'archéologue de l'intérêt que le Président ne manquerait sûrement pas de prendre à son exposé – quand il aurait le loisir... Certes, le Président le recevrait, mais il faudrait patienter quelques mois... À la fin de 1969, Moricz n'avait toujours pas eu satisfaction malgré d'incessantes requêtes. Il abandonna donc ce projet et poursuivit tout seul ses recherches souterraines.

Je rencontrai pour la première fois Juan Moricz le 4 mars 1972.

L'avocat de Moricz à Guayaquil, maître Matheus Pena, fit rechercher l'archéologue à ma demande. Pendant deux journées consécutives, il envoya force télégrammes pour tenter de joindre son client. Je m'étais quasiment installé à l'étude et, ma foi, je confesse que j'étais un rien anxieux. D'après ce que je savais, Moricz était un homme difficile à approcher et qui se méfiait tout particulièrement des gens qui se mêlent d'écrire. Enfin, un télégramme lui parvint. Il appela l'étude et demanda à me parler. Il connaissait mes livres ! « Je veux bien qu'on se voie ! »

Dans la soirée du 4 mars, il était là. Un homme de quarante-cinq ans environ, mince, le teint buriné, les cheveux grisonnants (*fig-2*), le genre de type qui ne desserre pas les lèvres si vous ne l'y forcez pas par vos indiscretions. Bref, la perfection dans l'art de garder le silence. Je l'assaillis d'un flot de questions, ce qui eut le don de le dérider. Petit à petit, je l'amenai à parler des galeries et

des salles souterraines. Il les décrivit avec beaucoup de précision et un évident souci du détail évocateur.

« Je ne puis croire une chose pareille ! » m'écriai-je.

« Et pourtant ! » intervint maître Pena. « C'est ainsi ! J'ai pu m'en assurer de mes propres yeux ! »



2. Erich von Däniken en compagnie de Juan Moricz devant une entrée du dédale souterrain.

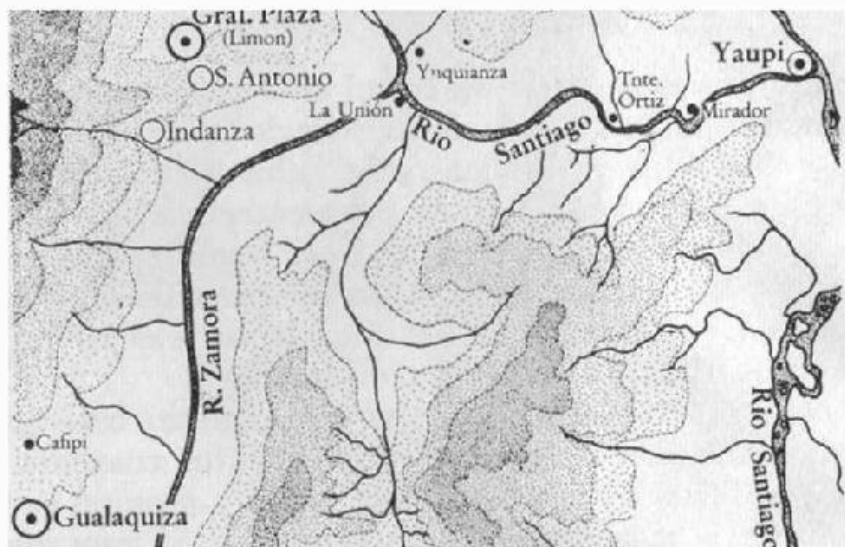
Moricz m'invita à une visite de « ses » galeries.

Nous partîmes à bord d'une jeep Toyota, Moricz, mon compagnon de route Franz Seiner et moi-même, nous relayant au volant pour arriver plus vite. La course devait durer vingt-quatre heures. Quand enfin le but fut atteint, nous commençâmes par faire un long somme dont tout le monde avait grand besoin. Notre aventure commença peu

après le lever du jour, avant la chaleur – et quelle aventure !

Nous sommes dans la province de Morona-Santiago, dans un triangle dont les sommets sont formés par Gualaquiza – San Antonio – Yauli (*fig. 3*). C'est là, au cœur de ce territoire peuplé d'indiens peu hospitaliers que se situe l'entrée du dédale, une ouverture vaste comme un portail de grange taillée dans le roc. L'obscurité se fait brusquement, d'un instant à l'autre. D'un pas au pas suivant, le dernier reflet de jour s'efface et les ténèbres nous enveloppent. Des oiseaux filent autour de nos têtes en un vol désordonné. Des torches électriques s'allument. Devant nous, un trou béant s'enfonce à la verticale. Par ce boyau nous atteignons une plate-forme située à 80 mètres de profondeur, et ce par le moyen d'une simple corde montée sur une poulie. Ce premier parcours à la verticale est suivi de deux autres plongées de 80 mètres chacune. Ainsi commence notre exploration d'un monde millénaire créé de toutes pièces en des temps anciens, par une race oubliée.

Car il ne s'agit manifestement pas de cavités naturelles : les couloirs tournent à angle droit, ils sont tantôt larges, tantôt plus étroits mais les parois sont partout lisses, comme polies. Quant aux plafonds, ils sont parfaitement plans et on les croirait enduits d'une couche de vernis (*fig. 4*). Tout cela évoque tout naturellement l'idée d'un réseau d'abris antiaériens – mais situés à 240 mètres de profondeur !



3. Province de Morona-Santiago – l'entrée du dédale, sévèrement gardée par les Indiens, se situe à l'intérieur du triangle formé par les villes de Gualaquiza-San Antonio-Yaupi.

Tout en auscultant plafond et parois, je suis pris d'un inextinguible fou rire dont les galeries avoisinantes nous renvoient l'écho. Moricz braque sa lampe sous mon nez : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Le vertige des profondeurs ? »

Il y aurait de quoi. Mais ce n'est pas ça. Je pensais aux archéologues qui ne manqueront pas de nous expliquer comment on a pu tailler ces galeries à l'aide de primitifs instruments de pierre ! »

Mes doutes étaient balayés et je fus comme saisi de vertige. D'après Moricz, il y avait des centaines de kilomètres de galeries comme celle-ci sous la surface du sol péruvien et équatorien.

« Ici, on tourne à droite ! » s'écrie Moricz.

Nous nous trouvons à l'entrée d'une grande salle dont les dimensions sont approximativement celles d'un hangar pour avion à réaction long courrier. Je me dis qu'il peut s'agir d'une salle de distribution ou d'un dépôt de matériel. Des escaliers montent dans différentes directions. J'interroge ma boussole. Elle reste inerte. Je la secoue mais l'aiguille ne bouge pas. Moricz, qui m'observe depuis un bon moment en silence, dit : « C'est un instrument qui ne sert à rien ici. Il y a des radiations qui rendent impossible toute orientation à la boussole. Je ne sais pas de quel genre de radiations il s'agit. C'est un domaine qui ne m'est pas familier. Il faudrait que des physiciens viennent étudier le phénomène sur place. »

À l'entrée d'une galerie latérale, un squelette humain est étendu. Il est entièrement recouvert d'une fine pellicule d'or.

Moricz nous ordonne d'éteindre nos lampes et de le suivre. Il n'y a pas un bruit. Rien que nos souffles dans l'obscurité et un vague bruissement d'ailes. D'invisibles oiseaux sont partout présents. Ils font pour ainsi dire partie du décor.

« Lumière ! » s'écrie Moricz.

Nous restons cloués de stupeur au beau milieu de la salle maintenant parfaitement éclairée. Moricz avait monté son « coup ». Cela me rappelait tout à fait la façon qu'ont les Bruxellois amoureux de leur ville de vous montrer leur chère « Grand-Place » sous la lumière des projecteurs. Il s'agissait d'une sorte de hall aux proportions majestueuses, d'une écrasante beauté.



4. À l'intérieur du réseau de galeries souterraines ; une foule d'oiseaux singuliers y trouvent abri. Par endroits, la couche de fientes desséchée atteint 0,90 m d'épaisseur. Les plafonds sont lisses et plans ; les murs disposés en angle droit sont recouverts d'une sorte de glacis.

Nous nous entendîmes dire que les dimensions étaient de 140 mètres sur 150 et je pensai aussitôt à la pyramide de la Lune à Teotihuacan dont les dimensions sont effectivement très voisines de celles-ci. Mais là-bas comme ici, on ignore tout des constructeurs et des techniques prodigieuses qui leur permirent de réaliser ces colossaux ouvrages.

Au centre de la salle, il y a une table.

Est-ce que c'est bien une table ?

Sans doute si l'on en juge par les sept chaises qui sont rangées tout le long.

Mais s'agit-il bien de chaises ?

Admettons que ce soient des chaises.

Est-ce qu'elles sont en pierre ?

Non, elles n'ont pas la froideur de la pierre.

En bois ?

Certainement pas. Si elles étaient en bois, elles ne tiendraient plus debout à l'heure qu'il est !

Elles sont donc en métal ?

Je ne le crois pas. Au toucher, on dirait plutôt un matériau synthétique mais dur et lourd comme de l'acier.

Derrière les chaises, il y a une foule de figurines représentant les animaux les plus divers ; sauriens, éléphants, lions, jaguars, chameaux, ours, singes, bisons, loups mais aussi lézards, escargots, écrevisses. Ces animaux, comme coulés dans des moules, se côtoient librement et fraternellement. Ils ne sont pas rangés par couples comme nous les montrent les représentations de l'arche de Noé ; on n'a pas fait ici de classement par espèces ou par genre comme le voudrait le zoologue et l'on n'a pas eu davantage cure de respecter un quelconque critère de hiérarchie relevant de l'évolution naturelle.

C'est un jardin zoologique complètement insensé et les animaux qu'il héberge sont en or pur.

C'est cette salle également qui recèle le trésor des trésors, à savoir la bibliothèque métallique à laquelle il est fait allusion dans l'acte notarié. Je n'imaginais absolument pas à quoi elle pouvait bien ressembler.

Juste en face du jardin zoologique, derrière la table de conférence, légèrement en retrait vers la gauche, c'est là que se trouve la fameuse bibliothèque. Il s'agit de plaques et de feuilles métalliques très fines dont le format est en

général de 96 X 48 centimètres. Je ne vois pas de quel genre de métal il peut s'agir, toujours est-il que les feuilles très fines comme les plaques plus épaisses tiennent debout, sur la tranche, serrées les unes contre les autres, comme de gigantesques brochures. Chaque plaque est couverte de signes réguliers, comme exécutés par une machine, et porte un tampon. Moricz n'a pas encore réussi à faire le compte des feuillets de cette singulière bibliothèque mais il est certain que leur nombre s'élève à plusieurs milliers.

Les caractères qui figurent sur les plaques de métal sont inconnus mais je suis persuadé que l'énigme sera assez vite éclaircie sinon résolue quand les spécialistes de la paléographie se pencheront sur la question.

Quant aux fondateurs de cette bibliothèque, s'il appert qu'ils disposaient d'un outillage technique non négligeable pour pouvoir couper « sur mesure » une si grande quantité de feuillets de métal il faut bien se rendre aussi à l'évidence qu'ils se servirent de caractères graphiques pour transmettre aux hommes du futur un message qu'ils jugeaient important. La bibliothèque métallique avait été conçue et réalisée pour durer : il fallait que le message survécût sans peine à l'usure des millénaires, qu'il restât parfaitement lisible...

Reste à savoir si le monde contemporain est vraiment disposé à pénétrer dans les secrets intimes d'un lointain passé ?

Reste à savoir si l'on souhaite réellement décrypter ce code ? N'oublions pas que l'on risque de tirer au jour des vérités susceptibles de mettre radicalement cul par-dessus tête ce bel ordre problématique que nous voyons se déployer autour de nous !

L'Église – quelle qu'elle soit – ne craint-elle pas en dernier ressort d'être confrontée à des découvertes de nature à transformer la foi en la création en connaissance de la création ?

N'est-il pas gênant de se voir retirer brusquement le doux oreiller des idées reçues, de devoir constater soudain que toute l'histoire de nos origines – à laquelle nous croyions dur comme fer – n'était qu'une fable ?

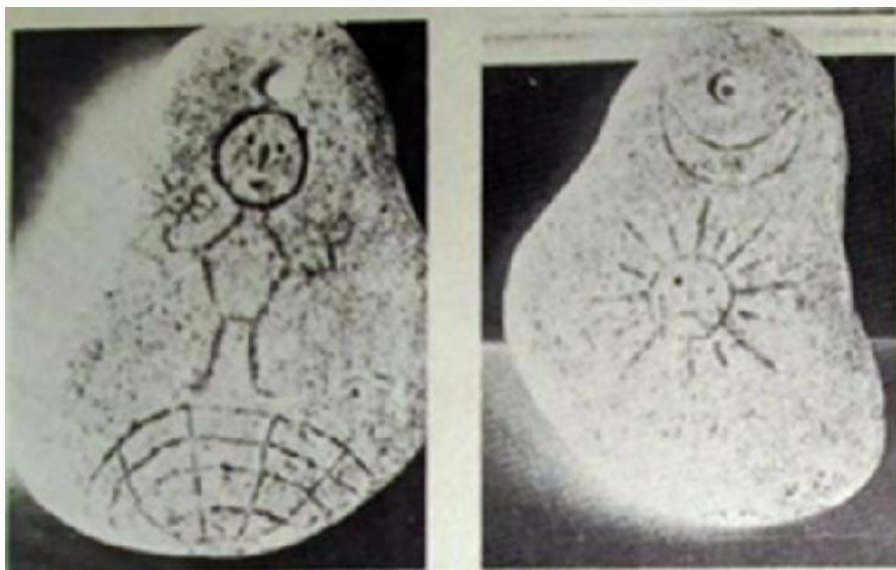
Les spécialistes de la préhistoire sont-ils vraiment – sans fausses peurs ni restrictions – à la recherche de la vérité ?

Personne n'aime tomber du haut de l'édifice dont il est lui-même l'un des maîtres d'œuvre.

Les parois des salles et des galeries souterraines sont nues ; il n'y a pas ici de ces peintures murales comme on en voit dans les tombeaux souterrains de la vallée des Rois, non loin de Louxor ; et pas non plus de ces motifs en relief qu'on rencontre dans beaucoup de grottes préhistoriques à travers le monde. En revanche, on tombe à tout bout de champ sur des statuettes de pierre.

Moricz possède une amulette de pierre de 12 cm de haut sur 6 cm de large. Vue de face, l'amulette représente un personnage gravé dans la pierre (*fig. 5*). Il a un corps hexagonal, une tête ronde et tient dans sa main droite la lune, dans sa main gauche le soleil. Mais le plus étonnant, c'est que le personnage se tient fermement campé sur une terre ronde ! Cela voudrait-il dire que nos lointains ancêtres – ou du moins certains d'entre eux – à cette époque reculée où l'on gravait de primitives silhouettes dans la pierre, savaient déjà qu'ils vivaient en quelque sorte sur une boule ? Vue de dos (*fig. 5*), l'amulette représente un croissant de lune et un soleil

éclatant. Selon moi cette amulette de pierre tend à prouver que le dédale souterrain où elle a été trouvée existait déjà au cours du paléolithique moyen (9000 – 4000 av. J.-C.).



5. Recto et verso d'une amulette dont l'ancienneté est estimée à 9 000-4 000 ans avant notre ère. Cet objet a été découvert par Juan Moricz dans l'une des nombreuses galeries souterraines qu'il a explorées. Un être se tient debout sur une terre sphérique. D'où les hommes du néolithique tenaient-ils que la terre est ronde ?

Un animal qui pourrait être un dinosaure est gravé dans une dalle de 29 cm de large sur 53 cm de long (fig. 6). Ces géants primitifs se déplaçaient en s'aidant essentiellement de leurs pattes postérieures plus longues ; le caractère colossal de la créature représentée reste appa-

rent dans le raccourci vigoureux du dessin et les pattes munies de trois doigts apportent un élément de plus à l'appui de mon hypothèse. Or, si mon hypothèse est exacte, s'il s'agit bien d'un dinosaure, alors là, l'affaire se corse encore davantage. L'existence de ces reptiles disparus remonte en effet à l'époque de la formation des actuels continents, soit la bagatelle de 235 millions d'années... Je ne tresserai pas davantage le fil de la spéculation... Je me contenterai de lancer une question dans le vide : quel être pensant a jamais vu un saurien géant ?



6. Si l'animal gravé sur cette dalle de pierre représente un dinosaure, quel âge faut-il attribuer aux souterrains où elle a été trouvée ? Ces géants vivaient il y a quelque 235 millions d'années !

Devant moi, le squelette d'un homme sculpté dans la pierre (*fig. 7*). Je compte dix paires de côtes. D'où le sculpteur tenait-il ses connaissances anatomiques ? Dis-séquait-on des corps pour lui servir de modèle ? Ou bien connaissait-on les rayons ? Non, bien sûr ! Tout le monde ne sait-il pas que Röntgen, Wilhelm Conrad, a « découvert » les rayons X en 1895 !



7. Sculptée dans la pierre, l'image d'un squelette d'une surprenante fidélité anatomique.



8. Le plus ancien modèle réduit de coupole. Ce type de construction est donc bien plus ancien qu'on ne l'imaginait jusqu'à présent...

Dans une salle carrée, Moricz me montre une coupole (fig. 8). Des personnages au visage sombre, coiffés de couvre-chefs pointus, semblent monter la garde sur tout le pourtour de la coupole ; chacun d'entre eux tient à la main un objet effilé qui pourrait être une épée. Des silhouettes volantes planent sur les parois de la coupole, à proximité du sommet. En braquant ma torche électrique sur l'entrée en plein cintre, je découvre un squelette accroupi. Je ne m'y attarde pas. Ce qui m'étonne surtout, ce qui retient mon attention, c'est ce dôme, c'est ce modèle d'édifice bâti en coupole. La première coupole ancienne fut découverte par Heinrich Schliemann pendant les fouilles de Mycène au nord-est du Péloponnèse, entre

1874 et 1876. La coupole mise au jour pendant les travaux de fouille remonterait au XIV^e siècle av. J. -C. et serait l'œuvre de constructeurs achéens. En ce qui me concerne, on m'a appris à l'école que le Panthéon de Rome, bâti en l'an 125 ap. J. -C., sous le règne de Hadrien, était le modèle le plus ancien de coupole. Jusqu'à nouvel ordre, il me faut tenir maintenant la coupole de pierre que j'ai sous les yeux comme le modèle le plus ancien du genre – et de très loin...

Sur un socle de pierre, un personnage assis, on dirait un clown, affublé d'un gros nez en boule (fig. 9), coiffé d'un casque qui lui couvre en partie les oreilles. Les lobes des oreilles sont sertis de breloques qui ressemblent à s'y méprendre aux écouteurs dont sont équipés nos téléphones. Ajustée sur la paroi frontale du casque, une capsule de 5 cm de diamètre et de 1 cm d'épaisseur munie sur toute sa circonférence de trous prévus, semble-t-il, pour recevoir des fiches de contact. Autour du cou, le personnage porte une chaîne. Au bout de celle-ci, une autre capsule ronde, également pourvue de trous, et qui évoque le sélecteur chiffré des téléphones actuels. L'habillement de ce gnome sculpté est également remarquable : de nombreux détails – et jusqu'aux gants destinés à préserver l'épiderme des contacts dangereux – font penser aux combinaisons spatiales des cosmonautes d'aujourd'hui.

Je n'aurais probablement pas accordé une attention particulière à cette statuette d'une mère ailée, entre les bras de laquelle on voit surgir un bébé coiffé d'un casque de conducteur de Vespa, si je n'avais pas vu une statuette absolument identique, en argile celle-là, au musée américain à Madrid (fig. 10).



9. Clown, divinité ou astronaute ? Le personnage est doté d'accessoires bien singuliers et qui conviendraient parfaitement à nos actuels cosmonautes : écouteurs, casque avec fiches de contact, etc.



10. La réplique – modelée dans l'argile – de cette déesse mère trouvée dans les souterrains de l'Équateur est exposée au musée américain de Madrid !

On pourrait écrire des livres entiers sur ces souterrains et sur les trésors qu'ils recèlent et d'ailleurs, on les écrira probablement un jour ! Et il sera sûrement question, entre autres merveilles, de deux sculptures de 2 m de haut et représentant une créature à trois têtes et une autre à

six ; il sera question aussi des dalles triangulaires couvertes de signes graphiques ; de dés en pierre portant sur leurs six faces des figures géométriques ; d'une pierre taillée plate de 114 cm de long sur 24 cm de large, arrondie en forme de boomerang et couverte d'innombrables étoiles gravées...

Nul ne sait qui a bâti ces galeries et ces salles souterraines. Nul ne sait qui étaient les sculpteurs qui taillèrent dans la pierre des personnages si énigmatiques, des formes si ambiguës. Mais il y a une remarque qui me paraît digne d'être faite, c'est que les constructeurs des souterrains ne s'identifient pas forcément avec les sculpteurs. Les galeries et les salles, très austères, parfaitement nues, contrastent avec le style assez chargé de la statuaire. On a un peu le sentiment que les objets entassés dans les salles ne sont pas à leur place. Mais peut-être que les constructeurs montrèrent leur œuvre à certains privilégiés d'en haut et peut-être que ces derniers sculptèrent dans la pierre ce qu'ils avaient vu et entendu, entassant petit à petit leurs œuvres dans ces souterrains...

Pour le moment, l'accès à ces trésors profondément enfouis sous la surface du sol et qui ont tant de choses à nous révéler sur le passé de l'homme n'est connu que de quelques rares personnes. Il convient d'ailleurs de noter que les Indiens sont très jaloux du secret et verraient probablement d'un mauvais œil des étrangers rôder autour de l'entrée du labyrinthe dont ils sont en quelque sorte les gardiens vigilants. Connaissant de longue date le chef de la tribu et trois autres hommes qui ont eu quelques contacts occasionnels avec le monde moderne, Moricz possède la confiance des Indiens.



11. Les symboles gravés dans la pierre à l'entrée du souterrain sont les mêmes que ceux que portent sur la figure les Indiens qui en assurent la garde.

Une fois par an, le 2 mars, c'est-à-dire au seuil du printemps, le chef de la tribu descend jusqu'à la première plate-forme pour y faire des prières, sacrifiant ainsi à un rituel immémorial. Sur les deux joues, le chef porte alors les mêmes symboles que ceux qui sont gravés dans le roc à l'entrée du labyrinthe (*fig. 11*). Les gardiens du souterrain taillent aujourd'hui encore dans le bois des statuettes représentant « les hommes aux longs nez » (masques à gaz ?) et parlent entre eux, comme Moricz a pu le constater, des exploits sensationnels des « créatures volantes » qui descendirent jadis du ciel. Pour rien au

monde, les Indiens ne prendraient le risque de s'aventurer avec vous dans les profondeurs. Selon eux, elles sont hantées par des esprits.

Moricz m'avait interdit à plusieurs reprises de prendre des photographies pendant notre excursion souterraine. Il trouvait toujours de nouveaux prétextes pour me dissuader de me servir de mon appareil. Une fois, il invoquait les mystérieuses radiations qui rendaient de toute façon les négatifs inutilisables, une autre fois il prétendait que le flash électronique risquait d'endommager la bibliothèque métallique en projetant sur elle son aveuglante lumière. Au début, je trouvais pour le moins singulière l'attitude de Moricz. Au bout de quelques heures passées dans ces profondeurs obscures j'entrevois mieux les raisons de l'extrême prudence dont je le voyais faire montre. On a le sentiment d'être surveillé par d'invisibles guetteurs – l'impression d'être entré dans un cercle magique où le moindre faux mouvement risque de déclencher la catastrophe. Les issues vont-elles se boucher tout d'un coup ? Le flash va-t-il déclencher le tir de quelque rayon dévastateur ? Reverra-t-on jamais le jour ? Sottes mais insistantes questions qui se posent à ceux qui voudraient aller au fond des choses. Mais il suffit d'avoir plongé une fois dans les profondeurs d'un gouffre pour avoir une vague notion des pensées, des sensations aberrantes qui vous assaillent quand le jour a depuis longtemps disparu et que la nuit se fait plus épaisse à chaque pas. Et de fait, on ne saura pas si le labyrinthe en question présente ou non des dangers tant qu'on ne l'aura pas soumis aux multiples mesures et contrôles, une opération qui requiert, il va de soi, un appareillage technique fort important.

À un moment donné j'aperçus, non loin de moi, une énorme pile d'or. J'insistai auprès de Moricz pour pouvoir faire une photo. Une fois encore, il m'opposa un refus. Il fallait, dit-il, dégager des blocs pour pouvoir les photographier correctement, cela risquait de faire du bruit et le bruit, à son tour, risquait de déclencher un éboulement. Moricz considéra mon air contrarié et se mit à rire :

« Ne fais pas cette tête-là – tu auras bien assez d'or à photographier ces jours prochains ! En moindre quantité, certes, mais des pièces de choix ! »

Je ne compris pas tout de suite à quoi Moricz faisait allusion. Mais ma lanterne devait être bientôt éclairée.

Je sais aujourd'hui que le plus grand trésor tiré des entrailles de ce labyrinthe souterrain ne figure pas dans les vitrines des musées sud-américains où l'on pourrait s'attendre à le trouver. Pour l'admirer, il faut se rendre dans l'arrière-cour de l'église des pauvres, Maria Auxiliadora, à Cuenca, Équateur.

L'église en question est un lieu de pèlerinage situé à 2 500 mètres d'altitude. Le Père Carlo Crespi (*fig. 4c*) qui a rassemblé les pièces de cette inestimable collection, vit depuis quarante-cinq ans à Cuenca. Il a toujours entretenu d'étroites relations d'amitié avec les Indiens et ceux-ci lui apportent régulièrement en présent, depuis des dizaines d'années, les objets en or et en argent qui constituent aujourd'hui sa somptueuse collection.

Deux Indiens qui paraissent assurer le service domestique du Révérend exhibent les magnifiques objets et l'occasion m'est ainsi donnée de photographier un échantillonnage des merveilles qui s'entassaient dans les ténèbres des souterrains. La plus belle pièce est une stèle de 52 cm de haut sur 14 cm de large et 4 cm d'épaisseur

(fig. 2 c). La stèle est subdivisée en 56 carrés dont chacun représente un caractère graphique différent. Ce sont exactement les mêmes caractères que ceux qui sont utilisés sur les plaques et les feuilles de la bibliothèque métallique. Le créateur de cette stèle disposait donc d'un code (alphabet ?) de 56 lettres ou symboles s'ordonnant en une écriture, fait d'autant plus digne d'être souligné que l'on a toujours affirmé jusqu'à présent que les civilisations sud-américaines, Incas, Mayas, etc., ne connaissaient pas d'écriture de type phonétique.

« As-tu vu cette dame ? » s'informe Moricz.

Il s'agit d'une statuette de 32 cm de haut en or massif. Sa tête est faite de deux triangles superposés dont l'un repose sur la base et l'autre sur le sommet. La créature est pourvue d'ailes. Des câbles torsadés sortent de ses oreilles et il ne s'agit certainement pas d'un élément de parure, lequel est déjà présent sous la forme de boucles fixées dans le lobe percé des oreilles.

Au demeurant, la belle a des proportions vigoureuses, des seins bien formés, et tient solidement debout sur ses jambes écartées.

Elle n'a pas de bras mais en revanche, elle porte un pantalon très seyant. Au-dessus de la tête de la belle, plane une boule. Ce détail auquel il importe d'ajouter le motif étoilé gravé à côté de ses coudes, voilà des allusions bien énigmatiques. Etoile d'une époque lointaine ? Amazone en provenance d'un autre monde ?

Disque en or de 60 cm de diamètre (fig. 2 c). Il ne peut pas s'agir d'un bouclier – et pourtant c'est le qualificatif que l'archéologie attribuerait le plus volontiers à cet objet. Cependant, il est beaucoup trop lourd à mon sens et, par surcroît, le dos du disque absolument lisse ne pré-

sente ni poignée ni trace de poignée. Pour ma part, je pense que ce disque est plus qu'un objet décoratif. Un message y est inscrit mais il nous faut apprendre à lire. Sur la face du disque, on voit deux êtres qui font penser à des têtards, deux soleils souriants, la faucille d'une lune décroissante, une grande étoile, deux visages humains stylisés de forme triangulaire. Au centre, des points dont la disposition contribue largement à l'équilibre harmonieux de l'ensemble mais qui ont certainement une signification, une fonction qui va au-delà des simples considérations esthétiques.

Le R. P. Crespi traine une lourde plaque d'or à portée de mon objectif.

« Tenez, mon jeune ami ! Voilà qui va vous intéresser. Une pièce qui date d'avant le Déluge... » La plaque représente trois visages de face devant un tableau couvert de signes. Trois paires d'yeux identiques me regardent. L'un des personnages désigne une sphère de son bras étendu. Le personnage à l'extrême droite est vêtu d'une combinaison cousue sur les côtés et porte fièrement sur la tête une étoile à trois branches. Deux corps sphériques planent au-dessus du tableau. Mais qu'est-ce que c'est que ce tableau et ces signes qui le couvrent ? On dirait du morse, des points, des traits brefs et longs. À y regarder de plus près, l'idée d'un tableau de bord, d'un panneau de commandes, s'impose à l'esprit. Et n'oublions pas, comme le dit et le répète notre Révérend-archéologue, que tout cela se passe avant le Déluge.

L'ivresse de l'or vous monterait facilement à la tête dans l'arrière-cour de l'église Maria Auxiliadora mais c'était une ivresse plus forte encore qui me tenait sous son joug : des centaines de plaques représentant toutes des étoiles, des soleils, des croissants de lune et... des

serpents – lesquels venaient compléter cette panoplie des symboles relatifs à la navigation spatiale. Je livre quelques documents photographiques de ces œuvres, en provenance directe de ce fameux trésor des Incas dont on s'évertue tellement à ressasser qu'il a disparu corps et biens... On verra que les Incas connaissaient bien le signe du serpent et le mettaient très clairement en rapport avec leur souverain, le « Fils du Soleil ».

Bas-relief en or avec pyramide (*fig. 5 c*). Deux serpents grimpent sur les parois de la pyramide ; il y a deux soleils, deux êtres étranges, comme venus d'ailleurs, deux cervidés et des cercles dont le centre est marqué par un point. Ces cercles indiqueraient-ils le nombre d'astronautes ensevelis dans les pyramides ?

Une autre plaque d'or représentant une pyramide (*fig. 3 c*). Deux jaguars, symboles de vitesse, grimpent vers son sommet. À la base de la pyramide, des symboles graphiques, à gauche et à droite, des éléphants, un animal qui vivait en Amérique du Sud il y a douze mille ans, c'est-à-dire en un temps où, entend-on dire communément, il n'y avait pas encore trace de civilisation. Et les serpents, pour une fois, sont à la place qui leur revient de droit : au ciel !

Dans la mythologie de la Création, le serpent et le dragon occupent une place de choix. C'est une chose qui a été maintes fois soulignée. Dans son livre intitulé « *Énigmes de la Création* », Irène Sängerbredt, ingénieur dans l'industrie aéronautique et spatiale, pose la question suivante à ce sujet :

« Comment se fait-il que le motif du dragon revienne si fréquemment dans les représentations figuratives et dans les mythologies de peuples anciens aussi divers que Chi-

nois, Indiens, Babyloniens, Égyptiens, Juifs, Germains, Mayas ? »

Dans sa réponse, M^{me} Sängerbredt laisse entendre que dragons et serpents sont des symboles en rapport direct avec la Création et avec l'Espace.

Dans « Les maîtres du Monde », Robert Charroux montre que les écrits anciens regorgent d'histoires où il est question de serpents lumineux flottant dans l'espace. Il nous apprend aussi que les Phéniciens et les Égyptiens considéraient serpents et dragons comme des divinités, et que le serpent était placé sous le signe du feu parce qu'on attribuait à cette créature le pouvoir d'atteindre des vitesses prodigieuses par la seule vertu de son souffle. Charroux cite à ce propos Areios de Herakleopolis qui dit : « *La première et la plus haute parmi les divinités, c'est le serpent à tête de vautour. Quand il ouvre les yeux, la lumière resplendit sur la terre plus ancienne, quand il les ferme, tout n'est plus que ténèbres.* »

L'historiographe Sanchuaniaton qui vécut en 1250 av. J. -C. à Beyrouth a composé des textes relatifs à l'histoire et à la mythologie des Phéniciens. Charroux cite notamment le passage suivant :

« *La première et la plus haute des divinités est le serpent à tête d'épervier ; quand il ouvre les yeux, la terre entière est inondée de lumière ; quand il les ferme, c'est le règne des ténèbres.* »

Voilà donc des serpents qui se comportent d'une manière inhabituelle ! A-t-on jamais vu un serpent progresser autrement qu'en rampant ?

Et pourquoi ces inéluctables descriptions de serpents dans tous les récits se rapportant à la Création ?

Pour comprendre quelque chose à nos ancêtres, il importe d'essayer de considérer les choses du point de vue qui devait être le leur.

Si nos lointains ancêtres avaient suivi dans le ciel les évolutions d'un oiseau peu commun, ils le décriraient comme un oiseau, dans le langage qui était le leur. Mais comment pouvaient-ils dépeindre une chose inconnue, une apparition inédite, une réalité qu'aucun mot, qu'aucun concept n'était alors en mesure de traduire ? Les cosmonautes étrangers ne se sont pas forcément posés en douceur lors des premiers atterrissages : peut-être y eut-il des spectateurs brûlés par le souffle incandescent d'un réacteur ? Carbonisés par la flamme qui accompagne la mise à feu ? Comment notre témoin oculaire pouvait-il bien décrire un incident de cette sorte ? Et ce monstre brillant d'un éclat métallique – c'est-à-dire également inhabituel –, ce monstre vrombissant et haletant qui lançait des flammes en atterrissant et en s'envolant, comment allait-il le décrire ? Il allait utiliser pour ce faire des concepts courants ; il allait parler de quelque chose « comme un dragon » ou « comme un grand oiseau brillant » ou encore « comme un serpent ailé et crachant le feu ». Vivement impressionnés par le spectacle, les pères parleraient à leurs fils et les fils à leurs propres enfants de ces apparitions terribles de dragons et de serpents dans le ciel et le souvenir s'en perpétuerait ainsi pendant des siècles, pendant des millénaires. Peu à peu, la relation des faits perdrait en netteté, le dragon serait quelque peu éclipsé à l'avantage du serpent volant et ce dernier s'assurerait la place prépondérante dans les récits et représentations mythologiques.

Les objets dans le dédale souterrain que Moricz m'a fait visiter, les plaques et les disques d'or du Révérend

Père Crespi recèlent d'innombrables représentations de serpents grimpant vers la pointe d'une pyramide, volant dans le ciel en laissant derrière eux une traînée de feu, reposant sur la tête de divinités. Ici, comme dans d'autres mythologies, on ne verra jamais un serpent ordinaire, c'est-à-dire rampant dans l'herbe, se déroulant le long d'un tronc d'arbre, engloutissant une souris.

Le dragon, et surtout le serpent sont indéniablement les représentations figuratives d'apparitions cosmiques.

Qu'en pensent les archéologues ?

Pour les uns, le serpent est symbole d'immortalité. Pourquoi ? Parce que, disent-ils, nos ancêtres avaient observé que le serpent a la faculté de faire peau neuve. Mais s'ils étaient si perspicaces, ils ont bien dû remarquer aussi que les reptiles n'en sont pas moins créatures mortelles ?

Pour d'autres, le serpent exprime l'agilité, la souplesse, la légèreté. Il me semble que l'oiseau ou le papillon remplirait mieux cet office que ce misérable reptile somme toute peu avantage par la nature !

Pour d'autres encore, le serpent est symbole de fécondité et cela expliquerait pourquoi les peuples anciens le tenaient pour sacré et le vénéraient. Quant à moi, je note que le serpent a aussi été, de tout temps, un animal qui inspire la crainte si ce n'est l'effroi. Et il me paraît donc pour le moins paradoxal d'y voir un symbole de la fécondité, voire de l'instinct génésique !

On dit souvent que les habitants des forêts craignaient énormément le serpent et que cette crainte les aurait amenés petit à petit, à voir en lui une divinité. Mais pourquoi craindre le serpent plutôt que le jaguar, l'ours ou le lion bien plus dangereux ?

Moïse (1/3) donne une interprétation qui situe le problème dans sa vraie perspective : d'après lui, le serpent est le messager du malheur, un peu comme dans la mythologie germanique, le « Midgard », cet « espace » entre terre et ciel parcouru par des serpents incarnant le péril et les pouvoirs maléfiques. Les témoignages préhistoriques se recoupent en différents points :

— Serpents (et dragons) sont en rapport avec la Création.

— Serpents (et dragons) sont en rapport avec les étoiles.

— Le serpent a la faculté de voler.

— Le serpent a une haleine fétide et brûlante.

C'est en vain que l'on chercherait dans la littérature ethno-archéologique, une étude approfondie sur la genèse du serpent dans les mythes et les légendes. C'est une lacune qui mériterait d'être comblée. Je mettrais volontiers mes archives à la disposition de quiconque voudrait s'attaquer à cette tâche.

Chez le Révérend Père Crespi, de nombreuses plaques d'or sont classées par motifs, chaque motif donnant lieu à une pile différente. Une pile importante est celle des plaques qui représentent des pyramides. J'en ai examiné avec soin quarante dont certaines figurent dans les illustrations retenues ici. Les représentations de pyramides présentent quatre points communs :

— Il y a toujours un ou plusieurs soleils en suspens au-dessus d'une pyramide.

— Il y a toujours des serpents à proximité ou sur la pyramide.

— Il y a toujours des représentations animales diverses.

— À noter également qu'on rencontre sur toutes les représentations de pyramides un nombre plus ou moins grand de cercles identiques marqués d'un point central. J'en ai dénombré sur chaque plaque un minimum de 9 et un maximum de 78.

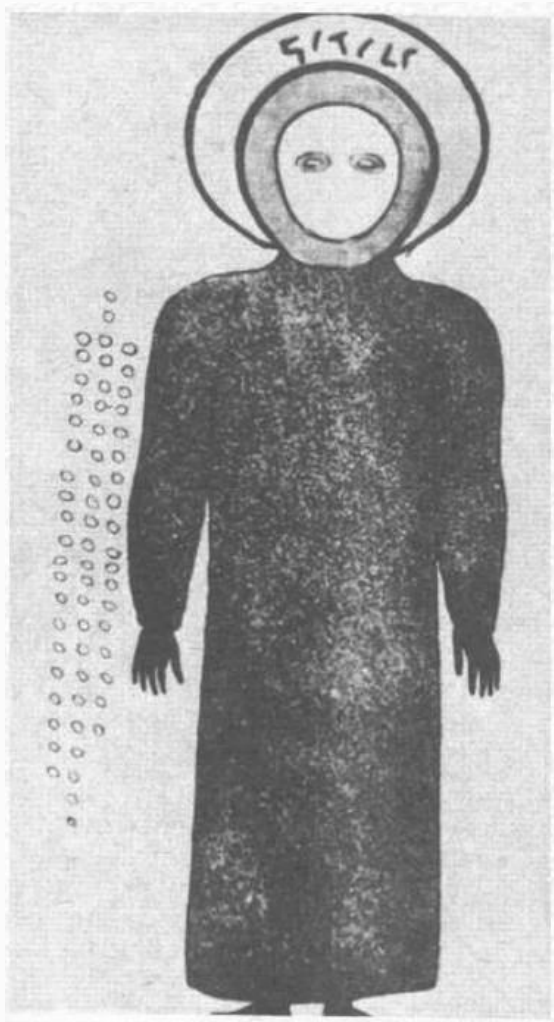
Il n'y a qu'à Cuenca, sur les objets du Révérend Père Crespi, sur les plaques qui s'amoncellent dans les salles souterraines, que l'on rencontre ce motif. Le point entouré d'un cercle, on le retrouve pratiquement dans tous les sites préhistoriques, dans les fresques des grottes, gravé dans la pierre et dans le métal. On tient généralement ce motif du cercle marqué d'un centre pour une figuration symbolique du soleil. J'ai quelques doutes sur l'excellence de cette interprétation. Il arrive en effet très fréquemment que le motif du point entouré d'un cercle voisine avec un, voire plusieurs soleils souriants, rayonnant de tous leurs feux. Mais dans ce cas, que peuvent bien vouloir dire ces cercles ? Indiquent-ils le nombre d'astronautes ou de vaisseaux aperçus sous le firmament ? Indiquent-ils – placés aux abords ou à l'intérieur des figures pyramidales, le nombre de dieux étrangers qui y ont été ensevelis ? Je suis persuadé, en tout cas, qu'ils sont l'expression d'un dénombrement. On comprendra mieux ce que je veux dire si l'on considère, par exemple, un dieu peint (*fig. 12*) découvert à Kimberley Ranges, en Australie : l'auréole symbolise le soleil, le personnage est flanqué de 62 cercles. Qui oserait prétendre que ces cercles représentent autant de petits soleils ?

Les questions se posent en foule et il y a une infinité de réponses possibles. Quant à prétendre que le motif du cercle marqué d'un point serait en quelque sorte une re-

présentation symbolique du soleil voisinant avec des représentations plus « réalistes », je trouve cela un peu trop facile. Le message de nos ancêtres n'est pas d'une lecture si aisée.

Les représentations animales posent aussi quelques énigmes intéressantes. Au pied de l'une des figures pyramidales, on aperçoit deux charmants petits éléphants. Très bien. Il est vrai qu'on a déterré des ossements d'éléphants en Amérique du Nord et au Mexique mais ces vestiges ont pu être datés : ils sont vieux de douze mille ans au moins. À l'époque des Incas, une civilisation dont les débuts remontent à 1200 ap. J. -C., les éléphants avaient donc depuis longtemps disparu de la surface du continent américain. Il n'y en avait plus. C'est un fait établi. Mais alors, comment débrouiller ce rébus ? Ou bien les Incas ont reçu des visiteurs africains qui se sont amusés à graver des éléphants sur des plaques en or ou alors ces plaques sont vieilles de 13 200 ans au moins.

À souligner d'ailleurs que la question des pyramides est loin d'être réglée. D'une manière générale, on prétend que les pyramides sud-américaines ou centre-américaines comme celles qui furent édifiées par les Mayas sont des monuments d'une tout autre nature que les pyramides égyptiennes : ces édifices colossaux étaient des tombeaux ici, là il s'agissait uniquement de gigantesques constructions dont la plateforme supérieure supportait un temple. Or, les pyramides figurant sur les plaques d'or de la collection fabuleuse du Révérend Père Crespi infirment cette opinion.



12. Peinture rupestre représentant un dieu, découverte à Kimberley Ranges (Australie). Et l'on veut nous faire croire que les 62 petits ronds disposés à côté du personnage sont des soleils !

Aucune d'entre elles ne présente de sommet tronqué supportant un temple. Elles sont toutes pointues comme en Égypte. Qui a copié sur qui ? Qui a bâti les premières pyramides, les Égyptiens ou les Incas ? Des faux, des imitations posthumes ? C'est impossible. Il aurait fallu aux faussaires plus d'or qu'il n'y en a jamais eu à Fort Knox. Et de plus, les faussaires auraient dû employer des hordes d'artistes possédant une connaissance approfondie des peuples anciens.

Je me demande comment on fera pour se « débarrasser » de l'encombrant et formidable trésor qui est ici décrit pour la première fois ? Car il est de fait qu'il ne cadre pas avec le monde actuel et les idées qui y prévalent. Est-ce que toutes les pyramides réparties sur la surface de notre globe n'auraient pas été conçues et réalisées par un seul et unique bâtisseur ?

Sur les plaques d'or dont il a été question, on reconnaît, çà et là, des caractères graphiques. S'agit-il de l'écriture la plus ancienne connue à ce jour ?

On admet communément que c'est vers l'an 2000 av. J. -C. que l'écriture cunéiforme est née chez les Phéniciens, l'écriture hiéroglyphique chez les Égyptiens et ce, à partir d'un mélange d'influences égyptiennes et babyloniennes. Ces deux formes d'écriture auraient ensuite donné naissance, vers 700 av. J. -C., à une écriture pratiquée par une population préisraélite de la Palestine, et constituée d'une centaine de signes environ. De là serait issu vers 1500 l'alphabet phénicien (*fig. 13*) comprenant 22 lettres. Et c'est cet alphabet qui aurait donné naissance à tous les alphabets du monde ! Vers l'an 1000 av. J. -C., les Grecs adoptèrent l'alphabet phénicien en le transformant quelque peu. Ils laissèrent notamment tomber certaines consonnes et les utilisèrent pour figurer

des voyelles : c'est ainsi que naquit la première écriture phonétique...

La science affirmait depuis des générations que l'écriture alphabétique était une chose inconnue chez les peuples préincaïques et chez les Incas proprement dits. On admirait les performances des Indiens en matière de construction routière et d'irrigation ; on s'extasiait devant leur calendrier si précis, on admirait les merveilles de la culture *nacza*, les monuments de Cuzco, les techniques agricoles et bien d'autres choses mais on ne voulait pas leur accorder d'avoir possédé une écriture.

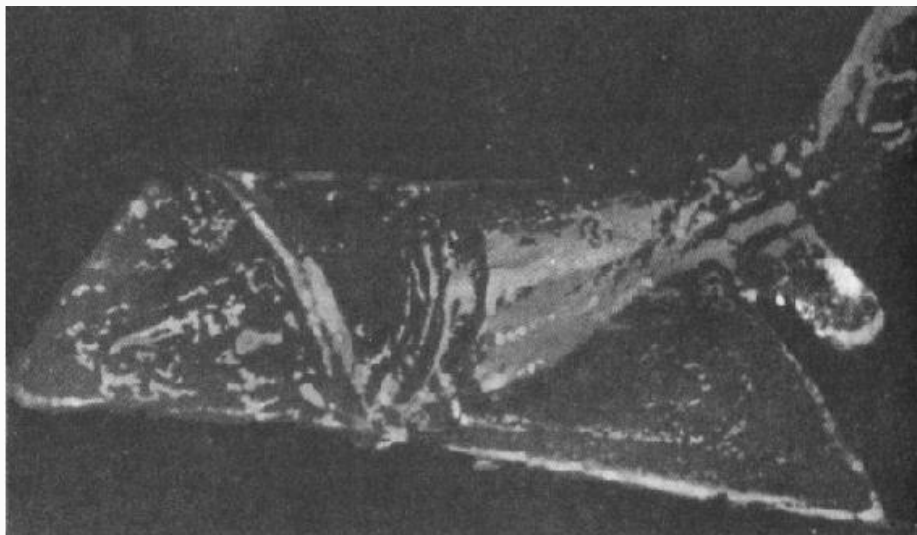
Lors du 39^e congrès des américanistes à Lima, le professeur Thomas Barthel, directeur de l'institut ethnologique de l'université de Tübingen, devait déclarer qu'il avait pu identifier 400 signes faisant partie d'une écriture inca. En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'une écriture alphabétique. Certains chercheurs péruviens et allemands présents parlèrent de motifs ornementaux, en concédant à la rigueur à ces motifs un caractère graphique.

En janvier 1972, ce fut une véritable bombe qui explosa au congrès d'archéologie andine, également à Lima, quand l'ethnologue péruvienne Victoria de la Jara démontra, preuves en main, que les Incas avaient effectivement une écriture. Les motifs géométriques (carrés, rectangles, points, traits, etc.) qui décorent les objets et les monuments incas sont en fait des caractères graphiques qui servent à traduire des faits historiques ou légendaires. Ainsi donc, les Incas s'adonnaient déjà à l'art délicat de la poésie et la grammaire n'était pas une science inconnue d'eux.

La fin de l'exposé de M^{me} Victoria de la Jara fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.



13. C'est de l'alphabet phénicien (12-10 siècles av. J. -C.) que seraient issus tous les alphabets du monde. Encore une vérité dépassée !



14. Ce modèle réduit d'un « Concorde » préhistorique est exposé à la State Bank à Bogota. Pas question de relier cet objet à quelque culte du poisson-oiseau – il n'y avait pas de culte de ce genre !

Que diront les ethnologues qui se pencheront sur les caractères graphiques qui figurent sur les plaques d'or de Cuenca ? M'applaudiront-ils si je dis que ces plaques sont les plus anciens écrits connus à ce jour ? Et si je prétends que de savants messagers des dieux ont consigné sur ces plaques, pour la postérité, certaines informations techniques et autres ?

J'ai vu trois modèles réduits d'avions précolombiens !

Le premier (*fig. 14*) est exposé à la State Bank de Bogota et quiconque passe en Colombie peut l'y aller voir. Le second (représenté sur la jaquette) est en possession du Révérend Père Crespi. Quant au troisième, il gît encore à 240 mètres sous terre dans le labyrinthe que m'a fait visi-

ter Moricz. Le modèle réduit de Bogota a été qualifié d'ornement religieux par les archéologues. Dommage pour eux. Des experts en techniques aéronautiques ont examiné l'objet et le tiennent pour un modèle réduit d'avion. Voici l'avis du Dr Arthur Poyslee de l'Aéronautical Institute, New York :

« Il est fort peu probable qu'il s'agisse d'un poisson volant ou d'un oiseau. Cet objet en or a été trouvé loin à l'intérieur des terres colombiennes et il y a donc fort à parier que l'artiste n'aura jamais eu l'occasion de voir un poisson de mer. Par ailleurs, il est difficile d'imaginer un oiseau aux ailes parfaitement planes et aux ailerons de stabilisation verticaux. »

L'avant est massif, un peu comme les appareils américains lourds de type B 52. La cabine du pilote, abritée par le pare-brise, surplombe le nez de l'appareil dont le fuselage repose sur deux surfaces porteuses rectilignes quoique légèrement arrondies. Deux ailerons stabilisateurs complètent ce modèle réduit d'un avion inca (*fig. 15*).

Comment peut-on manquer d'imagination au point de parler d'oiseaux ou de poissons volants quand on se trouve en présence d'un modèle réduit d'avion ?

L'or a toujours été un métal précieux et on en trouve, en général, dans les temples et dans les palais. Si on a décidé de réaliser tel objet en or c'est que :

- a) on attachait du prix à l'objet en question,
- b) on voulait assurer sa conservation,
- c) on le réalisait donc dans un matériau approprié.

À noter aussi qu'il n'est pas question de rapporter ces modèles réduits à quelque culte du poisson-oiseau. Un tel culte n'existait pas.



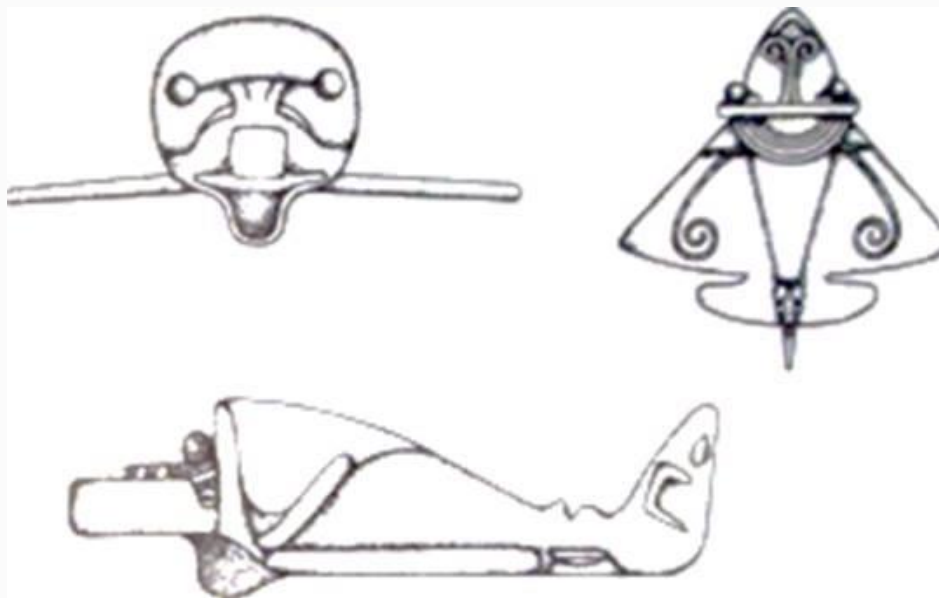
15. La validité technique et aérodynamique de ce modèle réduit a été soigneusement vérifiée par les chercheurs de l'Aeronautical Institute, New-York.

Parmi les pièces du trésor cosmologique abrité par l'église Maria Auxiliadora, il y a une sphère en or massif ceinte d'un large bord (*fig. 1 c*). Prévenons les sottes objections : non, il ne s'agit pas de la représentation plas-

tique d'un chapeau à large bord. Les têtes les plus distinguées de même que les têtes de Turcs s'adaptent difficilement au port d'un chapeau convexe !

Dans « Retour aux étoiles » j'ai expliqué pourquoi je pensais que la sphère était la forme idéale pour les vaisseaux et les stations spatiales : le corps sphérique tourne sur lui-même dans le vide ; ce mouvement circulaire engendre, sur le pourtour du plan de rotation – où sont situées les cabines – une pesanteur artificielle indispensable au bon fonctionnement du métabolisme, surtout lorsqu'il s'agit de voyages intersidéraux de longue durée. Je supputais alors que les vaisseaux spatiaux des anciens temps devaient avoir eu une forme sphérique. La boule en or de Maria Auxiliadora vient appuyer ma thèse en l'illustrant d'une façon on ne peut plus concrète.

On pourrait spéculer à l'infini sur le large bord qui ceinture la sphère – il pouvait servir de rampe d'abordage pour les vaisseaux désireux de rejoindre la station aussi bien qu'il pouvait jouer le rôle d'un accumulateur d'énergie solaire...



15 bis. L'archéologie officielle classera probablement ces dessins exécutés par les constructeurs du modèle réduit dans le fourre-tout de «l'ornementation religieuse».



16. La matrice de la sphère spatiale de Cuenca est exposée au musée d'Istanbul !

Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment la matrice (*fig. 16*) de cette fameuse sphère en or est parvenue en Turquie – ou comment la sphère est arrivée en Équateur ! Le fait est que la matrice, taillée dans la pierre, se trouve au musée turc à Istanbul, c'est-à-dire à quelque 12 000 kilomètres de Cuenca ! Il s'agit, en quelque sorte, du négatif de la boule en or du trésor de Maria Auxiliadora : concavité correspondant au volume de la sphère, même motif géométrique sur le bord qui la ceinture. Sous la matrice en pierre, au premier étage du musée

d'Istanbul on peut lire la mention suivante : « Inclassable ». Aussi longtemps que la science refusera l'idée que des engins volants aient pu exister dans un passé très lointain, aussi longtemps que l'on persistera à considérer comme un fait établi que nous sommes les premiers à savoir voler dans les airs – ou dans le vide –, il y aura, dans les musées et ailleurs, des choses « inclassables ». Dans la tour d'ivoire des préjugés congelés, les énigmes se multiplient et les mystères s'épaississent.

Je n'irai pas prétendre que les hommes de science manquent d'imagination, c'est ailleurs que le bât blesse ; il y a un schéma préconçu, et dans ce schéma, les faits doivent obligatoirement s'inscrire. Et si les faits contredisent le schéma, on les laisse de côté avec mention « inclassable ». Les idées toutes faites ne sont pas forcément les meilleures. Ce sont en tout cas les plus inébranlables.

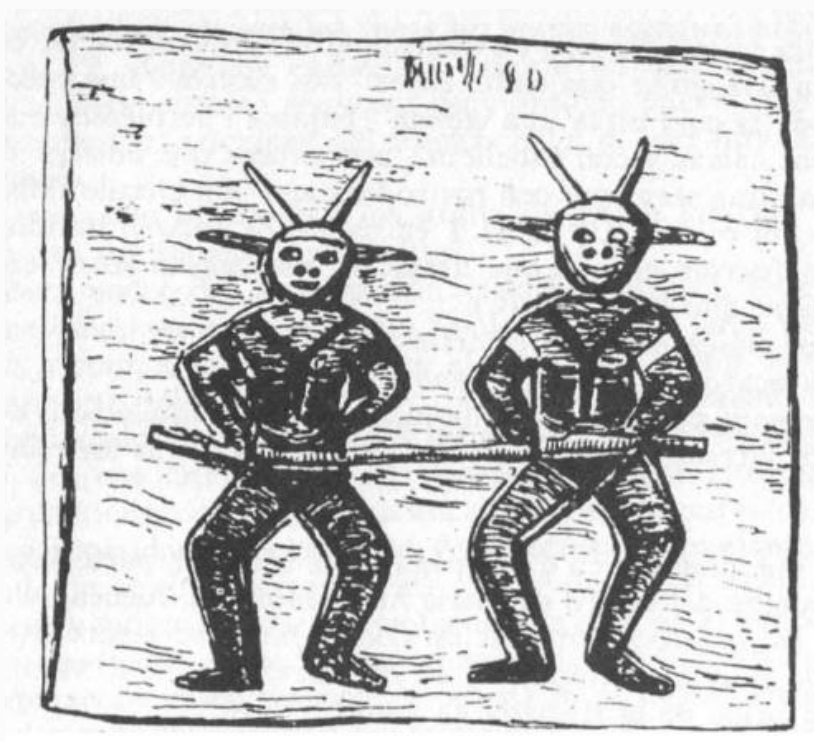
J'ai photographié à Cuenca une plaque d'or découpée de 52 cm de haut représentant un être humain de proportions normales (*fig. 6 c*). Ce qui est frappant c'est que cet être n'a que quatre doigts, aux mains comme aux pieds. Il est intéressant d'observer que, dans l'Inde ancienne, chez les Maoris, chez les Étrusques et ailleurs, de nombreuses représentations de divinités anthropomorphes présentent cette même singularité.

Ne lisais-je pas récemment dans une revue scientifique dont le sérieux ne saurait être mis en doute que les doigts des mains et des pieds servaient en quelque sorte de « machine à calculer » en ces temps anciens ! Voulait-on exprimer le nombre 19, on repliait un doigt ; voulait-on exprimer le nombre 16, on en dissimulait quatre – et dans ce cas, pourquoi pas un à chaque membre, cela expliquerait nos dieux à quatre doigts ! Pour moi, cette façon de calculer me paraît bien élémentaire pour des

hommes qui furent des bâtisseurs de routes, de forteresses, de temples et de villes...

En ce qui concerne le personnage en or de Cuenca, il s'agit – selon le Père Crespi – d'une représentation du « Dieu du grand astre ». Dans la main droite, ce dieu du soleil tient un animal bizarre – un mélange d'hippocampe, de serpent et de perroquet – ; dans la gauche, une sorte de sceptre dont le sommet est marqué de l'emblème du dieu, un soleil radieux, et dont le bas représente une tête de serpent ; de sa tête ronde et réjouie poussent des branches d'étoiles. Ces mêmes têtes étoilées caractérisent les deux « collègues » australiens de ce dieu inca (*fig. 17*). Ces deux « êtres créateurs » découverts dans une grotte de la savane australienne présentent toutefois une caractéristique supplémentaire : ils sont vêtus de combinaisons et ceints de larges sangles...

Le jour viendra – probablement lorsque les écrits de la bibliothèque de métal auront été déchiffrés – où l'on tiendra la preuve formelle que les personnages à quatre doigts sont les représentations visuelles d'êtres différents, venus d'autres mondes, et auxquels nos lointains ancêtres furent confrontés d'une manière ou d'une autre.



17. Ces deux figures mythologiques issues de la préhistoire australienne et nommées les « deux êtres créateurs », portent combinaison, sangles, casque étoilé, à l'instar de la divinité inca de l'Etoile.

Le chef-d'œuvre de la collection du Révérend Père Crespi, est une plaque en or ciselé de 98 X 48 X 3 cm. L'œuvre, d'une facture très chargée, est d'une étonnante richesse. On n'en finit pas d'inventorier les détails. Je note ce que j'ai trouvé : une étoile – un être avec un gros ventre et une queue de serpent – un animal proche du rat – un homme en cotte de mailles à laquelle est accroché un casque – un personnage triangulaire au ventre troué – un personnage à tête triangulaire ceinte d'une auréole

étoilée – deux visages – une roue derrière laquelle est embusqué un visage – des oiseaux – des serpents – des têtes rases et chevelues – un visage en transparence sous un autre visage – un serpent à tête humaine – une double circonférence dans laquelle s'inscrit un visage. Un chaos ! Au beau milieu, se détachant du reste, deux colonnes d'or entre lesquelles on voit un visage penché sur une bombe qui tombe ! (*fig. 7 c*).

Quel message l'artiste a-t-il voulu nous transmettre ?

Son œuvre est-elle un pandémonium ?

Fixe-t-elle pour l'éternité le souvenir du moment où le dieu des étoiles mit un terme brutal à la révolte de ses sujets ?

Le trésor du Révérend Père Crespi n'est qu'une bagatelle comparé aux masses d'objets qui dorment, intouchés, dans les souterrains de Moricz. Que faut-il penser de ce foisonnement d'objets en or pur ? S'agit-il uniquement de coûteuses fantaisies ? Ce serait folie que de vouloir le prétendre ! Tous ces objets sont des témoins, des témoins « vivants » du passé. Ce sont des messages qui nous parviennent à travers les millénaires et que nous devons apprendre à déchiffrer.

Le professeur Miroslav Stingl est le chef de file des américanistes des pays de l'Est. Il a beaucoup fait pour la connaissance des anciennes civilisations amérindiennes ; il est membre de l'Académie des sciences de Prague et auteur de plusieurs ouvrages archéologiques et ethnologiques. Son livre intitulé « Villes mayas englouties » (1971) fait autorité dans les milieux spécialisés. L'occasion me fut donnée de soumettre au professeur Stingl, alors qu'il faisait un bref séjour chez moi, les photos que j'ai faites à Cuenca.

« Si les objets ne sont pas faux – et tout donne à penser qu’ils sont authentiques, étant entendu qu’on voit mal un faussaire, même génial et riche, fabriquer une telle pléthore d’objets en or massif – il s’agit incontestablement de la plus formidable découverte archéologique depuis Troie ! J’ai longtemps pensé que les Incas ne connaissaient pas d’écriture de type alphabétique. Et me voici devant une écriture inca ! Il doit s’agir d’une écriture très ancienne ; les caractères me paraissent à mi-chemin entre l’idéographie et l’écriture phonétique. »

« Que pensez-vous de ces plaques embouties et ciselées ? Comment les situez-vous dans le schéma actuel des connaissances ? »

« Pour exprimer un avis valable, il faudrait que je puisse examiner chaque plaque en détail et la comparer au matériel archéologique dont nous disposons par ailleurs. Pour l’instant, je ne puis que dire ceci : je suis complètement dépassé ! Sur les plaques gravées incas connues jusqu’ici, le soleil est bien souvent un élément important de la scène. Mais jamais je n’avais vu, comme sur vos photos, l’homme lui-même ressembler à un soleil. Il y a là des êtres dont la tête représente le soleil – et puis il y a ceux qui portent autour de la tête des branches d’étoiles. La tête a toujours été le symbole de la « force sainte ». Et voici des images où elle est tantôt soleil, tantôt étoile ! Cela pourrait conduire à de fructueux rapprochements. »

« Et que pensez-vous de la « bombe » sur la grande plaque ? »

Le savant exhiba une loupe et examina longuement la photo. Un long moment se passa puis il dit, comme à contrecœur :

« Je ne sais que dire. Tout cela est complètement nouveau pour moi ! Mais enfin, je me risquerai à supputer que l'on a voulu exprimer ici une relation entre le ciel – c'est-à-dire les êtres rayonnants qui occupent le haut de la composition et la terre représentée, en bas, par des motifs symboliques évoquant l'idée du serpent. En d'autres termes on établirait une relation entre des êtres célestes et les habitants de la terre. »

« Et le reste ? »

« Je ne vois pas comment l'interpréter ! Le seul élément connu est la roue solaire mais on ne peut pas savoir s'il s'agit effectivement d'une roue solaire ici ; le visage derrière la roue est tout à fait inhabituel. Ce qu'on peut dire c'est que toutes ces figures, ces silhouettes, ces oiseaux, ces serpents, ces êtres casqués évoquent un monde de rêve, un univers mythologique. »

« Un univers mythologique, certes, mais dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il présente d'extraordinaires concordances avec la réalité, vous ne me direz pas le contraire ? »

Le professeur s'esclaffa. « J'admets que votre jeu de rébus et les arguments que vous avancez me laissent perplexe. Il y a de quoi rendre pensif le vieux cheval de bataille que je suis ! »

Qui va explorer les souterrains en Équateur ? Qui va inventorier et étudier les trésors qui y sont enfouis ? Qui va s'attacher à déchiffrer ces messages, à jeter sur cette sensationnelle découverte archéologique la lumière qu'on peut espérer de certaines méthodes d'investigation scientifique ? Un riche archéologue comme Heinrich Schliemann qui finança et mena les fouilles de Mycènes et de Troie, nous n'en voyons pas, hélas, à l'heure actuelle.

Quand Moricz découvrit le réseau de galeries, il était pauvre comme une souris de confessionnal. Depuis lors, il se trouve qu'il a découvert également des gisements de fer et d'argent. Ayant vendu la licence d'exploitation, il jouit maintenant d'une situation relativement confortable. Disons qu'il est en mesure, en vivant modestement, de se consacrer uniquement à sa passion archéologique. De là à pouvoir entamer d'importants travaux en payant un minimum de main-d'œuvre, il y a un monde. Naturellement, Juan Moricz sait fort bien qu'il pourrait faire appel à des spéculateurs et à des chercheurs d'or ; mais il ne veut pas de ce genre d'aide. Une telle opération tournerait forcément au pillage, ce qui serait une catastrophe. Il est très difficile de monter une expédition avec des gens qui ne soient pas uniquement motivés par l'appât du gain. Du reste, Moricz a une certaine expérience de la chose. En 1969, il invita plusieurs personnes à une visite des souterrains. Par mesure de prudence, il plaça ce groupe de gens sous escorte d'hommes armés. Dans les profondeurs du labyrinthe, l'atmosphère devint oppressante. Les hommes de l'escorte devenaient de plus en plus nerveux. La fièvre de l'or s'était emparée d'eux et l'ivresse menaçait de leur monter rapidement à la tête. La visite fut interrompue et l'on remonta aussitôt, fort heureusement sans avoir eu à déplorer d'incident grave.

Mais pourquoi l'État ne fait-il rien pour protéger ce site et pour y organiser une expédition scientifique en bonne et due forme ?

C'est que l'Équateur, avec ses cinq millions d'habitants, fait partie des pays les plus pauvres du continent sud-américain. Les plantations de cacao, les bananes, le riz, le tabac et la canne à sucre ne rapportent pas assez de devises pour équiper le pays. Les Indiens

des terres hautes cultivent pommes de terre et céréales et font un peu d'élevage, principalement les lamas et les moutons. Le caoutchouc sauvage qu'on cherchait autrefois dans les forêts orientales du pays n'est plus demandé. Peut-être l'exploitation des richesses du sous-sol (or, argent, cuivre, plomb, manganèse) et aussi le pétrole récemment découvert près de la côte, apporteront ils un mieux-être à ce pays dans les années à venir. Pour le moment, on en est encore à tâcher de soulager un peu la majorité de la misère noire. Tous les moyens dont on dispose sont investis dans la lutte contre la faim, le reste peut et doit attendre.

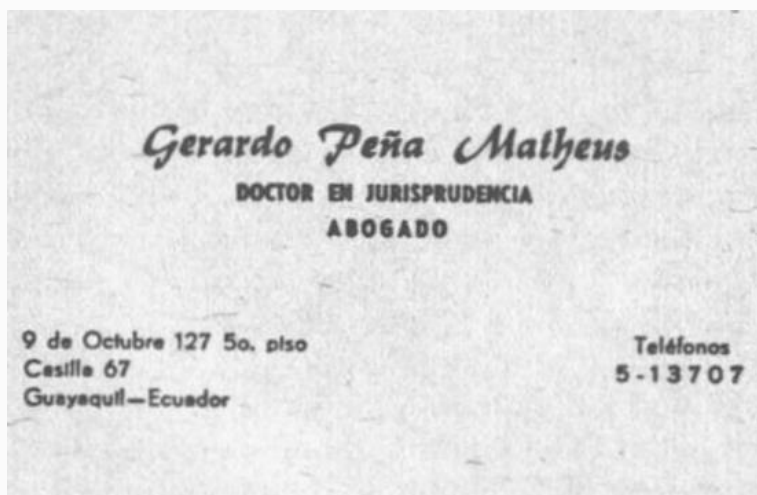
Juan Moricz estime qu'une simple reconnaissance des lieux, c'est-à-dire une exploration systématique du réseau de galeries sans investigations portant sur le détail des objets, coûterait à elle seule quelque 1,5 million de francs : il faudrait déjà, pour commencer, prévoir l'installation d'un circuit électrique ; il faudrait ensuite organiser des dépôts de matériel et prendre un certain nombre de mesures de sécurité afin de pouvoir travailler sans s'exposer à de trop gros risques car, en maints endroits, c'est à un véritable travail de mineur qu'il faut s'attendre.

Connaissant l'existence de ces trésors intouchés, de ces extraordinaires et tangibles témoignages du passé, je formulerai ici, une nouvelle fois, ce vœu exprimé en 1968 dans « Présence des extra-terrestres » : « Décidons de consacrer une année à l'archéologie utopique ! Au cours de cette année, archéologues, physiciens, chimistes, géologues et représentants des techniques apparentées à ces spécialités se pencheraient d'un commun accord sur cette seule et unique question : Nos lointains ancêtres

reçurent-ils sur terre des voyageurs venus d'autres planètes ? »

Et pour éviter qu'on ne vienne me dire qu'il est aberrant de vouloir se lancer aujourd'hui à la recherche de mystérieux souterrains, je reproduirai ci-contre la carte de visite de maître Pena, avocat à Guayaquil qui se fera un plaisir de mettre en rapport avec Moricz tout chercheur sérieux (*fig. 18*).

Non loin de là, dans les Andes péruviennes, le capitaine espagnol Francisco Pizarro (1475-1541) découvrit dans la montagne des Incas, le Huascaran, à 6768 m d'altitude, des galeries souterraines dont l'entrée était bouchée par de grosses pierres plates. Les Espagnols supposèrent qu'il s'agissait de dépôts de vivres.



18. Tout chercheur sérieux peut prendre contact avec Juan Moricz par l'intermédiaire de maître Pena, avocat à Guayaquil. Il est temps que l'on s'intéresse de près au labyrinthe souterrain de l'Équateur.

Ce n'est qu'en 1971 que des spéléologues se souvinrent de ces grottes incas. La revue « Bild der Wissenschaft » fit paraître un article sur l'expédition, menée à bien à grand renfort de matériel, qui s'enfonça sous terre, par une entrée située dans les environs de la localité péruvienne d'Otuzco. À 62 mètres de profondeur, les spéléologues firent une découverte stupéfiante : ils se retrouvèrent devant une porte étanche formée de deux gigantesques vantaux de pierre ; le tout faisait huit mètres de haut sur cinq de large et deux et demi d'épaisseur. Pourtant, les efforts conjugués de quatre hommes suffirent à faire pivoter les énormes dalles qui reposaient sur des sphères en pierre taillée, continuellement arrosées par le ruissellement d'une source phréatique jaillissant à cet endroit.

« Bild der Wissenschaft rapporte :

« De l'autre côté des « six portes », on découvre un profond tunnel, à faire pâlir de jalousie nos modernes spécialistes de la construction souterraine. La galerie souterraine plonge raide – le taux de déclivité atteint souvent 14% – en direction de la côte. Le sol est revêtu de dalles rugueuses, souvent ridulées, donc peu glissantes. Mais si c'est une aventure que de progresser aujourd'hui dans ce tunnel souterrain long de quelque cent kilomètres, pour plonger finalement, à proximité de la côte, à 25 m en dessous de la surface de la mer, comment qualifier alors la marche de ces hommes qui, au XIVe et au XVe siècle acheminèrent tout au long de ce tunnel, les biens qu'il importait de soustraire à la cupidité de Pizarro et du vice-roi d'Espagne !

À l'extrémité des couloirs souterrains de Guanape – un nom qui est, en fait, celui d'une île proche de la côte péruvienne où l'on suppose que le tunnel devait autrefois aboutir – le grand Océan sommeille. Dans le sein ténébreux de

la montagne, le couloir souterrain monte et plonge à plusieurs reprises et, brusquement, on perçoit un grondement sourd, comme un bruit de ressac contre un obstacle creux. Au pied de l'ultime pente du tunnel, dans la lumière des projecteurs, clapote une eau noire comme de la poix. Pas de doute, c'est de l'eau de mer. Le tunnel s'arrête aujourd'hui au bord de la ligne côtière souterraine. En allait-il autrement jadis ? »

Les spécialistes jugent inutile une recherche approfondie dans l'île de Guanape : on n'y a pas trouvé trace d'un débouché de tunnel, même effondré. Mais personne ne sait où conduisait cet itinéraire souterrain tracé par les Incas ou leurs prédécesseurs, personne ne sait s'il ne menait pas à quelque chambre forte où l'on accumula pendant des siècles des trésors aujourd'hui engloutis.

Francisco Pizarro et sa troupe de pillards supputaient que les Incas devaient avoir des trésors cachés. En 1532, le noble espagnol promit la vie sauve et la liberté au souverain inca Atahualpa pourvu qu'il fit remplir aux deux tiers d'or, une pièce de 6 X 5 X 3 m. Atahualpa se fia à la parole du messenger de Sa Majesté chrétienne Johanna, dite la Folle (1479-1555). Jour après jour, les Incas apportèrent de l'or jusqu'à ce que la pièce fût effectivement remplie à la hauteur prescrite. Mais Pizarro ne tint pas parole. En 1533, il fit exécuter Atahualpa.

Cette même année, le gouverneur espagnol éleva l'inca Manco Capac à la dignité royale. Un roi de paille, en quelque sorte. Manco Capac fut également exécuté par les envahisseurs chrétiens en 1544. Avec ce Manco Capac prit fin la dynastie inca qui était entrée dans l'histoire avec son légendaire fondateur du même nom. D'après les historiens, treize « Fils du soleil » auraient régné sur l'Empire inca si l'on compte les deux Manco Capac. Ad-

mettre que les débuts historiques se situent autour de 1200 ap. J. -C. et que la fin intervient en 1544, avec la mort de Manco Capac, dernier « Fils du soleil », revient à admettre que ce prodigieux Empire – qui s'étendait du Chili à l'Équateur et couvrait les Andes depuis le nord de Quito jusqu'au sud de Valparaíso – a été bâti en un peu moins de 350 années ! Dans ce bref laps de temps, les Incas auraient donc donné forme et vie au premier empire précolombien.

Car on ne se contenta pas de transformer les territoires conquis en zones d'occupation et de placer les peuples sous tutelle : ils furent véritablement intégrés à l'ordre social inca ; ils profitèrent des perfectionnements que leur apportèrent les fonctionnaires incas instruits en matière de techniques agricoles et devinrent partie intégrante de l'organisation communautaire tout à fait exemplaire dont les Incas donnent l'exemple.

Les Incas ont-ils aussi, dans ce bref laps de temps, construit un réseau de 4 000 km de routes à travers la montagne ? Ont-ils édifié simultanément les villes de Cuzco, Tiahuanaco, Macchu-Picchu, sans compter les forteresses cyclopéennes d'Oliantaytambo et de Sacsayhuaman ? Ont-ils, à côté de cela, élaboré leurs techniques d'irrigation et exploité d'innombrables mines d'argent, d'étain et de cuivre ? Pour ne pas parler de leur art suprême de l'orfèvrerie, du tissage et de la céramique ! Du haut degré de culture qu'ils auraient atteint en 350 ans ! Et si ce ne sont pas les Incas mais leurs prédécesseurs qui ont mené à bien la plupart de ces tâches, ne faut-il pas admettre alors que les peuples pré-incaïques avaient atteint un degré de culture très élevé et qu'une certaine régression intervient avec le début de l'Empire inca proprement dit ?

Quoi qu'il en soit, si ces mêmes Incas ont aussi construit les réseaux de tunnels souterrains en Équateur et au Pérou, on ne peut plus que leur octroyer la place qui leur revient dans la hiérarchie des grandes puissances disparues : la première !

Quant à moi, je pense qu'on ne devrait pas forcer ainsi sur la chronologie uniquement pour préserver l'harmonie de la (re) construction arbitraire du passé à laquelle on semble s'être livré uniquement pour confirmer, envers et contre tout, la validité d'un schéma adopté une fois pour toutes.

À mon point de vue, les tunnels existaient déjà il y a des millénaires, bien avant la naissance de l'Empire inca. (D'ailleurs, comment les Incas auraient-ils pu creuser des centaines de kilomètres de galeries souterraines – voire sous-marines – alors qu'aujourd'hui on n'arrive pas à se mettre d'accord sur la méthode à suivre pour construire un misérable tunnel sous la Manche ? Pourtant nos moyens techniques sont incomparablement supérieurs à ceux des Incas !) Une certaine élite inca devait connaître l'existence du réseau de tunnels. Après le meurtre d'Atahualpa, Manco Capac dut ordonner que les trésors abrités par les temples du Soleil disséminés dans tout l'Empire fussent rassemblés et cachés dans les souterrains connus de lui, afin de les soustraire à la cupidité des Blancs.

Mais ce n'est pas tout : je pense aussi que la masse de trésors accumulés dans les galeries souterraines du Pérou et de l'Équateur date d'un temps bien antérieur à l'Empire inca et à la civilisation qui fleurit sous le règne des « Fils du soleil ». Autour de 1570, un chroniqueur espagnol, le Padre Cristobal de Molina, s'intéressa aux galeries souterraines et à leur signification. Dans son ouvrage

« Ritos y fabulos de los Incas », terminé en 1572, Molina raconte que le « Père de l'humanité » se serait retiré dans un souterrain après avoir accompli son œuvre, c'est-à-dire après la Création. Cette retraite secrète serait devenue le lieu de naissance de nombreux peuples, lesquels en seraient sortis comme on sort de « la nuit éternelle ». Molina nous apprend encore que ces mêmes galeries et salles souterraines auraient servi, tout au long des siècles, à abriter les richesses des peuples quand on les jugeait menacées. Une loi d'airain punissait de mort celui qui commettait l'imprudence de parler des souterrains hors du cercle restreint des initiés. (À quel point cette loi antique reste encore vivace parmi les Indiens, j'ai pu en juger, en 1972, lors de mon voyage en Équateur !)

Très averti, et pour cause, de la nature et de la qualité des objets qui constituent sa prodigieuse collection, le Révérend Père Crespi, émissaire du Vatican et nouveau gardien du Graal, proclame non sans fierté la haute antiquité de ses trésors :

« Tout ce que les Indiens m'ont offert, tout ce qu'ils sont allés retirer du labyrinthe date d'avant le Christ ! La majorité des plaques d'or à motifs symboliques et les objets préhistoriques date d'avant le Déluge. »

Il y a trois catégories d'objets dans les souterrains du Pérou et de l'Équateur :

1. L'héritage de ceux qui furent les constructeurs de ces fabuleux réseaux de galeries souterraines.
2. Les pierres sculptées et taillées, œuvres des premiers hommes intelligents qui furent probablement les élèves des constructeurs de tunnels.
3. Les objets en or et en argent des Incas entassés dans les souterrains après 1532 pour prévenir les

actes de pillage dont les conquistadores avaient fait leur règle.

Mais la question des questions reste posée :

Qui a construit les réseaux souterrains et dans quel but ?

2

Le combat des Dieux

Guerres dans le cosmos – La lutte des dieux dans les textes anciens – La terre, refuge des dieux vaincus ? – Les extra-terrestres ressemblent à l'homo sapiens – Combien y a-t-il d'astres peuplés de vies intelligentes ? – Un seul mythe de la création.

C'est à l'école primaire de Schaffhouse, il y a de cela quelque trente ans, que, pour la première fois, j'ai entendu, de la bouche de mon maître de religion, l'histoire du terrible combat qui se déroula dans les cieux en des temps immémoriaux : Un beau jour, l'archange Lucifer se serait présenté à Dieu le Père, le Tout-Puissant, et lui aurait déclaré tout de go : « Nous ne voulons plus te servir ! » – Sur ce, le Tout-Puissant aurait aussitôt ordonné à l'archange Gabriel, le plus musclé de ses serviteurs, d'anéantir Lucifer et ses disciples avec son épée flamboyante.

Je sais aujourd'hui qu'il n'est pas question de Lucifer dans tout l'Ancien Testament. Il ne peut pas en être question. Le personnage quasi légendaire de Moïse dont tous les auteurs de l'Ancien Testament portent la marque, vivait autour de 1225 avant notre ère. Or, le nom de Lucifer vient du latin, une langue dont les origines remontent à 240 avant notre ère approximative-

ment. Lucifer, de *lux fere*, signifie celui qui fait la lumière, celui qui apporte la lumière. Il est tout de même curieux de constater que la religion catholique pare précisément le Malin du nom de « porteur de lumière » !

Cela dit, l'Ancien Testament rapporte des détails précis sur ce fameux combat céleste.

On trouve chez le prophète Ésaïe (chap. 1-35) plusieurs passages consacrés à ce combat. Au chap. XIV, versets 12, 13, 14 on lit :

*« Te voilà tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore !
Tu es abattu à terre, Toi, le vainqueur des Nations !
Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel,
J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ;
Je m'assiérai sur la Montagne de l'Assemblée... »*

Mais dans l'Apocalypse de Jean également, il est fait allusion à des combats célestes. Nous lisons notamment au chap. XII, vers. 7 :

« Et il y eut guerre dans le ciel, Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent, mais ils ne furent pas les plus forts et il n'y eut plus place pour eux dans le ciel. »

Nombreux sont les Écrits anciens où il est question de guerres et de luttes célestes. – Les cryptes tibétaines ont abrité pendant des millénaires le Livre de Dzyan. Le texte original du Livre de Dzyan maintes fois copié et recopié au fil des générations, enrichi d'additifs par les copistes, adeptes de la doctrine secrète dont il est le premier témoignage, demeure introuvable et il se peut fort bien qu'il ait été détruit depuis bien longtemps. Les copies incomplètes du Livre de Dzyan fourmillent de textes rédigés en sanscrit à partir d'écrits en provenance des quatre coins

du globe et les spécialistes s'accordent à dire que le Livre de Dzyan embrasse une tranche d'évolution portant sur plusieurs millions d'années.

Extrait de la sixième strophe du Livre de Dzyan :

Dans le quatrième (monde) les fils reçoivent l'ordre de créer des êtres à leur ressemblance. Un tiers d'entre eux refuse, deux tiers obéissent. La malédiction est formulée... Les roues les plus anciennes se mirent à tourner vers le haut et vers le bas. Le frai maternel emplit le Tout. Il y eut des combats entre les créateurs et les destructeurs, des combats pour la prépondérance dans l'univers ; la semence jaillit et jaillit encore et encore. Fais tes calculs, Lanoo, si tu veux connaître l'âge véritable de ta roue...

Dans le « Livre des morts égyptiens » – ce recueil d'écrits que l'on déposait dans le tombeau, à côté de la momie, et dont les conseils devaient permettre au mort de se diriger dans son nouveau séjour – le puissant dieu du Soleil Râ, *lutte dans l'univers contre les enfants révoltés*. Il est dit que pendant la bataille, Râ ne quitta à aucun moment son *œuf des mondes*.

Le poète latin Ovide (43 av. J. -C. – 17 ap. J. -C.) est certes davantage connu par son *Art d'aimer* que par ses récits mythologiques. *Les Métamorphoses* ; c'est pourtant dans ce dernier recueil qu'Ovide relate l'histoire de *Phaéton* (= le Lumineux) à qui son père, *Helios*, dieu du Soleil, permit une fois de conduire le char du soleil : Phaéton ne sut pas garder le contrôle du char, il s'abattit et sa chute mit le feu à la terre. Dans la mythologie grecque, les douze fils d'Uranos (= le ciel personnifié) et de Gea (= la terre personnifiée) jouent un rôle très important. Les douze *Titans* sont véritablement des enfants terribles ; ils se rebellent contre l'ordre établi des mondes, s'en prennent à Zeus lui-même et se lancent avec une force ter-

rible à l'assaut de l'Olympe, séjour des dieux. – *Hésiode*, poète grec plus ancien qu'*Ovide* (700 av. J. -C.) parle dans sa *Théogonie* de la descendance des dieux et de l'origine du monde ; nous apprenons que le titan *Prométhée*, après un long différend avec Zeus, descendit du ciel pour apporter le feu aux hommes. – Zeus lui-même, le puissant roi des dieux, dut partager son pouvoir avec ses frères *Hadès* et *Poséidon*. Dieu de la lumière si l'on en juge par son nom, Zeus n'en apparaît pas moins chez *Homère* (autour de 800 av. J. -C.) comme le dieu qui amasse les nuages, fait éclater le tonnerre et emploie volontiers la foudre contre ses ennemis. Dans la *légende Maori* également, la foudre est utilisée comme une arme : il y est question d'une révolte qui avait éclaté dans le ciel après que *Tane* eut réglé l'ordonnance des étoiles ; la légende désigne par leurs noms les rebelles qui n'étaient plus disposés à suivre Tane. Mais Tane lança sur eux la foudre, la révolte fut écrasée et les rebelles *jetés sur la terre*. Et c'est depuis ce jour que, sur terre, l'homme lutte contre l'homme, la bête contre la bête, le poisson contre le poisson. – Quant à la légende des Indiens Payute d'Amérique du Nord, elle nous apprend que le dieu *Hinuno* fut chassé du ciel après être entré en guerre contre les autres dieux.

L'Académie internationale pour l'étude du sanscrit, à Mysore, Inde, a publié un texte de Maharshi Bharadwaja, un devin de l'Antiquité, en remplaçant les termes allégoriques par des équivalences empruntées à l'univers conceptuel moderne. Le résultat est stupéfiant : d'immémoriales légendes deviennent des anecdotes chargées de considérations techniques ! (cf. *Retour aux étoiles*.)

Qu'on adopte prudemment la méthode, qu'on remplace par exemple le mot *ciel* par le mot *espace*, c'est-à-dire le substantif ancien par le concept moderne, et voilà que ces légendes, ces fables mythologiques, où il est question de combats de dieux dans le ciel, prennent aussitôt l'allure de récits quasi historiques, évoquant çà et là de furieuses batailles cosmiques entre clans opposés. Dans le ciel naïf des religions instituées, il n'y a certes jamais eu de querelles : Dieu y a toujours régné en souverain maître, omniscient, juste et infiniment bon.

Et pourtant, il est plusieurs fois question dans l'Ancien Testament, de plusieurs dieux et, même quand il s'agit de Dieu, il parle volontiers de Lui au pluriel :

Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre. (Pentateuque 1,26.)

Ou cet autre passage pour le moins singulier :

Les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent. (Pentateuque 1,6, 1.)

Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), qui fonda à Londres la Société théosophique, analyse dans « La doctrine secrète » (1888) le sens de l'un des noms juifs de Jéhovah, *Sabaoth*.

« *Sabaoth* » ou « le seigneur des armées » (*Tsabaoth*) vient des *Sabéens* (ou *Tsabéens*) de Chaldée et a pour racine le substantif « *tsab* » qui signifie « char » ou « vaisseau » et le substantif « *baoth* » qui veut dire « armée ». *Tsabaoth* signifie donc littéralement « l'armée du vaisseau », « l'équipage ».

D'après moi, il est hors de doute que plusieurs dieux eurent leur mot à dire lors de la Création.

Le Popol-Vuh, mythe de la Création d'après les Quichés Mayas, nous apprend comment l'homme fut créé :

On dit d'eux qu'ils furent créés et formés et qu'ils n'eurent jamais ni père ni mère ; pourtant on les appela des hommes. Ils ne naquirent pas du sein d'une femme, c'est la main des créateurs et des formateurs qui les mit au monde ; Alom et Caholom eux-mêmes n'intervinrent pas, c'est par un prodige uniquement et par la magie qu'ils furent créés et formés...

Les Indiens Mayas, dont l'entrée dans l'histoire se situe à l'époque du Christ, ont longtemps vécu de façon très primitive dans la jungle, chassant les animaux sauvages avec des armes fort rudimentaires. Leurs têtes n'étaient pas encore nourries de hautes philosophies et cependant, on veut nous faire croire que les récits mythologiques du Popol-Vuh naquirent à ce moment-là. Comment de telles formulations auraient-elles pu surgir de ces têtes primitives :... ils n'eurent jamais ni père ni mère... Ils ne naquirent pas du sein d'une femme... c'est par un prodige uniquement et par la magie qu'ils furent créés et formés... ? Il y a des contradictions qui font éclater le schéma des idées reçues...

Il y eut des guerres dans le cosmos, il y eut des vainqueurs et il y eut des vaincus. Les vainqueurs restèrent sur leur planète mais les vaincus durent fuir. Ils n'avaient qu'une chance de salut : tâcher de gagner une autre planète à bord d'un vaisseau intact. Si le vainqueur voulait se débarrasser d'eux, s'il voulait les détruire une bonne fois pour toutes, il fallait faire vite. À bord de leur vaisseau spatial, les fuyards risquaient d'être rapidement hors de portée en vertu de la dilatation du temps qui

jouait en leur faveur. (Le phénomène est scientifiquement prouvé : dans un vaisseau spatial se déplaçant à une vitesse légèrement en dessous de celle de la lumière, le temps s'écoule plus lentement que sur la planète d'où il s'est élancé.) Le vainqueur ne veut pas de survivants : que quelques vaincus seulement atteignent un sûr refuge, et ils risquent de fonder une race nouvelle et de tirer vengeance, un jour ou l'autre, de l'humiliation subie. (Que les vaincus disposent seulement d'un bon arsenal de connaissances en biologie moléculaire et ils sont en principe à même de faire évoluer rapidement la vie primitive sur la planète où ils auront trouvé refuge.) Les vaincus connaissent la mentalité des vainqueurs. Ils ont le même « esprit » qu'eux et disposent du même arsenal de connaissances techniques. Luttant de vitesse avec le temps, ils foncent vers la planète la plus proche. Est-ce ainsi qu'ils trouvèrent refuge, après la bataille dans le cosmos, à 28 000 années-lumière du centre de la galaxie, sur la troisième planète à partir du soleil, à savoir la terre ?

Notre planète bleue donna-t-elle asile aux dieux vaincus d'une bataille cosmique ? Si l'on admet cette hypothèse, il faut naturellement en tirer aussi les conséquences. La planète dont les vaincus étaient originaires devait présenter des conditions de vie au moins analogues à celles de la terre. Cela revient à dire qu'elle devait être approximativement à la même distance du soleil que la terre, qu'il devait y avoir de l'oxygène dans l'atmosphère, et une pesanteur proche de celle de notre planète.

Est-il vraisemblable que de telles planètes existent et que des engins spatiaux en aient décollé à destination de la terre ?

Le taux de vraisemblance est énorme pour peu qu'on examine la question du simple point de vue du calcul de probabilité.

« Si l'on s'interroge aujourd'hui sur l'existence de possibles voisins dans le cosmos – déclare le professeur Hans Elsässer – c'est que nombre de savants se rendent compte qu'il est aberrant de penser que nous puissions être les seuls êtres intelligents dans l'univers. »

Qui sait combien il y a d'étoiles dans le ciel ?

On admet communément qu'il y a cent milliards d'étoiles fixes dans notre galaxie. Si une étoile sur dix seulement gouverne un système planétaire, cela porte à dix milliards le nombre de systèmes planétaires gravitant autour d'une étoile fixe. Admettons qu'il n'y ait qu'une planète gravitant autour de ces étoiles fixes, cela nous donnerait dix milliards de planètes – en réalité bien plus, puisque chaque système planétaire compte forcément plusieurs planètes. Mais tenons-nous-en au chiffre de dix milliards seulement et supposons maintenant qu'une planète sur dix présente des conditions analogues à celles de la terre. Nous obtenons encore, dans ce cas, le chiffre pharamineux de un milliard de planètes dont les conditions seraient voisines de celles de la terre. Admettons toujours, sur la base de ce dernier chiffre, qu'une planète sur dix présente des conditions de température propices à l'éclosion et au développement de la vie, il nous reste encore cent millions de planètes possibles. Réduisons encore ce chiffre de neuf dixième et disons qu'une planète seulement sur dix possède une atmosphère constituée de gaz nobles, il reste dix millions de planètes qui pourraient réunir des conditions physico-chimiques favorables à la vie organique !

Le Dr Hans F. Ebel, Heidelberg, écrit dans son essai intitulé « Vies possibles dans l'univers » :

« Les astronomes estiment que notre seule voie lactée compte plusieurs centaines de millions de planètes habitables. »

Il y a quelques années encore, les critères de notre « Weltanschauung » imposaient la conviction ferme que seule la terre était porteuse de vie intelligente. Aujourd'hui cette conviction est largement ébranlée et on ne la défend même plus au sein de l'université. *Tempi passati*. Les temps changent et les questions évoluent.

Car si l'on admet que l'univers fourmille littéralement de planètes habitées et de vies intelligentes, ne peut-on, ou plutôt ne doit-on pas penser que les formes de vie existantes ont dû évoluer dans des directions très différentes ? Autrement dit, n'est-il pas aberrant d'admettre que les êtres qui se livrèrent bataille dans le cosmos aient pu être à l'image de l'homme ?

De récentes études consacrées à ce problème permettent d'affirmer que les intelligences extra-terrestres ont nécessairement été et sont voisines de l'intelligence humaine. Les structures atomiques et les réactions chimiques sont identiques dans l'ensemble du cosmos. Voici ce que dit à ce sujet le professeur Hans Haber :

« Il apparaît aujourd'hui que le phénomène vie – contrairement à ce qui était communément admis naguère – n'attend pas patiemment que la nature inanimée ait créé les conditions propices à l'existence organique ; il semble, bien au contraire, que l'activité chimique par laquelle la vie se manifeste tout d'abord contribue en grande partie à créer son propre milieu, c'est-à-dire à transformer une pla-

nète, a y réaliser des conditions qui la rendent susceptible de porter la vie à foison. »

Lord Kelvin of Largs (1824-1907) fut professeur à Glasgow. Physicien célèbre, il formula le deuxième principe de la thermodynamique et donna une définition stricte de la température absolue (aujourd'hui mesurée en degrés Kelvin). C'est encore cet illustre savant qui étudia les phénomènes oscillatoires dans les champs électriques et découvrit l'effet thermoélectrique qui porte actuellement son nom. Lord Kelvin, on le voit, fut – et demeure – l'un des grands noms de la physique contemporaine. Mais si son nom est souvent cité en association avec des découvertes fondamentales, s'il est présenté aux étudiants des facultés de sciences comme une tête de tout premier ordre, il n'en reste pas moins qu'il y a toute une partie de sa pensée à laquelle on évite soigneusement de faire référence. D'après Lord Kelvin, la vie ne serait nullement née sur notre minuscule planète mais y aurait été déposée sous forme de spores remontées des profondeurs de l'univers. Kelvin était convaincu que ces germes végétaux unicellulaires – cellules asexuées d'où la vie peut naître – sont si insensibles au froid qu'ils ont pu voyager dans l'espace et arriver intacts sur terre, avec des météores ou de la poussière de météores, se développer ensuite sous l'action vivifiante de la lumière et donner forme, petit à petit, aux organismes les plus évolués. Pour ma part, je trouve qu'on ne devait pas davantage éluder cet aspect de la pensée de Lord Kelvin, une pensée en parfaite contradiction avec l'a priori selon lequel la vie est nécessairement apparue *sur* terre, qu'elle ne peut pas être venue d'ailleurs, – Le point de vue scientifique lui-même reste bien souvent enfermé dans les strictes limites que l'idéologie religieuse (= l'Église) impose en cette ma-

tière à la liberté de pensée : comme toute vie sur terre a une fin, il doit nécessairement en aller de même dans l'ensemble du cosmos. – Je ne me risquerai pas à développer une théorie contraire, mais force m'est de constater que bien des thèses au sujet desquelles on m'attaque trouvent, à y bien regarder, de multiples échos dans la littérature scientifique, Prenons par exemple ma théorie des luttes cosmiques et le scepticisme que l'on m'oppose lorsque, sur foi de certaines représentations graphiques ou picturales préhistoriques (hommes en combinaison spatiale, antennes, fusées, etc.) j'en viens à formuler l'hypothèse très vraisemblable du passage sur terre d'intelligences extra-terrestres. C'est insensé, m'objecte-t-on alors, car c'est admettre que ces êtres extra-terrestres seraient passés par les mêmes phases d'évolution que nous et qu'ils devaient, en somme, nous ressembler. Voilà qui est plus qu'improbable, me dit-on. Bien entendu, on se garde bien de me donner des raisons : cela ne doit pas être et donc cela ne peut pas être ou avoir été. Et pourtant, une chose est certaine : dans l'océan des conjectures, on trouvera des développements logiques à l'appui de ma thèse suivant laquelle les êtres extra-terrestres devaient ressembler de très près à l'homo sapiens.

Dans la préface de son livre « L'Intelligence extraterrestre dans la perspective philosophique et religieuse », le professeur Roland Puccetti, éminent collaborateur de revues telles que « The philosophical quarterly » et « Analysis », déclare avoir rédigé l'essai en question, « parce qu'il était grand temps, l'amateurisme n'ayant que trop longtemps prévalu dans l'approche de ce thème, de porter enfin le débat au niveau qui est le sien, d'examiner la question sous ses multiples implications, du strict point de

vue de l'histoire de la théologie et de la philosophie et en rapport étroit avec les plus récentes découvertes scientifiques ». D'après Puccetti, les êtres intelligents dispersés dans le cosmos doivent ressembler à l'homme dans une très large mesure et il convient de noter que, sur ce point, Puccetti est d'accord avec les savants que ce problème préoccupe. La conviction de Puccetti est partagée par le Dr Robert Bieri, biologiste de grand renom, qui publiait en 1964 déjà, dans « American Scientist », un article intitulé « *Humanoïds and other planets* » et qui défendait ce point de vue. De son côté, le biochimiste Joseph Kraut, Cal. University, est arrivé à une conclusion identique au terme de quinze années de recherches sur les enzymes.

Mais comment peut-on *prouver* que la vie intelligente extra-terrestre a connu une évolution analogue à celle de l'homme ? La *preuve* ne peut tenir qu'en une série de déductions logiques reposant sur des faits concrets.

Le professeur Puccetti part du principe que des êtres génétiquement distincts évoluent vers une forme et une organisation identiques pour peu qu'ils soient soumis à des conditions extérieures identiques. Ce phénomène de convergence doit se produire nécessairement sur toutes les planètes qui réunissent les conditions propices à l'éclosion de la vie et à son évolution vers des formes très complexes. L'évolution phylogénique est la même sur toute planète présentant des conditions physico-chimiques semblables. Ici comme là, la vie a commencé par la transformation chimique de la croûte superficielle – « la formation de tissus organiques à partir de l'inorganique en vertu des combinaisons de carbone dans le milieu aqueux ». Que végétariens et prédateurs se soient différenciés dans le milieu marin en une multiplicité de formes particulières « avant de conquérir les conti-

nents », est un fait reconnu car démontré : on a trouvé des fossiles dans des roches vieilles de 60 millions d'années. L'évolution des anciens amphibiens vers des formes corporelles nouvelles n'est pas le fait du hasard : pour se déplacer sur terre, les nageoires ne sont pas d'un grand secours et les membres vont donc évoluer dans le sens d'une meilleure adaptation au milieu terrestre. Si les amphibiens avaient encore un cerveau peu différencié, les êtres terrestres, eux, avaient besoin d'un instrument cérébral plus complexe pour répondre à la plus grande multiplicité du milieu terrestre. Des pattes – davantage que des ailes – permettaient à la tête de grossir démesurément, d'être « portée » sans peine et d'être aisément irriguée.

Combien de pattes pouvaient avoir ces nouveaux habitants de la terre ? se demande Puccetti. Une patte, c'est insuffisant : difficile de se relever quand on n'en a pas au moins une autre pour s'aider ! Un nombre impair de pattes : ce ne serait pas pratique pour des raisons d'équilibre. Mais un nombre pair élevé de pattes ne vaudrait guère mieux : trop proche de la reptation. Et de fait, l'étude des fossiles nous apprend que le nombre des pattes régresse constamment au cours du processus évolutif et on aboutit enfin à une créature marchant sur deux pattes seulement. « La progression sur deux pattes est la condition *sine qua non* d'un développement important du cerveau. La libération des membres antérieurs facilite le passage à la vie dans les arbres de même que la transformation progressive de ces membres en bras et en mains facilitera l'accession à une forme de civilisation, laquelle se signale par la fabrication et la manipulation d'outils. » Il tombe sous le sens que l'adaptation progressive à la vie terrestre s'est soldée par d'importantes mé-

tamorphoses dans le monde des formes vivantes. Et il n'y a aucune raison de penser que les choses se soient passées autrement ailleurs. Et comme il est hors de doute aujourd'hui que toute vie est d'origine océanique, il n'y a pas de raison non plus que tout le monde ne tombe pas d'accord un de ces prochains jours.

Quoi d'étonnant si les organes des sens les plus importants et les armes naturelles sont réunis à l'avant du fauve, autour de la gueule, de même d'ailleurs que le cerveau ? De cette façon, les ordres donnés par le cerveau aux organes préhensiles n'ont qu'un très bref chemin à parcourir et sont d'autant plus vite exécutés. La croissance sur terre des anciens amphibiens s'accompagne d'un « affinement » des tissus nerveux d'où résulte progressivement la faculté jusqu'alors inédite d'élaborer des concepts. On sait que les dauphins ont un cerveau considérable bien qu'ils vivent dans l'eau. « Mais la faculté conceptuelle ne paraît se développer véritablement que s'il y a insertion à un ordre communautaire, communication par le langage articulé et emploi d'outils. » Il est extrêmement difficile de se servir sous l'eau d'outils même très simples et « il était donc improbable qu'un cerveau se développât dans cet élément au point de pouvoir élaborer des concepts ; d'autant plus improbable que l'élaboration de concepts implique une certaine vie sociale et une forme quelconque de langage objectif ». Toujours d'après le professeur Puccetti, une créature ailée ne saurait être intelligente. Pour s'élever en l'air, il faut être léger : un cerveau important pèse très lourd et a besoin d'être vigoureusement irrigué. Puccetti souligne le fait pour mettre un frein à certaines spéculations fantaisistes sur les formes d'évolution possibles et renouer en cette matière avec des modèles de pensée plus réalistes.

Le développement analogue des organes visuels dans l'ensemble du règne animal est un fait qu'il faut compter au nombre des nécessités de l'évolution. Quelle que soit l'espèce considérée, l'animal dispose d'un œil parfait, véritable appareil photographique avec pupille, rétine, muscles oculaires, cornée, etc. Le nombre et la position des yeux également ne changent pas d'une espèce à l'autre : plus ou moins enfoncés dans la tête, près du cerveau, au nombre de deux et placés très haut, comme les oreilles, pour pouvoir remplir leur office avec le maximum d'efficacité. L'odorat et le goût se développèrent avec la gueule et avec le nez à proximité immédiate du centre nerveux.

La démonstration du professeur Puccetti, reproduite ici en raccourci, était destinée à contrer les thèses de certains biologistes, thèses d'après lesquelles la vie intelligente avait pu se développer ici et là dans des directions parfaitement différentes. Affirmer que les possibilités d'évolution étaient multiples et même contradictoires, c'était s'interdire à priori de penser que la vie devait nécessairement avoir évolué vers des formes intelligentes dans toutes les planètes analogues à la terre, et ce également hors du système solaire. Puccetti fait observer – et c'est la thèse que je soutiens à son instar – que des conditions extérieures équivalentes à celles de la terre modèlent nécessairement des êtres analogues : ici et là, ils ont dû naître dans l'eau et monter un beau jour à la conquête du continent et donc « se retrouver dans les conditions propices au développement de l'expression parlée, à l'emploi d'outils, à l'élaboration de formes sociales plus évoluées. » Sur toutes les planètes habitées, la vie intelligente a dû connaître un processus évolutif similaire. Et c'est pourquoi Puccetti pense que les recherches qui ten-

dent à établir le contact avec des intelligences extra-terrestres et à communiquer avec elles ne sont nullement condamnées à l'échec car, et nous retiendrons ici cette conclusion de Puccetti annoncée par les précédentes déductions : « Tous les êtres intelligents qui peuplent le cosmos doivent nécessairement ressembler de très près à l'homo sapiens. » La boucle est bouclée : Lord Kelvin supposait que la vie devait être « remontée des profondeurs de l'univers ». L'origine de toute vie étant la même partout, Puccetti est amené à exprimer la conviction solidement fondée suivant laquelle les lois de l'évolution sont identiques dans l'ensemble du cosmos. Joseph Kraut, de son côté, formule la même conclusion : « Sur toutes les planètes semblables à la terre, la nature a dû rencontrer les mêmes problèmes et les résoudre de la même façon. »

« Je me demande parfois », dit un jour Albert Einstein, « si la nature ne joue pas toujours le même jeu ».

Si l'on admet que la vie intelligente existe sur des millions d'autres planètes, doit-on forcément admettre qu'elle est apparue plus tôt hors de chez nous et donc qu'elle a atteint sur tel ou tel astre lointain, dans le passé, un niveau d'évolution supérieur au nôtre ? Certes non. Ce n'est là qu'une hypothèse mais c'est une hypothèse plus que valide. Ne faut-il pas en finir une bonne fois avec l'image du vieil Adam, couronnement de la Création ? Je ne peux pas « prouver » l'excellence de ma théorie mais il n'y a pas d'arguments non plus pour me « prouver » le contraire. L'hypothèse est la suivante :

Les clans qui se livrèrent bataille dans le cosmos se trouvaient à un stade de développement technique à peu près équivalent. Le clan vaincu put échapper à la destruction totale en prenant la fuite à bord d'un vaisseau spatial et en cherchant refuge sur une planète présentant

des conditions proches ou semblables à celles de l'astre natal. Les vaincus purent rejoindre la terre mais tout danger n'était pas écarté car le vainqueur, c'était sûr, allait mettre en œuvre tous ses moyens pour détecter les fuyards et les anéantir. Il fallait disparaître. Les astronautes s'enterrèrent au sens littéral du terme. Des galeries et des salles souterraines furent construites, véritables voies de communication souterraines, ponctuées de points fortifiés où l'on s'installa en toute sécurité et où furent élaborés les plans de colonisation de la nouvelle planète.

On m'opposera que les montagnes de terre et de cailloux extraites des souterrains au fur et à mesure de l'avancement des travaux ne devaient pas passer inaperçues et que les constructeurs durent fatalement être repérés. L'objection ne me paraît pas valable. Je prête à ces astronautes une technique au moins aussi élaborée que la nôtre. Pourquoi n'auraient-ils pas eu une foreuse à haute température comme celle qui fut présentée dans le « Spiegel » du 3 avril 1972 ?

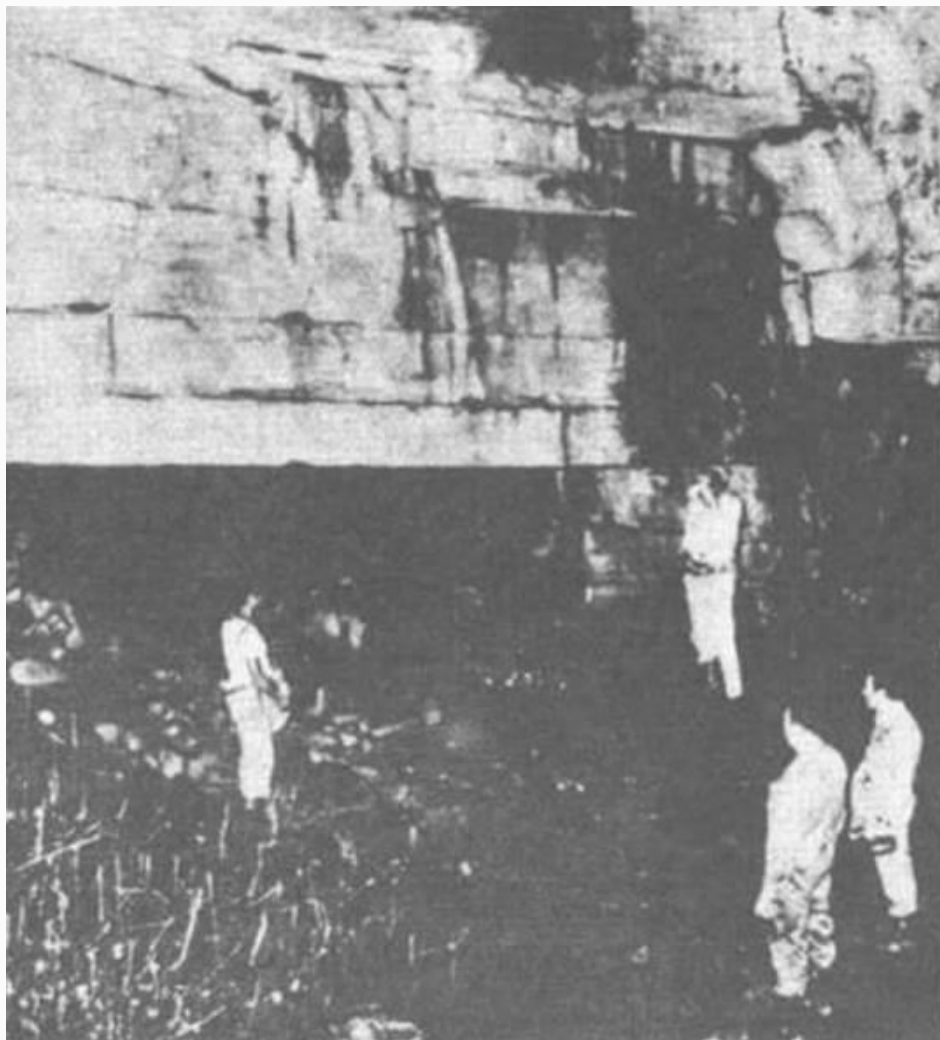
Cette foreuse est l'une des toutes dernières réalisations du Laboratoire de recherche atomique de Los Alamos, États-Unis. L'engin en question n'a rien à voir avec les foreuses traditionnelles : La pointe de forage est en acier Wolfram porté à très haute température par un corps calorifère en graphite. Dorénavant, il n'est plus besoin de déblayer au fur et à mesure qu'on creuse : la foreuse à haute température fait fondre le sol à travers lequel elle se fraye passage. La matière en fusion est pressée contre les parois du tunnel et y reste collée en se refroidissant. Ainsi que le « Spiegel » le rapporte, le prototype de cette foreuse de type nouveau a percé presque sans bruit, lors d'un premier essai, une couche de rocher

de 4 mètres d'épaisseur. On travaille maintenant à Los Alamos à la mise au point d'une foreuse à haute température actionnée par un mini-réacteur atomique, un engin qui pourra s'enfoncer dans la terre comme une taupe. Le but poursuivi : « Percer une écorce terrestre épaisse de quelque 40 km pour pouvoir opérer des prélèvements dans le magma en fusion. »

Dans cet ordre d'idées, rien n'interdit de penser que les astronautes n'aient disposé, pour construire leurs souterrains, de moyens techniques très perfectionnés. À côté de la foreuse, ils peuvent fort bien s'être servis également de rayons électroniques : d'une cathode chaude, on laisse « s'échapper » des électrons dont la course est accélérée sous l'influence du champ magnétique entre la cathode et l'anode. Les électrons « échappés » sont centralisés par une électrode de focalisation et donnent lieu à un rayon. Cette technique n'est pas un produit de mon imagination. La firme américaine Westinghouse a mis au point un générateur de rayons électroniques qui doit permettre aux astronautes modernes d'effectuer des travaux de soudure dans l'espace. Mais le rayon électronique se prête aussi admirablement aux travaux de forage. Le roc le plus dur ne lui résiste pas. Sous l'action du rayon électronique et des tensions thermiques que sa libération déclenche, les roches les plus épaisses et les plus résistantes s'effritent.



19. Ce sont principalement les galeries les plus longues qui sont comme tapissées d'un glacis. D'après Juan Moricz, il ne fait aucun doute que les salles ont été creusées à l'explosif.



20. L'entrée d'une galerie – à 110 mètres sous terre !

Les constructeurs des tunnels possédaient-ils un engin combinant les vertus de la foreuse à haute température et du canon à rayon électronique ? *Tout est possible.*

Que la foreuse s'enferme dans des strates rocheuses particulièrement dures et l'on fera appel au canon électronique pour dégager le passage. Dans la brèche ainsi créée, la foreuse à haute température s'introduit ; la pointe de forage fait fondre les masses rocheuses, que le tronc puissamment blindé de l'engin plaque au passage contre les parois du puits. En refroidissant, ces masses en fusion formeront une croûte de céramique dure comme le diamant, recouvrant la totalité des parois de la galerie et la préservant des infiltrations d'eau.

Ce sont précisément les souterrains équatoriens et péruviens qui m'amènent à formuler des suppositions de cette nature. Juan Moricz déclare que ce sont surtout les galeries longues et rectilignes qui présentent ce revêtement de céramique (*fig. 19*). Dans les grandes salles, en revanche, il semble qu'on ait fait sauter le rocher. Aux entrées de tunnels (*fig. 20*) on découvre des stratifications soigneusement égalisées à l'explosif et les ouvertures elles-mêmes s'enfoncent dans le rocher en larges trouées rectangulaires. Les plans du labyrinthe souterrain ont été tracés avec le plus grand soin ainsi qu'en témoignent les puits d'aération (*fig. 21*) aménagés à intervalles réguliers, brèches rectangulaires et verticales dont les dimensions en coupe varient entre 1,80 m et 3,10 m de long sur 0,80 m de large. Des essaims d'oiseaux semblables à des buses (*fig. 22*) ont élu domicile dans les souterrains ; ils entrent et sortent sans arrêt par les puits d'aération et meurent fréquemment dans les profondeurs du labyrinthe.

C'est là, dans ces abîmes inviolables, que les « dieux » décidèrent, après de nombreuses années, quand la crainte des représailles se fut estompée, de « créer l'homme à leur image ».

Le Popol-Vuh, texte sacré des Indiens Quichés de la grande famille maya qui vivait autrefois en Amérique centrale, fait allusion à cette « création » :

« Mais le nom du lieu où se rendirent Balam-Quitze, Balam-Acab et Iqui-Balam était : la caverne de Tula, six cavernes, six abîmes. Les Tamub et les lloca se rendirent également en ce lieu où leurs dieux les avaient conviés... Les dieux les laissèrent repartir les uns après les autres et Hacavitz fut le premier de retour... Mahucutah aussi revint, laissant son dieu derrière lui. Et Hacavitz ne fut pas caché dans la forêt, non, Hacavitz s'enfonça dans une montagne pelée... »

Il y a aussi, dans le Popol-Vuh ce passage déjà cité mais que je tiens à reproduire ici en relation avec le présent développement :

« On dit d'eux qu'ils furent créés et formés et qu'ils n'eurent jamais ni père ni mère ; pourtant on les appela des hommes. Ils ne naquirent pas du sein d'une femme, c'est la main des créateurs et des formateurs qui les mit au monde ; Alom et Caholom eux-mêmes n'intervinrent pas, c'est par un prodige uniquement et par la magie qu'ils furent créés et formés... »



21. À intervalles réguliers, on tombe sur des puits d'aération artificiels. En coupe, ces puits mesurent de 1,80 m à 3,10 m de long sur 0,80 m de large.



22. Un nombre incroyable de rapaces tels que celui-ci vit dans les galeries souterraines. Les oiseaux entrent et sortent sans interruption par les puits d'aération.

Une tablette à caractères cunéiformes de Nippur, ville qui fut le siège du dieu sumérien Enlil au cours du III^e millénaire avant notre ère, rapporte ceci sur la genèse de l'homme :

« C'est alors que Lahar et Ashman furent formés dans les ateliers des dieux, en leur demeure de Duku... »

Me reprochera-t-on de faire des rapprochements « tirés par les cheveux » ? N'est-il pas absurde de vouloir découvrir des coïncidences entre le Popol-Vuh et une inscription cunéiforme de Nippur ? Il y a 13000 km à vol d'oiseau entre le territoire des Mayas et le pays des deux fleuves, la patrie des anciens Sumériens entre l'Euphrate et le Tigre ! – À cela, je répondrai que si l'on examine les textes, on est bien forcé de tracer des parallèles et même de découvrir des coïncidences entre les mondes culturels les plus éloignés en apparence les uns des autres. L'Ancien Testament, et plus particulièrement les cinq Livres de Moïse contiennent une masse de pensées empruntées au domaine culturel sumérien. C'est une chose bien connue. Ce qui est moins connu, ce sont les points communs manifestes ou dissimulés de l'Ancien Testament et du Popol-Vuh. Pour ceux qui en douteraient, voici quelques exemples :

Moïse I/11/1 : *Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots...*

Popol-Vuh : *Là ils virent le lever du soleil. Ils avaient une seule langue. Ce n'était pas le bois qu'ils adoraient et la pierre non plus...*

Moïse 11/14/21 : *Moïse étendit sa main sur la mer. Et l'Éternel refoula la mer par un vent d'orient qui souffla avec impétuosité toute la nuit ; il mit la mer à sec et les eaux se fendirent. Les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec, et les eaux formaient comme une muraille à leur droite et à leur gauche.*

Popol-Vuh : *C'est à peine s'ils remarquèrent qu'ils franchissaient la mer. Ils la franchirent comme s'il n'y avait pas eu de mer ; ils marchèrent sur les cailloux. Du sable du fond, émergeaient des cailloux ronds et, sur ces cailloux ils marchèrent. On appela l'endroit sables mouvants : le*

nom lui fut donné par ceux qui franchirent de la sorte la mer divisée. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent de l'autre côté.

Moïse 1/9/12 : Et Dieu dit : c'est ici le signe de l'Alliance que j'établis entre moi et vous, et tous les êtres vivants qui sont avec vous pour les générations à venir...

Popol-Vuh : Ceci vous sera de bon secours quand vous voudrez m'appeler. Ceci est le signe de l'Alliance. Maintenant pourtant, je dois vous quitter, le cœur lourd...

Daniel 3/21 : Ces hommes furent liés avec leurs tuniques, manteaux, chapeaux et autres vêtements et jetés au milieu de la fournaise ardente... 25...

Il reprit et dit : Eh bien, je vois quatre hommes sans liens qui marchent au milieu du feu et qui n'ont point de mal ; et la figure du quatrième ressemble à celle d'un fils des dieux.

Popol-Vuh : Et alors ceux-là entrèrent dans le feu, dans la maison de feu. Dedans, c'était braise rougeoyante mais ils n'en souffrirent point. Ils se montrèrent, corps lisses et visages sereins dans la pénombre. On aurait souhaité qu'ils fussent morts dans les lieux où ils passèrent. Mais cela n'arriva point. L'étonnement s'empara de ceux de Xibalba.

On se demandera sans doute où je veux en venir lorsque, à propos des constructeurs des souterrains équatoriens, j'en viens à citer une inscription cunéiforme sumérienne, l'Ancien Testament et le Popol-Vuh. Mon intention est d'étayer avec des arguments solides la conviction profonde selon laquelle l'apparition de l'homo sapiens est due à l'initiative créatrice d'intelligences extra-terrestres. Ce n'est que beaucoup plus tard, bien après l'intervention de ces dieux dans le cours naturel de l'évolution, quand l'homo sapiens se fut disséminé sur toute la surface du

globe terrestre, que de *nouveaux* faits et de *nouveaux* lieux vinrent remodeler le visage de la tradition primordiale. Mais ici et là, dans les civilisations historiquement et géographiquement les plus distantes, on trouve trace d'un seul et même noyau mythologique central, et ce noyau, c'est l'acte créateur. Partout, il est question de dieux qui créèrent l'homme à leur image ! Cette création de l'homme par des intelligences extra-terrestres n'infirmes évidemment en rien la théorie de l'origine de la vie ni celle de l'évolution des espèces.

Deux questions. La première est : quel est l'événement qui déclencha le processus d'homnisation ? Et la deuxième : pourquoi, de toutes les espèces homnidiennes existantes, n'y a-t-il que l'homo sapiens qui soit devenu intelligent ?

Il y a nombre de réponses mais aucune d'entre elles n'est réellement satisfaisante. Il y a quelque chose comme un million d'années, tous les hominidés avaient un volume cérébral d'environ 400 cm³. Si les variations climatiques ont fait descendre les singes des arbres au cours des millénaires, on ne voit pas bien pourquoi telle race de singes serait descendue plutôt que telle autre. En fait, une seule race de singes a quitté les arbres et c'est celle qui fut choisie pour donner corps à l'homo sapiens. Et qu'on n'aille pas me dire que la fabrication d'outils était devenue nécessaire pour survivre. Si tel avait été le cas, il ne devrait plus y avoir de singes à l'heure actuelle. « Faut-il absolument devenir homme pour ne pas périr ? » demande Oscar Kiss Maerth dans son livre « Le commencement était la fin ». Maerth ne craint pas de poser quelques questions épineuses au sujet de la genèse de l'homme :

Si c'est la peur des fauves et le besoin de se nourrir plus facilement qui a contraint une race de singes à se camper sur les pattes postérieures, comment se fait-il que tous les singes ne se soient pas comportés de la même façon ?

Tous les singes étaient et sont toujours fondamentalement végétariens... Les ancêtres de l'homme l'étaient également et ce n'est qu'au cours du processus d'homínisation qu'ils devinrent carnivores... On admet communément que le fait de manger de la viande est le signe d'un progrès vers un degré d'intelligence plus élevé et d'un passage à des conditions d'existence meilleures : En mangeant de la viande, l'homme apprend à se nourrir mieux et plus facilement. Espérons que les loups et les chats sauvages seront d'accord sur ces points ! En quoi le fait de manger de la viande eût-il facilité la vie à l'ancêtre de l'homme ? Depuis quand est-il plus facile de tuer une gazelle ou un bison que de cueillir un fruit à un arbre ? En quelques millions d'années, il y a eu plusieurs périodes de pluies alternant avec des périodes de sécheresse. En périodes de sécheresse, les singes se retirèrent au fond des forêts et purent de la sorte continuer à vivre leur mode d'existence habituel. Pourquoi tous les grands singes suivirent-ils ce mouvement de retraite, à l'exclusion de ceux qui devaient évoluer vers la forme humaine ?

La théorie de l'évolution n'explique pas le formidable bond en avant grâce auquel, à un moment donné, l'homo sapiens se détache de la famille des homínidés. Ce bond implique un soudain développement du cerveau : l'homo sapiens se distingue par des facultés qu'il ne partage avec aucun de ses cousins : un certain degré de technicité, un intérêt particulier pour l'observation du ciel, le sens de la communication à l'intérieur de la communauté sociale.

C'est un véritable numéro de haute voltige, sans commune mesure avec la lenteur de l'évolution phylogénique : pour ainsi dire du jour au lendemain, le singe anthropoïde passe au stade homo sapiens. Un miracle ? Il n'y a pas de miracles.

D'aucuns prétendent que l'intelligence se serait déjà manifestée parmi les ancêtres les plus reculés de l'homme, il y a un million d'années environ, et qu'elle se serait ensuite gentiment développée sous l'influence bénéfique du mode de vie communautaire. C'est un point de vue que je ne partage pas. Tous les mammifères ne vivent-ils pas en groupes, en hordes, en troupeaux ? Ne se liguent-ils pas, à l'occasion, contre l'ennemi commun ? Et pourtant, ils sont restés des animaux. En eux, l'intelligence ne s'est pas levée. Et puis il y a autre chose : Un anthropoïde qui fabrique des outils est-il forcément un homo sapiens ? Les découvertes faites par Leaky, directeur du Centre national de recherches paléontologiques à Nairobi, prouvent le contraire. Certaines trouvailles faites à Fort Teman démontrent que le *kenyapithécus wickeri* fabriquait des outils tranchants et que l'homo habilis déjà, il y a deux millions d'années, se servait d'outils. Leaky rapporte également que Jean Godall a constaté, en étudiant les chimpanzés dans leur milieu naturel, que ces lointains cousins de l'homme fabriquaient et se servaient d'une foule d'outils rudimentaires. Les chimpanzés présentent tous les traits distinctifs de l'homo sapiens et pourtant personne ne songerait à les qualifier d'hommes ni à leur prêter une intelligence humaine.

Bref : des anthropoïdes fabriquant et se servant d'outils, on en trouve dans le passé le plus lointain. En revanche, les anthropoïdes qui adorent des dieux, pei-

gnent des fresques murales, chantent, connaissent la honte, cultivent l'amitié et donnent une sépulture à leurs morts, ceux-là n'existent pas depuis si longtemps. Et j'ai même tout lieu de penser qu'ils n'existeraient pas encore aujourd'hui sans la mutation artificielle survenue par suite de l'intervention, dans le cours naturel de l'évolution, de visiteur en provenance d'un astre lointain. Je me risquerai donc à prétendre que l'homo sapiens est le produit d'une mutation artificielle, d'une manipulation du code génétique qui fut l'œuvre de visiteurs en provenance d'un astre lointain – peut-être réfugiés sur terre pour échapper à la vindicte d'un adversaire plus puissant et qui cherchait à les anéantir après les avoir écrasés au cours d'une bataille mémorable dans l'espace.

Le 5 juin 1972, l'agence américaine Associated Press, Washington, publiait des extraits du rapport de la « Commission pour la recherche astronomique de l'Académie américaine des sciences ». D'après ce rapport les savants estimeraient de plus en plus vraisemblable – au vu des recherches effectuées ces sept dernières années – l'existence dans l'univers de civilisations très évoluées. L'Académie engage les gouvernements à soutenir l'effort de l'astronomie par des crédits plus importants, et multiplier de cette façon les chances de pouvoir entrer en rapport avec les intelligences qui peuplent l'univers. On apprenait dans ce compte rendu qu'il existait déjà des télescopes capables d'enregistrer des signaux radio émis par des civilisations extra-terrestres mais qu'il importait de mettre au point de nouveaux instruments, encore plus sensibles, et qui puissent détecter également les signaux émis par des corps célestes en dehors de notre système solaire. Le rapport du comité déclare mot pour mot ceci : « Peut-être qu'en ce moment même des ondes radio nous

apportent la voix d'êtres vivants sur des mondes très éloignés. Ces voix, peut-être pourrions-nous les capter avec un simple radio télescope orienté dans la bonne direction et réglé à la fréquence voulue. »

Dans la mesure où l'on a des « indices » sérieux, pourquoi ne livrerait-on pas le fond de sa pensée au risque de passer pour un extravagant ? J'ai une théorie, point de preuves, des indices seulement. Mais le premier mouvement d'une théorie, aussi scientifique soit-elle, ne s'appuie jamais sur des preuves. À l'origine, il y a une conviction et cette conviction, développée logiquement, trouve ou ne trouve pas d'écho dans la réalité.

Qu'on ne vienne pas m'accuser non plus de proposer une « religion de remplacement », une sorte d'ersatz destiné à combler le vide religieux ambiant ! Tel n'est pas mon propos. Le but recherché est de créer un « remous », d'ouvrir des perspectives. Ni plus ni moins. J'ai développé ci-dessus ma théorie sur l'origine des souterrains de l'Équateur et du Pérou et sur l'apparition de l'homo sapiens.

La parole est à la science...

3

L'empreinte des dieux en Chine

À la recherche des écrits de Baian Kara Ula – l'homme de Pékin est vieux de 400 000 ans – Pas de témoignages de la préhistoire chinoise ? — Fan Ku, bâtisseur de l'univers – Le dualisme Yin Yang – Des feuilles de jade à l'exemple de Baian Kara Ula ? – Le vieux Monsieur Yuan-Shih – Les chasseurs de têtes de Paiwan et leurs sculptures – Des hommes-oiseaux comme à Babylone – Les tunnels du lac de Tung-Ting.

Le Boeing de la China Airlines avait décollé de Singapour avec une heure de retard mais il avait pu rattraper partiellement le temps perdu à l'aéroport et il devait finalement atterrir à Taipeh à 15 h 30, soit avec une demi-heure de retard seulement. J'étais un peu sur les nerfs car j'avais rendez-vous à 17 heures avec le directeur du National Palace Muséum, M. Chiang Fu-tsung.

Je déposai mes bagages à l'Ambassador, Nanking East Road, hélai un taxi, pris place à côté du chauffeur qui m'accueillit avec un aimable sourire et l'invitai à me conduire à mon lieu de rendez-vous :

« To the national Palace Muséum, please ! » Le petit homme maigre démarra avec un sourire ravi mais j'eus la nette sensation qu'il n'avait pas compris où je voulais al-

ler. Je nommai l'endroit dans les quelques langues qui me sont plus ou moins familières ; le petit homme accéléra encore et encore tout en me lançant force sourires et bientôt nous stoppâmes dans un crissement de pneus devant la gare.

Il sortit à toute vitesse de la voiture, ouvrit la portière de mon côté et, d'un geste large me montra ce qui n'était certes pas le National Palace Muséum ! Que pouvais-je faire ? Il eût fallu connaître le chinois – au moins quelques mots... Dans le hall de la gare, je vis un stand de journaux et de colifichets. Était-ce le salut ? J'achetai des cartes postales de tous les endroits où je devais me rendre dans les jours à venir. Le petit homme souriant cessa effectivement de sourire quand je lui montrai la carte reproduisant le très bel édifice qui abrite le National Palace Muséum ; il opina vigoureusement du chef et nous refîmes le chemin que nous venions de faire car le musée (*fig. 23*) se trouve aux abords immédiats de l'hôtel Ambassador.

Avec M. Chiang Fu-tsung, il n'y aura pas de problème pour se faire entendre. Le directeur du musée a fait ses études à Berlin et parle couramment l'allemand.

L'information m'avait été donnée par M. Chi, lequel dirige à Lucerne un restaurant chinois qui vaut les plus longs détours. M. Chi a passé la plus grande partie de sa vie dans les services diplomatiques de Tchang Kaïchek avant de se consacrer à l'art culinaire en Suisse. J'avais eu l'occasion de l'entretenir de mon projet de voyage et il savait que je m'intéressais tout spécialement aux découvertes de Baian Kara Ula.



23. Le musée du Palais à Taipei.

C'est là, en effet, aux confins du Tibet et de la Chine que l'archéologue chinois Tchi Pu Tei fit en 1938 une extraordinaire découverte. Il s'agissait principalement de 716 assiettes de granite. Chaque assiette a 2 cm d'épaisseur et est percée, en son milieu, d'un trou d'où s'échappent les doubles sillons d'une graphie serpentine qui relie le centre de l'assiette à sa circonférence. Les assiettes de granité ressemblent un peu à nos disques actuels. Les spécialistes s'interrogèrent pendant de longues années sur la signification de ces objets, mais il fallut attendre 1962 pour obtenir enfin quelque lumière : Le pro-

fesseur Tsum Um Nui, de l'Académie de préhistoire de Pékin, avait réussi à déchiffrer certains caractères gravés dans la pierre. Naturellement les assiettes furent soumises à différents examens scientifiques. Résultats de ces examens : le granité contenait un taux élevé de cobalt et de corps métallifères ; le rythme vibratoire des assiettes était particulièrement élevé, ce qui prouvait qu'elles avaient longtemps été soumises à de fortes tensions électriques. La découverte de Baian Kara Ula fit sensation quand le philologue russe W. Saizew publia différents textes déchiffrés sur les assiettes de pierre : il y a 12000 ans des êtres extra-terrestres, citoyens d'une nation inconnue, purent gagner la troisième planète. Et ils s'y installèrent car leurs machines volantes n'avaient plus la force de se soulever. Ces faits ont été amplement évoqués dans « Retour aux Etoiles ».

Mais il y avait un rapport d'ensemble publié à Moscou sur les assiettes de granite. Ce rapport, on était sensé en trouver un exemplaire à l'Académie de Pékin, un autre à la section historique du musée de Taïpeh.

Une lettre de mon ami Chi avait annoncé ma visite au directeur du Palace Muséum et j'avais même reçu confirmation de ce dernier avant mon départ : j'étais attendu en ce froid et gris après-midi de janvier.

J'estimais avoir de grandes chances de trouver, au Palace Muséum, quelques éclaircissements concernant la découverte de Baian Kara Ula. Le fonds très riche du musée – 250 000 numéros au catalogue – avait été plusieurs fois transféré hors de Pékin au cours des soixante dernières années : En 1913, pendant le soulèvement du Kuomintang – en 1918, pendant les guerres civiles – en 1937, pendant la guerre contre le Japon qui se solda d'ailleurs par l'occupation de Pékin – en 1947, lorsque

Mao Tsé-toung fonda avec l'Armée de libération populaire la République populaire chinoise dont Pékin devenait la capitale. Depuis 1947, le musée était installé à Taïpeh.



24. L'auteur en tête à tête avec le directeur du musée du Palais, M. Chiang Fu-Tsung.

Arrivé au musée, je fus dirigé immédiatement, sans que j'eusse à ouvrir la bouche, vers le bureau du directeur. M. Chiang Fu-tsung (*fig. 2k*) me salua en allemand – mais quand je voulus le prier de m'excuser de mon retard, il me coupa la parole avec une longue et souriante formule de politesse chinoise. – « Vous êtes un ami de mon ami, vous êtes mon ami. Soyez le bienvenu en Chine. Que puis-je faire pour vous ? » dit-il. Tandis que

nous nous dirigeons vers une table basse, il donnait un ordre à haute voix – destiné à qui ? Nous nous étions à peine installés que des domestiques en livrée nous servaient le thé dans de fines tasses de porcelaine.

Je n'y allai pas par quatre chemins et lui déclarai d'emblée que je m'intéressais principalement à la découverte de Baian Kara Ula et que je souhaitais consulter le rapport d'ensemble sur les assiettes de pierre. La déception fut brutale. M. Chiang m'apprit que le volumineux rapport n'avait pas suivi le dernier transfert du musée et qu'il n'en existait plus qu'un seul exemplaire, lequel se trouvait à l'Académie de Pékin. J'étais très déçu et M. Chiang s'en aperçut.

« Je suis au courant de vos préoccupations », dit-il, cherchant visiblement à calmer ma déception. « Ce qui vous intéresse, c'est la préhistoire, n'est-ce pas ? Peut-être, dans ce cas, vous plairait-il de faire connaissance avec notre sinanthrope découvert en 1921, dans la vallée de Chou-Kou-Tien, à 40 km au sud-ouest de Pékin ? D'après les anthropologues le sinanthropus pékinensis, l'homme de Pékin, serait très semblable à votre homo heidelbergensis ; ce qui est sûr, c'est qu'il ressemble en tous points à l'homme chinois, tel qu'il existe aujourd'hui, reproduit en 800 millions d'exemplaires. L'homme de Pékin remonterait au Pléistocène moyen, c'est-à-dire qu'il serait vieux de quelque 40 000 ans. Après cela, il n'y a plus de trace de la préhistoire chinoise. »

Profitant de sa lancée, le directeur m'expliqua qu'il fallait attendre le III^e millénaire avant notre ère pour retrouver des témoignages de cette préhistoire. Au III^e millénaire avant notre ère, c'est la civilisation Yang-Chao le long du Houang-ho ; au II^e millénaire, c'est la civilisation

Ma-Tchang, la civilisation de la céramique noire, la civilisation de la pierre et du cuivre de Tscheng-Tsé-Ai dont le style ornemental persiste jusqu'au début de l'Ère du bronze ; du XVe au XIe siècle avant notre ère, il existe déjà une écriture très évoluée avec plus de deux mille caractères idéographiques. Un texte de cette époque évoque les souverains chinois, « fils du ciel » dont la mission consiste à préserver le cours naturel des événements.

« Pour autant que je sache, il n'y a rien dans l'Empire du Milieu qui puisse nourrir votre passion : point de pierres taillées, point d'outils primitifs, pas la moindre trace de peinture rupestre. Les os gravés les plus anciens remontent à 3000 avant notre ère... »

« Qu'est-ce qui est gravé sur ces os ? »

« Jusqu'à présent les inscriptions n'ont pas pu être déchiffrées. »

« Et autrement, il n'y a rien ? »

« Un unique objet. Il s'agit d'un vase déterré à Anyang près de Honan. Il daterait de 2 800 ans avant notre ère... »

« Voilà qui ne laisse pas de m'étonner, monsieur le Directeur ! Pas de témoignages de la préhistoire chinoise ! Pas de maillons qui nous permettent de suivre le fil qui mène de la préhistoire à l'histoire ? Pas de ruines mystérieuses, pas de vestiges de forteresses cyclopéennes ? »

« L'histoire chinoise se laisse reconstituer sans faille jusqu'à l'empereur Huang-Ti, lequel accéda au trône en 2698 avant notre ère. À cette époque, notez-le bien, le compas était déjà connu. Il est donc certain que notre histoire n'a pas commencé avec Huang-Ti ! Quant à savoir ce qui s'est passé avant cette époque, il faudrait pouvoir consulter les étoiles ! »

« Comment cela, les étoiles ? » m'informai-je, alléché.
M. Chiang sourit :

« Je veux parler de nos légendes sur les dragons volants », dit-il. « Le dragon est le symbole chinois de la divinité et de l'invincibilité. Le ciel de nos légendes est peuplé de ces dragons volants. D'ailleurs, si l'on en croit la légende, le ciel joue un rôle capital dans le destin de l'homme. L'une des figures les plus importantes – dans l'ordre légendaire – est P'An Ku, le bâtisseur du monde d'après les Chinois (*fig. 25*). P'An Ku construisit la terre avec des blocs de granité qu'il fit venir d'un monde lointain, des profondeurs du ciel. Il divisa les eaux et ouvrit une énorme brèche dans le ciel. Il coupa le monde en deux hémisphères, il créa l'Est et il créa l'Ouest... » « Une sorte de Régent du ciel, peut-être. Est-ce qu'on le voit apparaître à bord d'un vaisseau spatial dans l'une ou l'autre de vos légendes ? »



25. Dessins chinois à la plume représentant le dieu P'an Ku, fils légendaire du chaos et bâtisseur de l'univers chinois : il aurait construit le monde avec des blocs de granité tombés du ciel.

« Non. Il n'est pas question de vaisseaux spatiaux dans les légendes chinoises. En revanche, on y trouve des dragons – des dragons volants. Quant à P'an Ku, il est dit de lui qu'il vainquit le chaos dans l'univers et qu'il créa Yin et Yang, représentation du dualisme des forces naturelles. Yang est la force mâle, c'est-à-dire le ciel, Yin la force femelle c'est-à-dire la terre. Tout ce qui arrive dans le cosmos est rangé sous l'un ou l'autre de ces symboles, lesquels constituent pour ainsi dire le noyau central de la cosmologie chinoise. »

D'après la légende, chaque « fils du ciel » aurait vécu 18 000 ans et l'œuvre de P'An Ku remonterait à 2 229 000 ans. Peut-être les astronomes se sont-ils trompés de quelques siècles dans leurs calculs mais qu'importe lorsqu'il s'agit d'un tel arbre généalogique !

P'An Ku, dont la légende est vivace dans toute la Chine, est cependant représenté différemment suivant les régions. On ne s'étonnera pas de ces dissemblances si l'on considère les distances énormes dans ce pays de 9 561 000 km² ! Une fois, c'est un être à deux cornes qui porte un marteau dans la main droite ; une autre fois, il est représenté sous la forme d'un dragon maîtrisant les éléments déchaînés ; ici on le voit tenant le soleil dans une main et la lune dans l'autre, là on le voit sculpter le rocher sous l'œil d'un serpent.

Mais en réalité la légende de P'An Ku serait beaucoup plus récente que le personnage lui-même : elle aurait été amenée en Chine au VI^e siècle avant notre ère par des voyageurs en provenance du royaume du Siam (Thaïlande).

« D'après la mythologie chinoise, « le Père des choses » serait Yan-Shih Tien-Tsun », m'apprit encore le directeur. « Il est l'Être insondable, le commencement et la fin de

toute chose, le plus haut personnage du ciel. Plus tard, il sera également nommé Yu-Ching, à ne pas confondre avec l'empereur chinois mystique Yu dont on dit qu'il se rendit maître du déluge. Connaissez-vous la légende de Yuan-Shih Tien-Wang ? »

Je ne la connaissais pas. Le directeur s'empara sur une étagère du « Dictionary of chinese mythology ».

« Tenez, vous lirez cela à votre hôtel ! Vous y trouverez des histoires fascinantes si l'on se place à votre point de vue. Il y a par exemple la légende de la déesse Chih Nu, patronne des tisserands. Son père l'envoya chez son voisin qui montait la garde près du « Fleuve d'argent du ciel » – sans doute s'agit-il de la voie lactée. Chih Nu grandit et devint fort belle. Elle passait ses journées en jeux et en ris. Jamais, est-il dit, il n'y eut dans le ciel amante plus passionnée que Chih Nu. Le dieu du soleil voyait d'un mauvais œil ses emportements amoureux et quand il apprit que Chih Nu attendait un autre enfant du gardien du Fleuve d'argent, il décida de prendre des dispositions pour remédier à cet état de choses. L'amant de Chih Nu fut prié d'aller monter la garde à l'autre bout du Fleuve d'argent et dorénavant il ne verrait plus Chih Nu qu'une nuit par an, à savoir la septième nuit du septième mois de l'année... »

« C'est un peu l'histoire des enfants royaux que l'on empêche de se rencontrer ! » ,

« La légende a une fin heureuse : des millions d'oiseaux brillants formeront un pont gigantesque par-dessus la voie lactée, permettant à Chih Nu et au gardien de se rencontrer à leur guise ! »

« Si les oiseaux brillants étaient des vaisseaux spatiaux, il est bien possible que les amoureux aient pu se rendre visite quand ils en avaient envie. »

M. Chiang Fu-tsung se leva :

« Vous êtes vraiment plein d'imagination ! Mais enfin, je vous comprends. Il n'est pas absolument nécessaire de se laisser étouffer par le respect de la tradition. Peut-être une interprétation moderne des mythes et des légendes nous fera-t-elle progresser dans la voie de la connaissance de notre propre passé. Au fond, nous ne savons pas encore grand-chose... »

M. Wu, directeur de la section des fouilles, me fut attaché comme cicérone. On ne pouvait en espérer de meilleur. Le musée était trop riche pour qu'on pût se diriger tout seul parmi les richesses qui y étaient entassées et sans M. Wu, qui avait saisi exactement ce qui m'intéressait, je n'aurais sûrement pas réussi à dresser mon catalogue de curiosités.

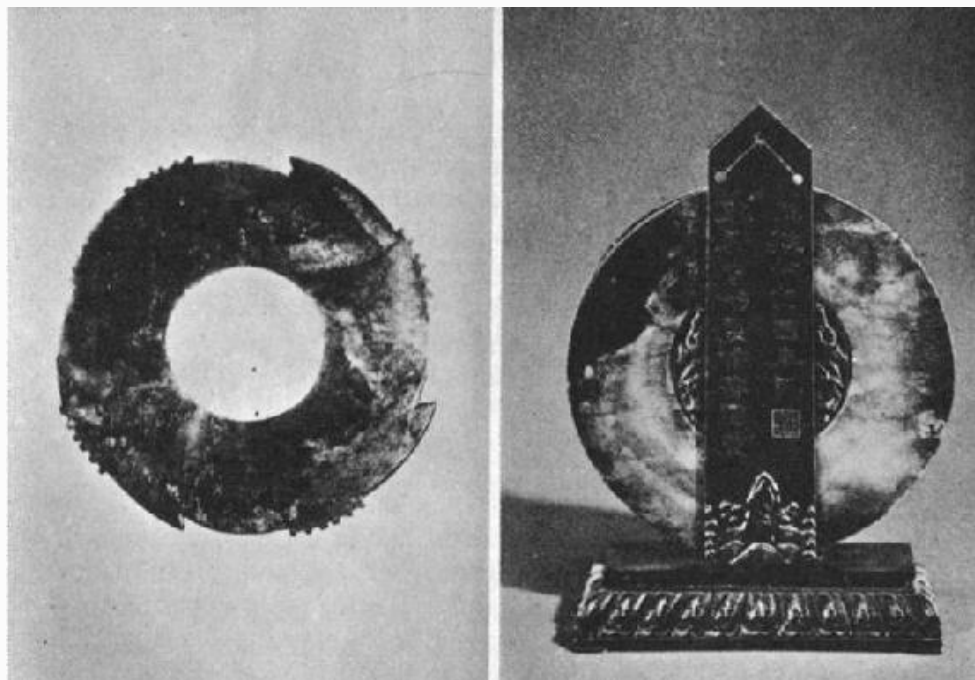
Jarres de bronze de l'époque de la dynastie des Chang (1766-1122 avant notre ère).

Ces jarres me rappellent des objets vus de l'autre côté du Pacifique : Beaucoup plus récentes, les céramiques nazca, œuvres préincaïques, présentent des motifs ornementaux semblables à ceux que l'on voit sur les jarres chinoises : lignes géométriques, carrés, spirales.

— *Hache de jade*. Dans la pierre verte est gravé un dragon avec une traîne de feu. Des boules sont suspendues au firmament. On trouve des représentations tout à fait semblables sur les sceaux cylindriques assyriens.

— *Objet rituel* servant à célébrer le culte du dieu du soleil et des nuages – du moins c'est là l'interprétation de l'archéologie officielle. L'objet date de l'an 206 avant notre

ère ; il représente une montagne et, au-dessus, une grosse sphère avec une traîne de feu. La sphère énorme – elle-même coiffée par trois sphères minuscules – n'évoque aucune configuration astronomique. Objet rituel ? Ne s'agirait-il pas plutôt de la représentation d'une apparition céleste incompréhensible et dont le souvenir persiste, pour l'éternité, dans cet objet comme dans maints autres ?



26. Les disques de jade sont troués en leur centre. La circonférence effrangée fait penser à une roue dentée.

Disques de jade (fig. 26) d'un diamètre de 7 à 16,5 cm, troués en leur centre. Ils sont fixés, à la verticale, par un bouchon, contre un obélisque de 20 cm de haut. Là encore, on dit qu'il s'agit d'objets rituels ; le disque serait le symbole du ciel, l'obélisque, symbole phallique, il va de soi ! Pour moi, j'ai surtout été fasciné par les disques de jade aux bords « dentelés ». Y aurait-il quelque rapport entre ces disques et les assiettes de Baian Kara Ula ? Si l'on admet que les assiettes de la frontière sino-tibétaine ont servi de *modèles* et que les disques de jade sont en quelque sorte des reproductions plus tardives de ces « originaux », le voile du mystère se soulève : Les astro-

nautes qui séjournèrent dans la région de Baian Kara Ula étaient repartis. Derrière eux, ils laissaient la collection d'assiettes gravées qui fixait pour l'éternité le souvenir de leur passage sur la terre. Les esprits pieux reproduisirent ces objets pour plaire aux dieux et aussi, peut-être, dans l'espoir d'acquérir de la sorte quelque ressemblance avec eux. Ainsi la boucle se refermerait et les disques seraient effectivement devenus accessoires d'un culte.



27. Cette peinture rupestre a été découverte près de Fergana, Quzbékistan, par le Dr W. Saizew : un astronaute tient dans ses mains une plaque identique à celles qui ont été trouvées par centaines à Baian Kara Ula.

Le Dr W. Saizew qui a publié d'importants articles sur les assiettes de pierre est aussi le « découvreur » d'une extraordinaire peinture rupestre qui nous vient de Fergana dans l'Ouzbékistan, non loin de la frontière chinoise et cette peinture représente un personnage porteur d'un casque (fig. 27) ; il est incontestablement vêtu d'une combinaison et muni d'un appareil respiratoire ; dans ses

maines il tient une assiette identique à celles que l'on a trouvées à Baian Kara Ula !

Un jour, à Taïpeh, je lus dans le dictionnaire de mythologie chinoise que m'avait prêté M. Chiang, la légende de Yuan-Shih Tien-Wang que je rapporterai ici sous une forme condensée :

En une lointaine époque vivait sur une haute montagne, en bordure des glaces éternelles, un vieil homme nommé Yuan-Shih Tien-Wang. Le vieillard parlait avec tant de conviction et de force évocatrice des temps originels que ceux qui l'entendaient en vinrent à penser que Yuan-Shih avait assisté aux faits prodigieux qu'il rapportait. L'un de ses visiteurs occasionnels, Chin Hung, demanda au vieillard où il avait vécu avant de venir s'installer sur ce sommet. Pour toute réponse, le vieillard leva les bras au ciel. Chin Hung voulut savoir comment cela était possible. Yuan-Shih ne dit rien. Mais soudain deux dieux apparurent à ses côtés. Ils étaient vêtus d'armures rutilantes et l'un des deux dit : « Viens, Yuan-Shih, allons-nous-en. Franchissons les ténèbres de l'univers, et rentrons dans notre patrie, de l'autre côté des étoiles. »

Taïpeh, capitale de Formose et de la Chine nationaliste, compte près de deux millions d'habitants. Il y a une université, des écoles de premier ordre et des musées excellentement gérés. Tout le commerce extérieur se fait par le port de Kilung. Les principales exportations de produits naturels sont le sucre, le thé, le riz, les bananes, les ananas, le bois, le camphre. Depuis que Taiwan (= Formose) est indépendante, c'est-à-dire depuis 1949, une importante industrie de transformation a été mise en place et l'île exporte aussi à l'heure actuelle de nombreux produits manufacturés : textile, moteurs de toutes caté-

gories, machines agricoles, articles électro-ménagers, etc. L'exploitation des gisements de charbon, de cuivre, d'or et d'argent, placée sous le contrôle de l'État, fait entrer à Formose quelques devises supplémentaires qui contribuent à faire de cette île de 13 millions d'habitants un lieu relativement privilégié en Asie.

Quant à savoir d'où et quand sont venus les Paiwan, habitants primitifs de l'île, voilà encore une de ces questions qui ne se laissent pas résoudre aisément. Les Paiwan sont aujourd'hui au nombre de 250 000 environ et vivent groupés en sept tribus distinctes au cœur du massif montagneux qui occupe le centre de l'île : les vagues successives d'immigrants chinois les ont repoussés dans ces régions reculées. Il y a une génération encore, les guerriers paiwan montraient occasionnellement leurs talents de chasseurs de têtes. Aujourd'hui, ils se contentent de chasser le gibier dans la montagne qui leur sert de forteresse. – Les Paiwan sont restés purs des atteintes de la civilisation à l'occidentale et vivent toujours d'après les lois de la nature éternelle. Leur notion du temps est aussi simple que leur mode de vie : le jour commence quand le coq chante, l'heure peut se lire à tout moment à la longueur des ombres ; l'année nouvelle s'annonce quand la montagne se couvre de fleurs, elle atteint son apogée quand les fruits sont mûrs et s'achève quand la neige se met à tomber, isolant le peuple paiwan du reste du monde. La monogamie a de tout temps été la règle chez les Paiwan. Peu importe comment un homme a trouvé sa femme – il peut l'avoir conquise de haute lutte, achetée ou volée à ses parents – ce qui compte, c'est qu'il ne s'en sépare pas sa vie durant. Les Paiwan sont de friands mâcheurs de bétel. « Fait à la maison » avec des feuilles de bétel et de tabac, un doigt de chaux vive et un

brin de noix d'arech, cet amuse-mâchoires possède des vertus toniques et astringentes. Le bétel ayant la propriété de teindre la salive en rouge carmin et les dents en bleu noirâtre, le premier sourire que vous adresse le fier guerrier paiwan rencontré au hasard d'une excursion en montagne risque de vous faire tourner les talons. Si l'on ne m'avait certifié que les Paiwan ne s'intéressent plus aux têtes de leurs visiteurs, c'est probablement ce que j'aurais fait : j'aurais déguerpi sans demander mon reste ; j'ai encore besoin de ma tête, moi !



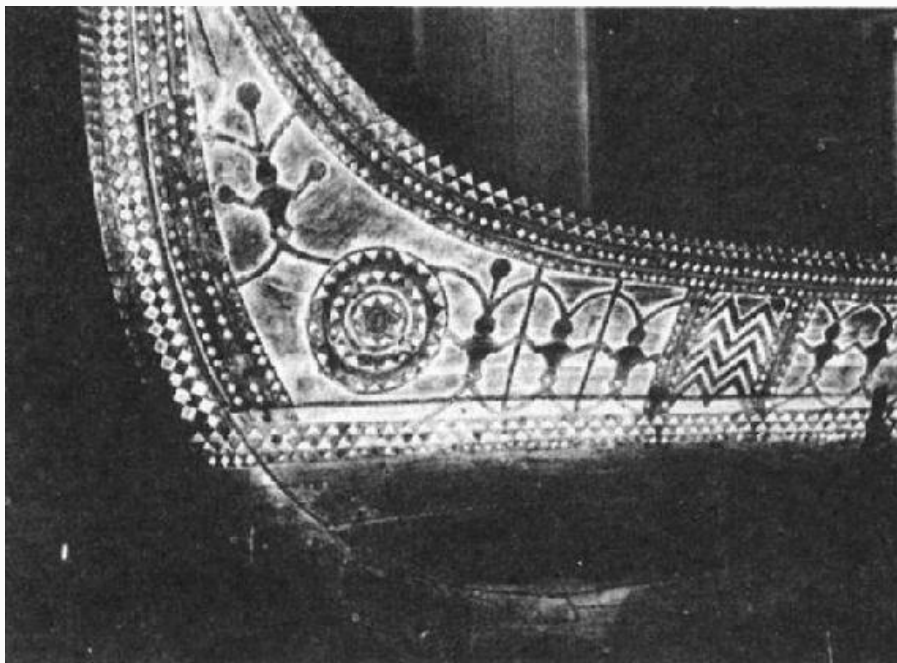
28. Les deux personnages en suspens dans l'air à côté des quatre cercles concentriques portent le tablier « classique » des cosmonautes préhistoriques.



29. Monolithes toltèques du musée archéologique de Berlin. La scène de gauche est intitulée « Ode au dieu du Soleil » (tiré de « Retour aux étoiles »). La scène de droite est un cliché pris au musée américain de Madrid. Ce qui est frappant, ce sont les « tabliers ». Les Paiwan de Formose habillaient leurs dieux avec des « tabliers » identiques. S'agirait-il d'une pièce vestimentaire commune aux astronautes de la préhistoire ?



30. De même que les représentations de divinités du Val Camonica, Italie, ou du Monte Alban, Mexique, ce personnage tient à la main une arme radiante. Un serpent est enroulé autour du casque. Symbole spatial ?



31. Comme les anciens Égyptiens, les Paiwan décorent leurs pirogues de figures divines. Mais que signifient les antennes qui relient les personnages entre eux ?

Le musée de la Province à Taïpeh possède une collection unique de bois sculptés paiwan. Ces sculptures sur bois passent pour les derniers témoignages d'un art populaire immémorial mais en voie de disparition : des motifs légendaires de la plus haute antiquité survivent dans ces œuvres.

Cherchez les dieux et vous les trouverez !

Il y a là une planchette de 72 cm de large sur 25 cm de haut (*fig. 28*), une sorte d'enseigne qui devait signaler la maison d'un chef. À gauche des quatre cercles, flottent deux personnages portant les « tabliers » classiques des

astronautes préhistoriques tels qu'on peut les voir, par exemple, sur les monolithes toltèques du musée de Berlin (*fig. 29*). Les deux personnages sont engoncés dans une sorte de combinaison et portent des souliers, le personnage de gauche porte un casque et des antennes.

Une des sculptures sur bois (*fig. 30*) représente un être avec des organes sexuels remarquablement développés et dont la tête est enserrée dans un casque étroit un petit triangle, peut-être l'insigne des astronautes, est gravé dans le casque autour duquel s'enroule un serpent ! Symbole de la laideur et de la vie rampante, le serpent biblique s'enlève en l'air dans les légendes mayas où il est appelé « l'être ailé ». Et voici que nous le retrouvons chez ces peuplades oubliées des montagnes formosanes ! Mais quoi d'étonnant ? Tout autour du monde, on trouve de ces serpents volants pour peu qu'on s'arrête un peu à l'examen des arts traditionnels. Pourquoi les Paiwan décoraient-ils leurs canots de ces mêmes images de serpents ? Pourquoi les personnages représentés sur ces mêmes canots (*fig. 31*) ont-ils des têtes rondes, comme coiffées de casques ? Et pourquoi ces antennes de contact reliant les personnages entre eux pour aboutir enfin dans un soleil « denté » ? Et que veulent dire ces serpents enroulés autour d'étoiles (*fig. 32*) et dont les têtes triangulaires paraissent épier le ciel ? Et pourquoi ce Dieu paiwan porteur de casque (*fig. 33*) est-il comme couronné par un serpent qui lui encadre en quelque sorte la tête ? Et pourquoi cette déesse est-elle dissimulée derrière un masque et abritée, elle aussi, sous le corps arqué d'un serpent qu'elle tient entre ses mains (*fig. 34*). On ne peut pas dire que la mise soit élégante. Mais un tel masque pourrait bien avoir son utilité dans l'espace ! Quant au

serpent, on connaît sa signification : il est le symbole de la maîtrise des airs...



32. Un bois sculpté paiwan représentant des serpents lovés autour d'étoiles et dont les têtes triangulaires regardent le ciel.



33. Cette sculpture sur bois représente un dieu coiffé d'un casque surmonté d'un serpent.



34. Déesse Paiwan coiffée d'un casque de cosmonaute ? Dans ses mains, elle brandit un serpent. Le serpent semble avoir été l'un des plus caractéristiques parmi les symboles exprimant la maîtrise de l'espace.

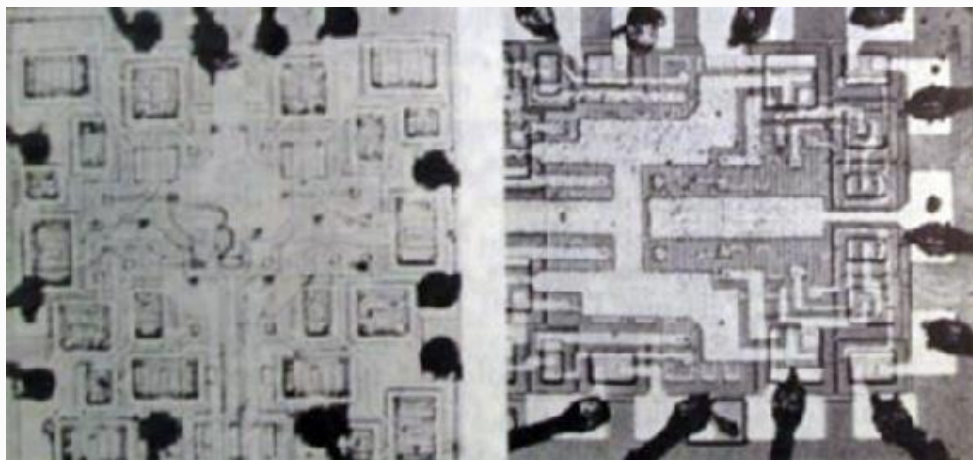
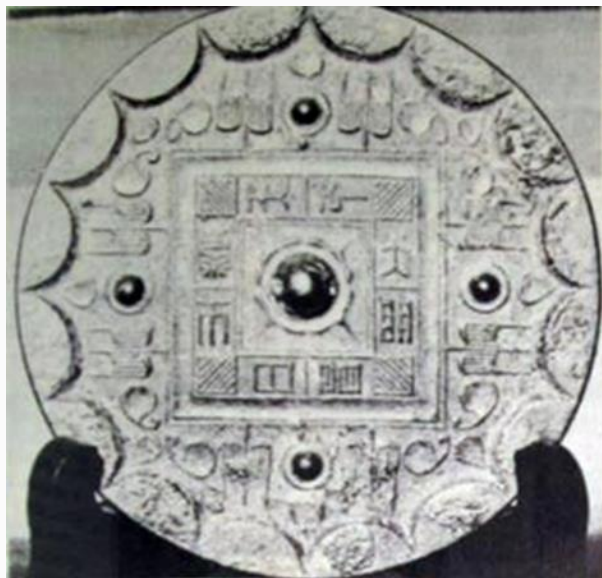
Tout cela, dit l'archéologie traditionnelle, mérite d'être considéré sous l'angle des religions primitives. Les serpents ne seraient que « les symboles du divin » et leur représentation une manière de faire acte de piété. Mais, dans ce cas, pourquoi les Paiwan n'auraient-ils pas choi-

si, pour décorer leurs pirogues, d'autres symboles du divin tels que poissons, tortues, etc. ? Pourquoi justement des serpents ? Et pourquoi le chef n'a-t-il pas choisi d'apposer à sa case l'emblème de son clan ?

Les sculptures paiwan, souvent en très mauvais état, sont pourtant d'une fascinante beauté. Toutes présentent des cercles concentriques, des spirales et l'on retrouve, partout présent, l'intime et énigmatique rapport homme/serpent, ce dernier étant toujours d'une façon ou d'une autre tourné vers le ciel. – Parfois, les personnages ne sont pas debout, les pieds par terre, mais pour ainsi dire en suspens dans l'air comme s'ils ne connaissaient pas la pesanteur ? Je ne tiens pas ces représentations pour des fruits de l'imagination créatrice des Paiwan. Si un être est représenté planant dans les airs, c'est que les anciens Paiwan ont vu un être planer dans les airs et l'ont représenté tel qu'ils l'ont vu. Les Paiwan sont aujourd'hui encore un peuple primitif : leurs sculptures représentent des choses vues, des réalités auxquelles ils ont été confrontés. C'est ainsi que des bois sculptés récents représentent des soldats japonais en uniforme. Ces soldats, ils les ont *vus* puis ils les ont représentés tels qu'ils les avaient vus. Une œuvre paiwan particulièrement remarquable représente un être à trois têtes volant dans un serpent – ce motif, on le retrouve dans un manuscrit de la civilisation Chou (1122-236 av. J. -C.).

Au musée historique de Taïpeh, le directeur, Y. C. Wang me fit personnellement les honneurs de sa collection d'êtres mythologiques, mi-hommes, mi-bêtes, souvent affublés de têtes d'oiseaux et d'ailes, à l'instar des êtres ailés d'origine assyrienne ou babylonienne. Les sceaux de l'époque Chou sont aussi nombreux que les bagues dans la vitrine de quelque joaillier de renom : on

les dit ornés uniquement de motifs décoratifs mais sous ma loupe ils ressemblent étrangement à des circuits intégrés actuels. Des symboles et des caractères gravés dans des « miroirs de bronze » ont pu être partiellement déchiffrés.



35. « Là où brillent des soleils, il y a de la vie », dit une inscription figurant sur un miroir de bronze paiwan. Les motifs gravés dans le miroir ci-contre évoquent irrésistiblement le schéma d'un circuit électronique imprimé. Qu'on place sous le miroir deux circuits imprimés de la maison Siemens, et l'illusion est complète ! En haut, le miroir de bronze.

Une inscription gravée dans un de ces miroirs de la dynastie Chou dit ceci :

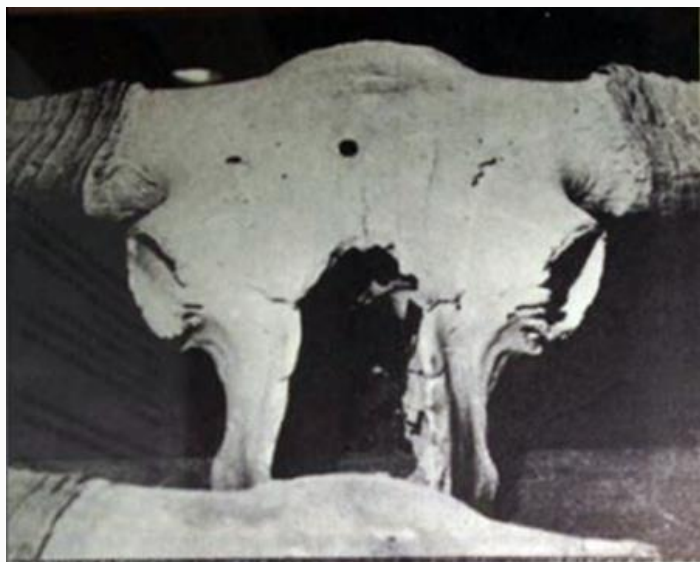
« Où il y a des soleils, il y a de la vie. »

La comparaison entre le miroir de bronze (*fig. 35*) et un circuit intégré de la maison Siemens a de quoi laisser rêveur !

Le géologue Thuinli Lynn m'a parlé d'une découverte dont le monde occidental n'a pas eu connaissance :

En juillet 1961, l'archéologue Tschì Pen-Lao, professeur d'art et d'archéologie à l'université de Pékin, découvrit des éléments d'un réseau de tunnels souterrains lors de fouilles effectuées dans « la vallée des pierres ». Il tomba pour commencer sur des entrées de labyrinthes situés à 32 mètres de profondeur dans les contreforts du massif de Honan, sur le bord méridional du lac Tung-Ting. Il réussit à localiser des galeries plongeant droit sous le lac. Les parois des galeries sont lisses et vernies. Aux intersections de galeries et aussi dans une grande salle souterraine, des fresques représentent des animaux en fuite poursuivis par des hommes dont certains portent à la bouche un tube qui devait servir à lancer des projectiles. Mais le fait remarquable, hormis naturellement les galeries souterraines elles-mêmes, c'est que l'on voit flotter au-dessus des bêtes traquées un « bouclier volant » sur lequel se tiennent des hommes qui pointent sur les animaux des armes semblables à des fusils. Le professeur Tschì Pen-Lao déclare encore que les personnages sur le bouclier volant sont habillés de pantalons et de blousons à la mode d'aujourd'hui. Pour le moment, on ne sait pas encore à quand remonte la construction de ce réseau souterrain. Peut-être y a-t-il eu une datation dans l'intervalle mais, comme le souligne M. Lynn, les informa-

tions en provenance de la Chine populaire sont rares et bien souvent longtemps différées.



36. Ce crâne de bison du néolithique est exposé au musée paléontologique de Moscou. La zone frontale est percée d'un trou indéniablement causé par une balle. Mais qui pouvait bien posséder une arme à feu 8 millénaires av. J. -C. ?

Cependant, l'histoire du bouclier volant du haut duquel on voit des hommes viser des animaux en fuite me rappelle une chose extraordinaire que j'ai vue en 1968 au Musée de paléontologie de Moscou : on peut admirer là le crâne d'un bison préhistorique dont le front est percé d'un trou net, identique à celui que ferait une balle tirée par une arme à feu (fig-36).

La patrie originelle du bison est l'Asie russe. Le crâne en question remonte au paléolithique supérieur (8000 à 2700 avant notre ère), c'est-à-dire à une époque où armes et outils étaient en pierre taillée.



37. Au terme de mon séjour à Formose, le président Ku Cheng-Kang me recevait à diner en compagnie de quelques hommes politiques et des savants et universitaires qui m'avaient si obligeamment prêté aide et conseil au cours de mes recherches.

Mais alors ? Une arme à feu en ces temps anciens où l'arme la plus évoluée était la hache de pierre ? La ques-

tion est si folle, que l'on pourrait y répondre par un haussement d'épaules distrait – s'il n'y avait, pour la justifier, ce crâne de bison troué exposé à Moscou et qui ne demande qu'à être examiné par les spécialistes sceptiques.

La veille de mon départ – j'étais à Taïpeh depuis onze jours – le président Ku Cheng-Kang, membre de l'Assemblée nationale, eut l'obligeance de me convier à dîner en compagnie de quelques distingués savants et hommes politiques (*fig. 37*) : Il y avait là MM. B. Hsieh, professeur à l'université Fugen – Shun Yao, secrétaire général de la République auprès de l'Unesco jusqu'en janvier 1972 – Hsu Chih-Hsin et Shuang Jeff Yao du département des relations publiques – Senyung Chow, représentant le gouvernement et, naturellement, mes amis de musée Chiang, Lynn, Wang et Wu.

Le lendemain, je m'envolai vers l'île de Guam. Je n'avais pas vu à Formose ce pour quoi j'étais venu, à savoir les écrits de Baian Kara Ula mais le bilan était néanmoins positif. En Chine aussi, j'avais pu repérer l'empreinte des dieux.

Des traces comme celles que je cherche, il s'en trouve tout autour du monde.

P. -S. : Mon film « Souvenirs du futur » a été acheté par la cinémathèque de l'Empire de Mao. Peut-être cela me donnera-t-il la possibilité d'entreprendre un voyage d'études à Pékin ? Si je prends soin d'acheter les cartes postales idoines, je devrai pouvoir arriver à trouver l'Académie de Pékin et y consulter les archives qui m'intéressent.

Et puis, de toute façon, il y avait longtemps que je voulais aller dans le désert de Gobi...

4

Temuen : L'île qu'on appelle Nan Madol

Qui a construit Nan Madol ? – Un jeu de mikado fait de colonnes de basalte – Encore un réseau préhistorique de tunnels souterrains – Des cercueils de platine ? – Les extraordinaires prouesses du dragon volant – Comment est née la Nouvelle-Zélande.

Les Carolines constituent le groupe d'îles le plus important de l'archipel micronésien. Ces îles sont au nombre de 500 environ et représentent une surface totale de quelque 1 340 km².

D'une superficie de 504 km², Ponape, la plus grande de ces îles, compte 18 000 habitants. Le climat est tropical, la plus grande partie de l'île est montagneuse et inhabitable. Tout autour de Ponape, il y a une ceinture d'îles coralliennes et d'atolls minuscules. L'une des plus petites de ces îles est Temuen qui, avec ses 0,44 km², représente environ la surface de la cité du Vatican. C'est dans l'île de Temuen que se trouvent les ruines de Nan Madol qui ont fini par donner leur nom à l'île, plus connue aujourd'hui sous le nom de Nan Madol que sous celui de Temuen. Les ruines couvrent la quasi-totalité de l'île. Il est certain, quoi qu'on dise, qu'il s'agit d'un site

préhistorique mais son ancienneté n'a pas été déterminée à ce jour et l'on ne sait pas qui furent les bâtisseurs de celle prodigieuse cité.

Voici quelques dates historiques concernant Ponape et les îles qui l'entourent :

1595. Le Portugais Pedro Fernandez de Quiros arrive à Ternuen à bord du *Sun Jeroninut*. Pour la première fois, l'homme blanc pose le pied sur l'île... et y découvre les ruines de Nan Madol.

1686. Le groupe d'îles tombe sous la coupe de l'Espagne et est baptisé « îles Carolines » en hommage au roi Charles II.

1826. Avec d'autres survivants d'un naufrage, l'irlandais James O'Connell est fort bien accueilli par les habitants de Ponape et épousera une femme indigène.

1838. À partir de cette année, les annales de l'île mentionnent différentes visites d'hommes blancs dans l'archipel.

1851. Les indigènes massacrent un équipage de marins britanniques. Une expédition punitive se solde par un bain de sang à Ponape.

1880. Les missionnaires chrétiens s'abattent comme les sauterelles sur l'archipel : les témoignages du passé sont en grande partie brûlés et les indigènes contraints à abandonner leurs coutumes.

1899. L'Espagne vend les îles Carolines et Marianne à l'Empire allemand.

1910. Les insulaires se débarrassent des missionnaires et des fonctionnaires blancs. Rares sont les colons qui échappent au massacre.

1911. Le croiseur allemand *Emden* canonne l'île. La rébellion est jugulée, les meneurs pendus publiquement.

1919. Les Carolines, y compris Ponape, sont placées sous mandat japonais.

1944. Durant la guerre du Pacifique, les Américains occupent l'archipel.

1947. Les îles sont placées sous la tutelle des États-Unis.

Tels sont, pour l'essentiel, les faits qui jalonnent l'histoire de l'archipel des Carolines. Un fait indubitable : les ruines mystérieuses de Nan Madol existaient déjà, depuis bien longtemps, quoi qu'en pense l'archéologie officielle, quand les Blancs posèrent pour la première fois le pied sur Temuen, en 1595. Après plus d'une semaine passée dans l'enfer humide de Nan Madol avec mon bloc-notes, mon mètre et mes appareils photographiques, je ne puis que sourire – hélas ! – des subtiles interprétations par lesquelles on prétend expliquer l'origine de Nan Madol. L'histoire ne nous révélant rien de l'origine de la cité, je préfère, quant à moi, rechercher quelque lumière dans la légende.

En atterrissant à Ponape dans un Boeing 727 de Continental airlines Air Micronesia, je ne me doutai pas réellement des difficultés et des surprises qui m'attendaient à Nan Madol.

De l'hôtel Kasehlia, je me fis conduire à Temuen à bord d'un bateau à moteur à peine plus gros que les pirogues des indigènes. Nous avançâmes un long moment dans les étroits canaux bordés d'une végétation luxuriante qui séparent les îles les unes des autres (*fig. 38*) ; l'air était si lourd et si chargé d'humidité que j'avais de la

peine à respirer. Enfin, nous nous trouvâmes devant Nan Madol, une île qui ne se distingue de ses nombreuses sœurs que par la charge singulière qu'elle porte sur son dos. C'est en effet sur cette minuscule portion de terre émergée que se dressent les vestiges d'une ville de basalte à peine plus grande qu'un terrain de football mais lourde de mystères, chargée de questions restées jusqu'ici sans réponses.

Une première impression de confusion assez naturelle quand on pénètre dans un champ de ruines inconnu s'estompe assez vite et bientôt, on en arrive à discerner très nettement l'agencement général de l'antique cité. C'est un entassement prodigieux de colonnes de basalte, empilées ici dans un ordre impeccable, jetées là, comme au hasard, les unes pardessus les autres, formidable jeu de mikado où chaque baguette pèse plusieurs tonnes. D'après les « spécialistes », il s'agirait de coulées de « lave refroidie ». Quant à moi, j'ai trouvé l'explication parfaitement inepte en constatant, pas après pas, que les colonnes hexagonales et octogonales étaient toutes à peu près de la même longueur sans compter, naturellement, que l'ordonnance générale des empilements ne saurait, elle non plus, être un effet du hasard (fig. 8 et 9 c).



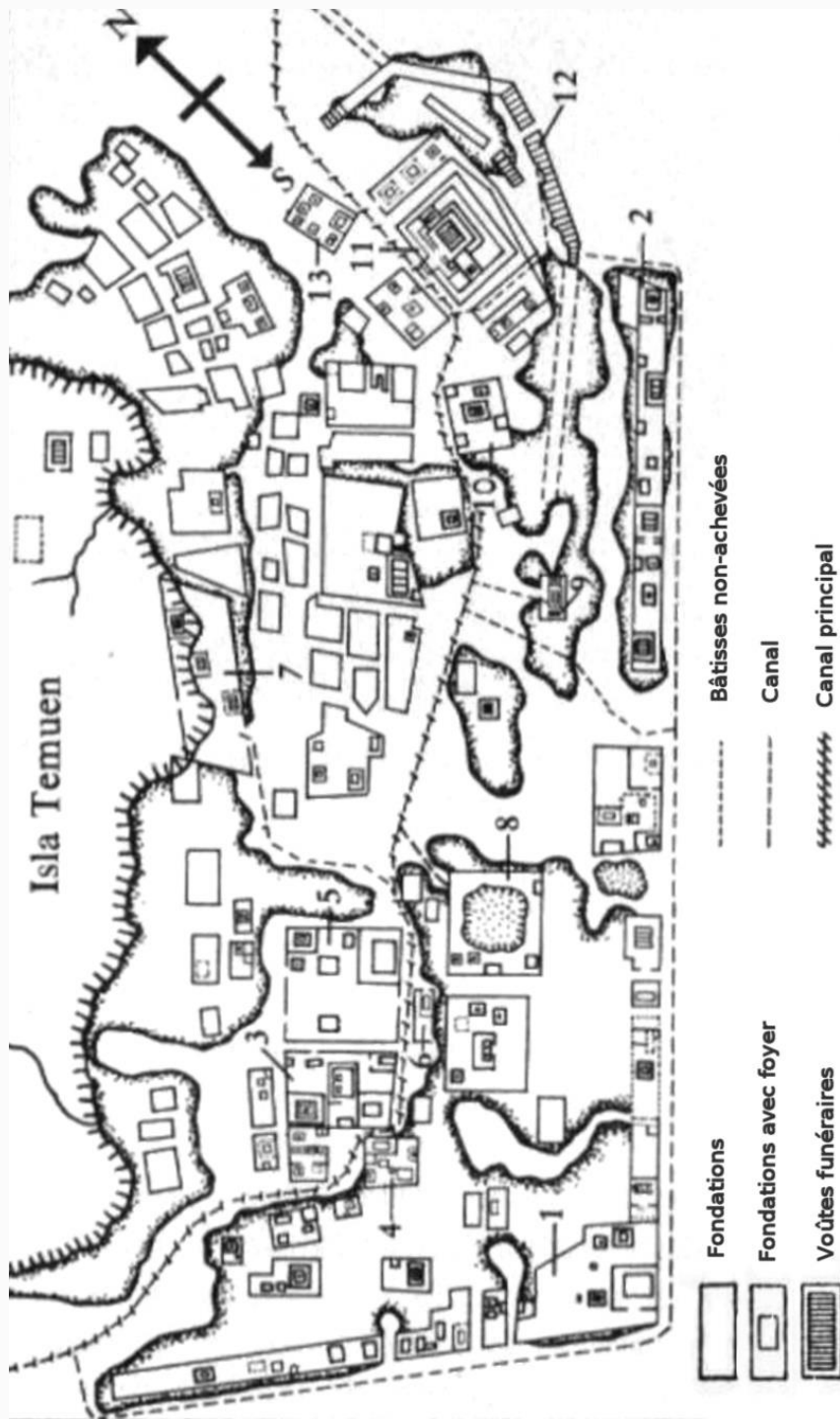
38. On circule d'île en île sur des canaux qui sillonnent la jungle. Un monde qui n'appartient qu'aux plantes tropicales et aux oiseaux bariolés.

Comme on extrait du basalte sur la côte nord de Ponape, je suis prêt à oublier ces explications qui n'en sont pas et à admettre que le basalte a effectivement été extrait et taillé sur la côte nord de Ponape – mais après ? Comment ces blocs longs de trois à neuf mètres et pesant parfois plus de dix tonnes ont-ils été transportés jusqu'à Temuen par le labyrinthe des canaux ? Un transport par voie de terre jusqu'à la côte sud de Ponape est exclu car la jungle épaisse est inondée plusieurs fois par jour par de violentes averses et d'abruptes montagnes séparent la côte sud de la côte nord. Et si, contre toute logique, l'on admet que ces montagnes aient pu être franchies, de même que les marécages qui les bordent, il resterait toujours à expliquer comment les blocs ont été transportés à Temuen depuis la côte sud-est de Ponape.

Sur les lieux, on m'apprend que le transport aurait pu se faire par radeau, explication qui contredit cet autre avis « autorisé » qui veut que les indigènes aient attaché les colonnes au fond de leurs pirogues ; immergés dans l'eau, les blocs de basalte étaient plus légers et l'on aurait pu les convoier ainsi, d'île en île, jusqu'à Temuen.

Je me suis donné la peine de dénombrer les colonnes de basalte constituant l'une des façades de la bâtisse principale de Nan Madol. Longue de 60 mètres, cette seule façade compte 1 082 colonnes. La bâtisse carrée compte donc, pour les seules façades, quelque 4 328 colonnes. Mais l'intérieur aussi est constitué d'un empilement de colonnes identiques et si l'on tient compte du volume total de la bâtisse et du volume de chaque colonne, il appert mathématiquement que la seule construction de ce bâtiment « principal » a absorbé 32000 colonnes de basalte dont chacune pèse plusieurs tonnes. Naturellement, il n'y a pas que le bâtiment principal et les comptes ne s'arrêtent donc pas à ce chiffre (*voir carte, fig. 39*).

Il y a des canaux pavés de colonnes, il y a aussi des fossés, des tunnels et un mur de 860 mètres de long et qui s'élève, à l'endroit où il est le plus élevé, à 14,20 mètres de hauteur. Tout autour du bâtiment principal, une énorme terrasse à plusieurs niveaux également faite de colonnes et de blocs de basalte, et tout alentour, des bâtisses plus petites au nombre de 80. Si l'on prend pour référence la bâtisse principale avec ses 32 000 colonnes et si l'on tient compte ensuite des autres édifices, on obtient un nombre total minimal de 400 000 colonnes de basalte. Des explications erronées ne résistent jamais à l'épreuve du calcul, même le plus élémentaire.



Bien qu'on ne sache pas exactement quand Nan Madol a été bâti, il est certain – et les spécialistes sont les premiers à mettre le fait en avant – que Ponape comptait alors beaucoup moins d'habitants qu'aujourd'hui. Or, le travail dans la carrière sur la côte nord était pénible et long. Le transport d'un seul bloc taillé à travers la jungle requerrait les soins et les efforts d'un nombre important d'hommes, de même d'ailleurs que l'acheminement des blocs depuis la côte sud vers Nan Madol – étant entendu que nous admettons ici l'hypothèse que les géants de basalte étaient attachés au fond des pirogues et convoyés de la sorte, immergés dans l'eau, d'île en île, jusqu'à Temuen. Là, l'empilement des colonnes requerrait une autre troupe importante d'hommes. Si l'on admet maintenant qu'il fallait bien aussi qu'une partie de la population s'occupât des travaux quotidiens et qu'on fixe arbitrairement à quatre le nombre de blocs acheminés chaque jour de la carrière à la côte sud et de la côte sud à Nan Madol – et il nous semble, compte tenu des moyens techniques très rudimentaires dont ces hommes disposaient, que l'acheminement de quatre blocs par jour est déjà une prouesse assez fantastique – cela reviendrait à dire qu'on aurait transporté de cette façon à Nan Mandol 1 460 blocs de basalte par an (en partant du principe que l'on travaillait 365 jours par an). Conclusion : il aurait fallu, si l'on accepte ces prémisses, 296 ans pour construire la citadelle de Nan Madol !

Et puis cette autre question : pourquoi ne pas avoir construit la citadelle sur Ponape puisque c'est là qu'on trouvait le basalte et puisque Ponape est, de loin, l'île la plus importante de l'archipel ? Pourquoi avoir acheminé ces monstres vers une petite île éloignée ?

N'y a-t-il donc pas d'explication convaincante ?

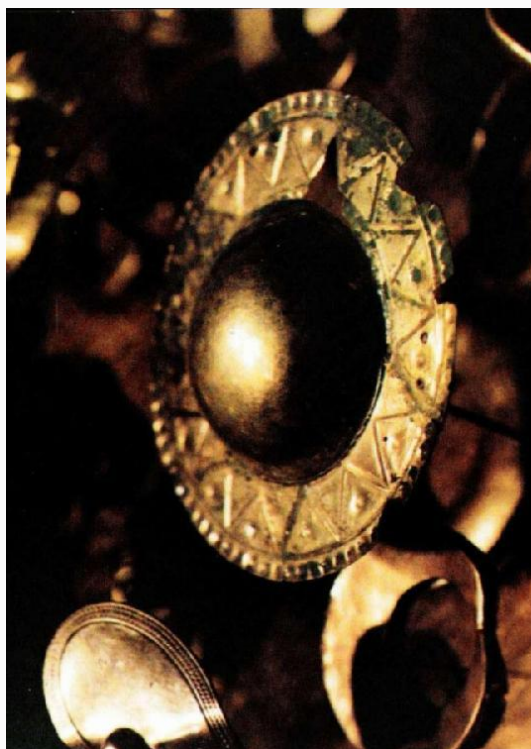
Nan Madol n'est pas une « belle » ville. Point de bas-reliefs, point de sculptures, point de fresques. C'est une architecture froide, dépouillée, austère. Le fait est plutôt surprenant : les peuples du Pacifique sud « chargent » volontiers leurs ouvrages architecturaux de motifs ornementaux ; rien de tel à Nan Madol où les blocs de basalte nus sont empilés les uns sur les autres, conférant à l'ensemble une allure quasiment Spartiate. Ainsi donc, il ne peut s'agir ni d'un palais ni d'un temple car ce sont là lieux que l'on veut rendre agréables aux dieux et où la décoration, du moins dans cette partie du monde, joue toujours un rôle capital. Mais alors, quoi ? Une forteresse ? L'idée paraît absurde étant donné que les terrasses sont de toute évidence agencées de manière à rendre aisément accessible le sommet de l'ensemble architectural. Mais c'est là, justement, que nous trouvons un élément d'explication : les terrasses facilitent l'accès au centre, c'est-à-dire au « puits ».

Ce puits n'est pas un puits mais l'entrée d'un tunnel. Le fait que cette entrée ou ce débouché de tunnel soit aujourd'hui plein d'eau ne change rien à l'affaire. T1 en va de même pour les bâtisses de Nan Madol qui s'étendent bien au-delà des limites de l'île, sous la mer. Là où l'eau est peu profonde, on voit les masses de pierre empilées au-dessous de la surface de la mer et il serait bien malaisé de dire jusqu'où la « citadelle » s'étend, jusqu'à quelle profondeur elle plonge.

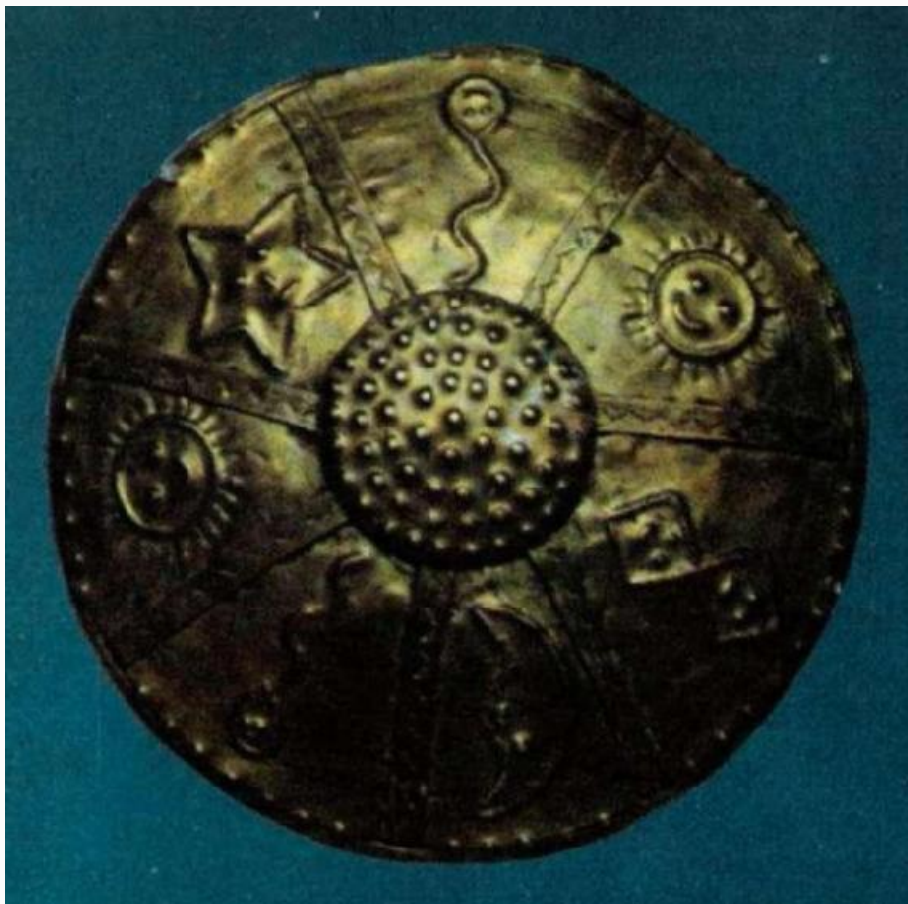
Mais à quoi peut bien servir un tunnel souterrain dans une île aussi minuscule ?

C'est dans l'ouvrage d'Herbert Rittlinger, « L'océan démesuré » que j'ai, pour la première fois, entendu parler de cette « curiosité ». Rittlinger qui parcourut le Pacifique sud dans tous les sens, apprit à Ponape que les Carolines

formaient, il y a de nombreux millénaires, le centre d'un empire prestigieux. Des pêcheurs de perles et des commerçants chinois s'étaient intéressés aux richesses qui étaient supposées être accumulées sous la mer, autour de Ponape. Des plongeurs avaient exploré les fonds et en avaient rapporté des histoires fabuleuses. Ils avaient vu des routes, des arches de pierre, des bâtisses ruinées, des monolithes couverts de coraux et de coquillages.



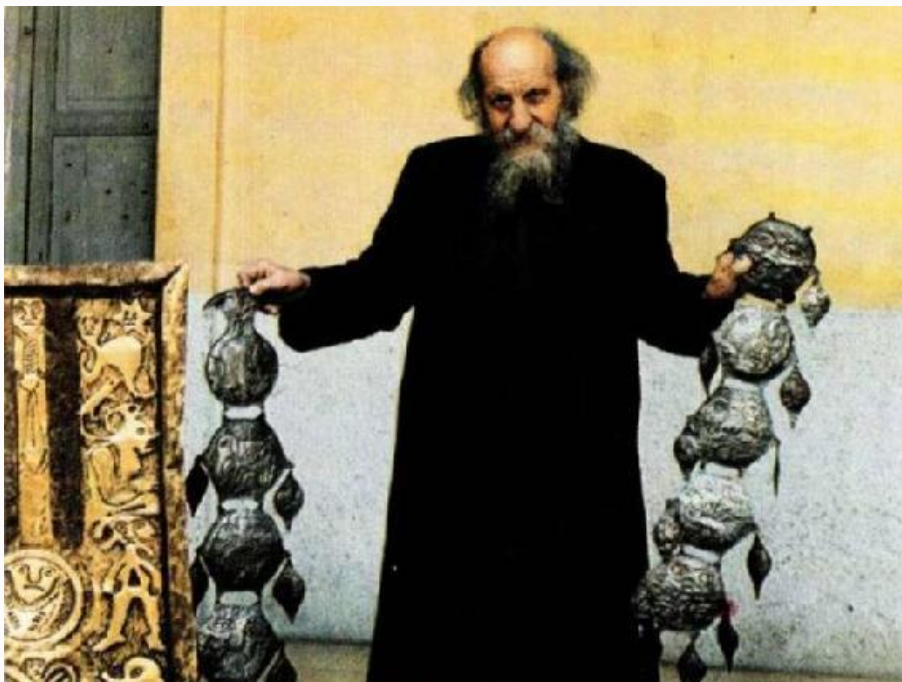
1. Cette boule d'or massif est l'une des plus belles pièces du trésor cosmogique de l'église Maria Auxiliadore. Le moule de pierre correspondant à l'objet se trouve au musée d'Istanbul.



2. Disque en or de 22 cm de diamètre. Quel message nous est délivré ici ?



3. Plaque d'or ciselé représentant une pyramide surmontée d'un soleil. Les serpents sont là où il fallait s'attendre à les trouver : dans les airs ! Au pied de la pyramide, des éléphants-, une espèce animale disparue du continent sud-américain plus de 12 000 ans avant notre ère. L'inscription à la base de la pyramide n'a pas pu être déchiffrée à ce jour. Il s'agit d'une écriture inconnue.



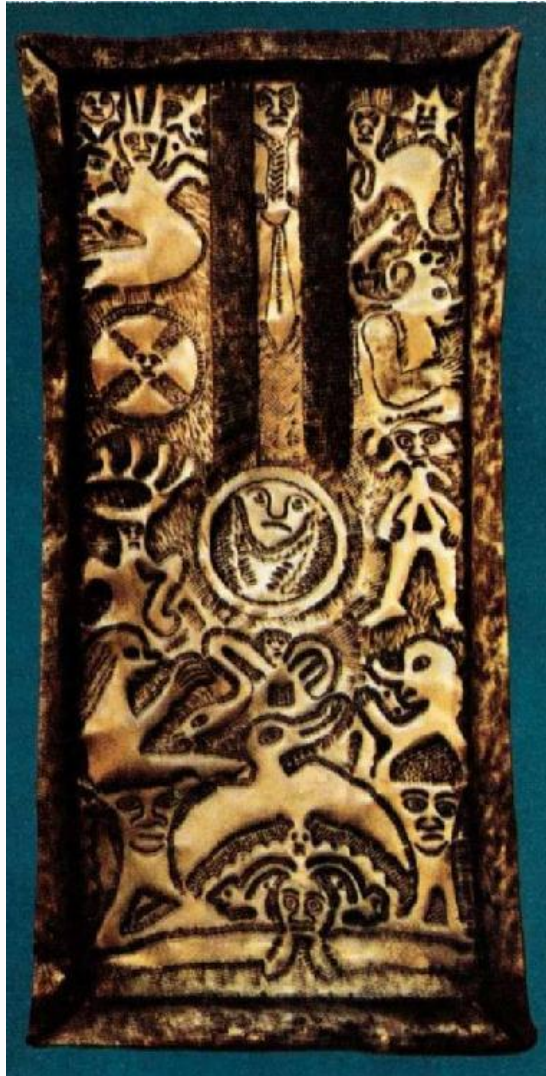
4- Le père Carlo Crespi a amassé un trésor inestimable dans l'arrière-cour de l'église Maria Auxiliadore.



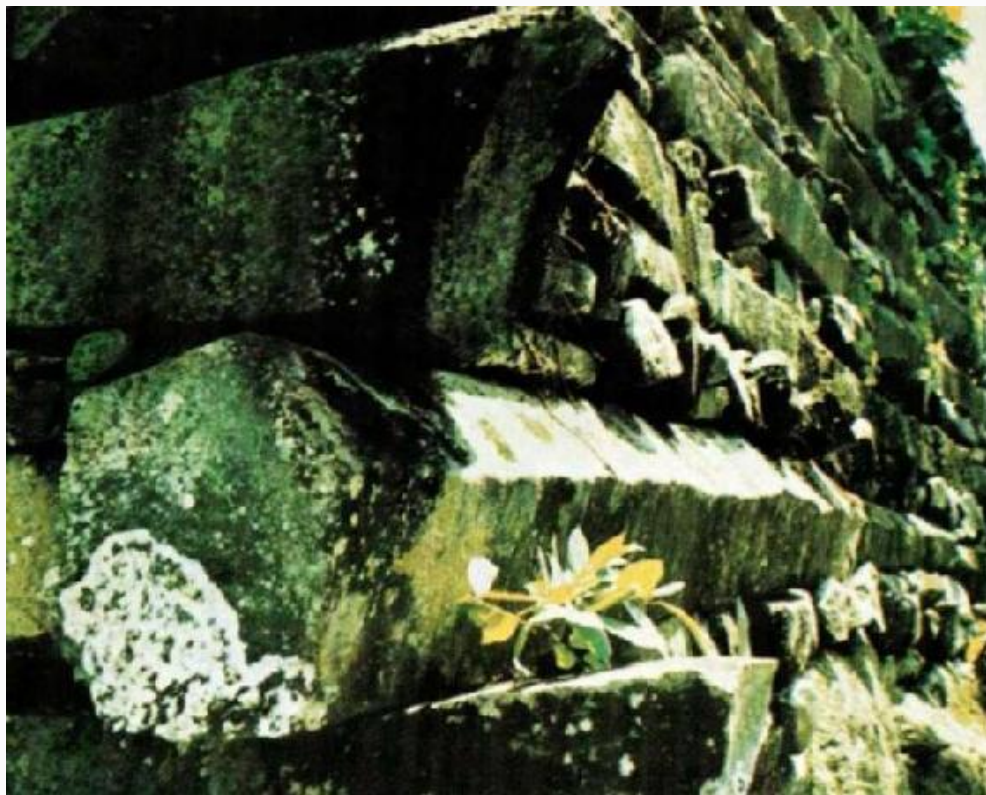
5- Plaque d'or ciselé représentant une pyramide. Deux serpents grimpent vers son sommet. Les cercles marqués de points indiquent-ils le nombre d'astronautes dont la pyramide abrite les sépultures ?



6. Personnage en or ciselé représentant la « divinité de l'Etoile ». Fait remarquable, le personnage n'a que quatre doigts à chaque main comme à chaque pied.



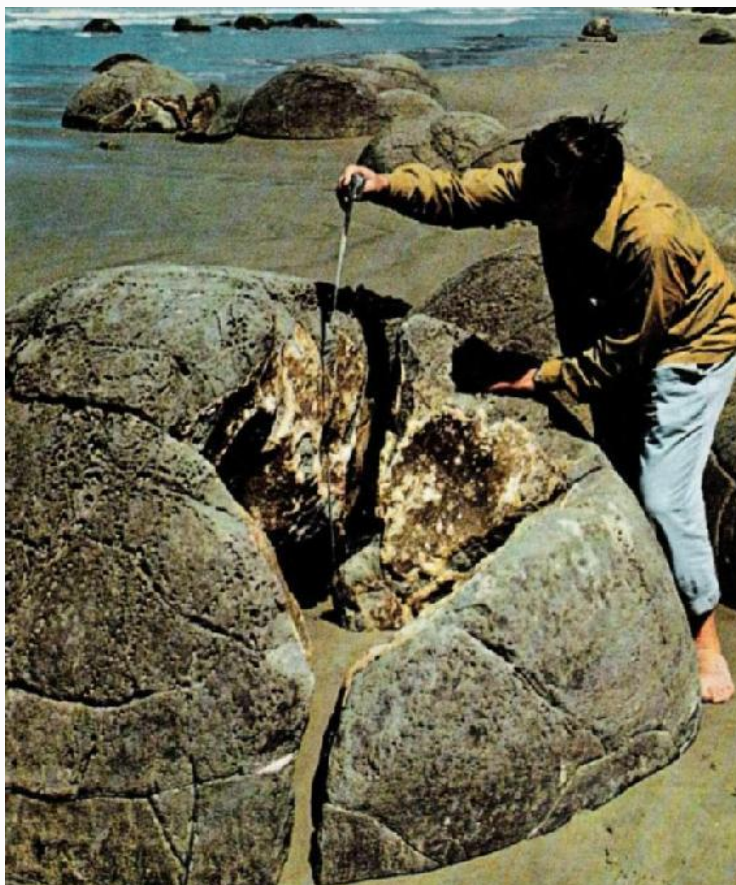
7-Cette plaque d'or de 98 cm de long sur 48 cm de large et 5 cm d'épaisseur présente toute une série de motifs plus énigmatiques les uns que les autres.



8. Les temples raits de piliers de basalte hexagonaux ou octogonaux empilés les uns sur les autres ont jusqu'à 25 m de haut.



9. Plus de 80 dépendances réparties sur des terrasses à différents niveaux entourent la bâtisse principale, elle-même ceinte d'un mur de 860 m de long sur 14 m de haut.



10. Ces boules de pierre, très nombreuses dans la baie de Moeraki, paraissent remontées du fond de la mer. À l'encontre de celles, très semblables, que l'on trouve au Costa Rica, les boules de Moeraki sont des créations naturelles. Age approximatif : 135 millions d'années.



11. Une pièce de choix : cette stèle de 52 cm de haut sur 14 cm de large et 4 cm d'épaisseur est subdivisée en 56 carrés dont chacun est frappé d'un symbole graphique. On retrouve ces mêmes symboles sur les plaques de la bibliothèque métallique ! S'agit-il d'un alphabet de 52 lettres ? Il était admis jusqu'à présent que les civilisations sud-américaines anciennes ne connaissaient pas d'écriture alphabétique.

Mais ce que ces plongeurs et négociants anciens n'avaient pas trouvé, les plongeurs japonais équipés de tenues de plongée modernes le trouvèrent : les fonds marins recélaient d'incalculables richesses et la légende se trouvait ainsi confirmée par les faits. Sous « la maison des morts », c'est-à-dire sous le bâtiment principal de la « citadelle », la légende veut que des corps soient ensevelis. D'après les plongeurs japonais, il y avait des cercueils de platine sous la mer. De fait, ils remontaient à la surface, jour après jour, des monceaux de platine ! Le platine devint le principal article d'exportation de Ponape sous la domination des Japonais – éclipsant même les articles d'exportation traditionnels tels que le coprah, la vanille, les perles ! Cette pêche au platine se poursuivit jusqu'au jour où deux plongeurs ne remontèrent pas en surface. Cet incident correspondait à peu près avec l'entrée en guerre du Japon dont les ressortissants quittèrent alors les Carolines. Rittlinger conclut :

« Sans doute les indigènes ont-ils tendance à confondre légende et réalité mais il n'en reste pas moins vrai qu'une incroyable quantité de platine fut exportée de l'île par les Japonais alors que le rocher de Ponape et des îles voisines ne recèlent pas trace de ce métal »

Quant à moi, je ne crois guère aux cercueils de platine. Des colonnes hexagonales ou octogonales chargées de moules et de coraux peuvent aisément passer pour des cercueils sous l'eau. En revanche, on ne saurait nier que d'incroyables quantités de ce métal précieux furent retirées de la mer par les plongeurs nippons à partir de 1919 et jusqu'en 1939.

Mais d'où ce platine pouvait-il bien provenir ?

Si l'on peut mettre en doute la présence, sous la mer, de cercueils de platine, il convient en revanche d'accorder

crédit aux récits concernant les routes et édifices sous-marins car ces édifices, on les voit « monter » vers le rivage de Nan Mandol, là où l'eau n'est pas trop profonde, et converger vers le « puits » central qui est, en fait, l'entrée d'un réseau de tunnels gouvernant toute l'île.

Mais que nous apprend la légende sur les ruines mystérieuses de Nan Madol ?

Des chercheurs établis sur place, K. Masao Hadley, Pensile Laurence et Carole Jencks ont réuni des informations à ce sujet sans toutefois se risquer à une interprétation quelconque.

Le bâtiment principal est appelé dans la légende « Temple de la colombe sacrée ». Il y a trois cents ans encore, le culte de la colombe était vivace. On raconte que le grand prêtre Nanusunsap parcourait alors les canaux à bord d'une pirogue ; en face de lui, une colombe était assise et il devait la regarder droit dans les yeux pendant toute la durée du parcours.

À l'origine cependant, le symbole de la divinité n'était pas une colombe mais un dragon crachant le feu. Et ce dragon apparaît dans tous les récits relatifs à l'origine des îles et à la construction de la « citadelle ». La mère du dragon aurait creusé les canaux par la seule vertu de son souffle embrasé et c'est ainsi que les îles se seraient formées. Le dragon avait un « servant » que l'on tenait pour un magicien. Le magicien connaissait une phrase qu'il lui suffisait de prononcer pour qu'aussitôt, les blocs de basalte taillés se missent à voler dans l'air comme fétus de paille. Une autre formule magique, et les blocs s'empilaient d'eux-mêmes à Nan Madol sans que les habitants eussent à intervenir.

Il existe une interprétation de la légende du dragon qui m'a, je le concède, pas mal amusé. D'après cette interprétation avancée par un groupe d'archéologues, le dragon n'était pas un dragon mais un crocodile qui s'était égaré à Nan Madol, semant un certain émoi parmi la population. On trouve effectivement des crocodiles dans certaines îles du Pacifique sud, à 3000 milles des Carolines. Un crocodile a-t-il pu s'égarer à Nan Madol ? Pourquoi pas. Je n'y vois personnellement aucun inconvénient. Mais pourquoi ce crocodile serait-il entré dans la légende sous les espèces d'un dragon ? Et si c'est le cas, qu'est-ce que cela nous apprend de plus sur l'origine de Nan Madol ? Le crocodile égaré était-il davantage capable d'avoir bâti Nan Madol que le dragon de la légende ?

Il existe naturellement d'autres légendes que celles de la colombe et du dragon. L'ethnologue allemand Paul Hambruch en a consigné bon nombre dans le deuxième tome de son ouvrage « Expédition dans le Pacifique sud, 1908-1910 » publié à Berlin en 1936. Le « District-Economic-Development office » à Ponape met à la disposition du touriste, pour la modique somme de un dollar, une brochure comprenant une foule d'informations relatives à l'histoire et aux légendes des îles Carolines. Mais si j'ai retenu ici la légende du dragon, c'est que j'avais de bonnes raisons de le faire. Et qu'on n'aille pas me reprocher encore de ne retenir que ce qui amène de l'eau à mon moulin !

Dans toutes les îles du Pacifique sud où l'on trouve des œuvres architecturales ou sculpturales témoignant d'un passé ancien, les légendes nous entretiennent de pierres gigantesques volant dans le ciel vers leur lieu de destination. L'exemple le plus frappant, car le plus connu, est celui de l'île de Pâques. La mythologie de l'île de

Pâques nous apprend que les 2 00 colosses de pierre qui y sont érigés vinrent par la voie des airs et se posèrent « d'eux-mêmes » à la place où nous pouvons les admirer aujourd'hui.

Il n'est guère de légendes à travers le monde où il ne soit question de dragons, voire de serpents volants. Pour le reste, on retrouve également partout le souvenir de guerres meurtrières, de batailles célestes, d'événements heureux ou malheureux dont il arrive qu'on trouve trace dans l'histoire proprement dite. C'est que les mythes, les légendes s'appuient nécessairement sur des faits réels, de même que l'imagination de l'homme a besoin pour s'exercer d'un substrat matériel. La réalité nourrit le rêve. L'imaginaire plonge ses racines dans le vécu.

N'est-il pas curieux, n'est-il pas troublant que nous retrouvions ces dragons et ces serpents volants aussi bien chez les anciens Chinois que chez les Mayas ou chez les peuples polynésiens ? N'est-il pas troublant qu'on leur attribue ici et là la faculté de pouvoir convoier par les airs et mettre en place en un lieu précis des masses énormes ?

J'ai dit ce que je pensais de la construction de Nan Madol. J'ai dit qu'il aurait fallu trois cents ans au moins pour bâtir cette citadelle. Des générations d'insulaires auraient dû suer sang et eau pour arriver à bâtir cet ensemble monumental. Si tel a été le cas, comment se fait-il qu'on ne trouve point l'écho de ce long labeur dans l'histoire ? D'après les archéologues, Nan Madol ne remonterait pas à plus de cinq cents ans. Or, l'histoire des cinq cents dernières années est parfaitement connue. On n'y trouve nulle trace de ce prodigieux effort, de ce travail acharné.

Mais voyons un peu sur quoi les archéologues se fondent pour fixer à cinq cents ans seulement la naissance de Nan Madol. La « preuve » en vérité est bien maigre : il y a de cela six ans, on trouvait non loin du « puits » central, sous un bloc de basalte, un morceau de charbon de bois qui fut soumis au test de datation C 14. Résultat du test : le morceau de charbon de bois remontait environ à 1300 ap. J. -C.

Mais la méthode du carbone 14, on le sait, est sujette à caution pour la bonne et simple raison qu'elle présuppose un rapport constant entre l'isotope radioactif du carbone (C) et le poids atomique dans l'atmosphère (14). Au demeurant, pourquoi vouloir à tout prix faire coïncider l'ancienneté de ce morceau de charbon de bois avec celle de Nan Madol ? Pourquoi ne pas admettre raisonnablement que quelqu'un a pu venir allumer un feu de bois sur des blocs de basalte en place depuis bien longtemps ? On le voit, la « preuve » est des plus légères. Mais ce genre de conclusions péremptoires permet de masquer la réalité. La réalité, c'est qu'on ignore tout de Madol...

Les groupes d'îles qui constituent l'Océanie orientale se situent à l'intérieur d'un vaste triangle compris entre Hawaïi, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande. Les habitants des îles polynésiennes, répartis sur 43 700 km de terres émergées, ont des légendes et des dieux communs ; ils parlent des langues issues d'un tronc commun et présentent des caractéristiques raciales communes.

Les spécialistes de la Polynésie – archéologues, anthropologues et philologues – pensent que la langue et la civilisation de ces populations sont nées en Polynésie orientale. Si l'on accepte cette version, langue et civilisation auraient été « exportées » depuis un groupe d'îles qui comprendrait les neuf îles Cook et les nombreux atolls

avoisinants la grande île de Tahiti (1 042 km²) ainsi que les îles Tuamotu et leurs 80 atolls et les îles Mangarewa.

Je ne me risquerai certes pas à critiquer ces conclusions scientifiques ; néanmoins il y a quelques questions qu'on ne peut pas éluder.

Ainsi, importe-t-il de se demander, si cette version est la bonne, comment les Polynésiens orientaux ont pu franchir les distances considérables qui les séparent des îles occidentales ?

Il y a la théorie d'après laquelle ils se seraient laissé pousser dans leurs pirogues par les courants marins. Pousser ? Mais comment cela ?

Depuis un demi-siècle on sait exactement comment se meuvent les courants marins, et si l'on examine la carte qui en a été dressée, on constate que, pour atteindre la Nouvelle-Zélande, l'île la plus grande du Pacifique sud, les Polynésiens de l'Est se seraient laissés déporter dans leurs primitifs canots *contre* les courants marins !

Les navigateurs, dit-on fréquemment, avançaient vers le nord ou vers le sud – sans compas ni moteur – jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'est ou à l'ouest de leur but : il ne leur restait plus alors qu'à se glisser dans les courants appropriés et à se laisser pousser vers leur objectif. Mais cela revient à dire que les anciens Polynésiens avaient une exacte connaissance de ces courants et qu'ils possédaient une technique de navigation extrêmement évoluée ! Et cela signifie notamment qu'ils savaient de façon très précise quand le moment était venu d'obliquer vers l'ouest ou vers l'est. Au demeurant : comment savaient-ils qu'il y avait d'autres îles et où étaient ces îles ?

Bref, ces échanges entre l'Est et l'Ouest polynésien et surtout cette « dissémination » culturelle dans le sens est-

ouest présuppose un art de la navigation et des connaissances très évoluées. Je veux bien accepter la théorie mais dans ce cas, il me faut poser la question : d'où ces gens tenaient-ils leur science ?

Car de l'Est à l'Ouest polynésien les distances à parcourir sont considérables ; pour fixer les idées, je donne ci-dessous quelques kilométrages :

Ile de Pâques-Tahiti = 3 700 km

Tahiti-Fidji = 4 300 km

Fidji-Australie = 3 000 km

Californie-Hawaii = 4 000 km

Hawaii-îles Marshall = 3 800 km

Admettons maintenant que le hasard ait effectivement voulu qu'un radeau ou une pirogue atteignît de cette façon une île occidentale. Mais, dans ce cas, comment les hardis navigateurs auraient-ils pu ensuite rejoindre – contre le courant – l'île dont ils étaient originaires, voire même y faire parvenir de leurs nouvelles ? Reprendre la mer, c'était se laisser déporter plus avant vers l'ouest ; en d'autres termes, c'était s'éloigner toujours davantage de leur point de départ. Mais si l'on en croit cette théorie scientifique, les navigateurs de la Polynésie orientale firent bien mieux encore. Bien que n'ayant probablement pas emmené de femmes avec eux pour leur tenir compagnie au cours de ces longues et périlleuses expéditions, ils conçurent néanmoins des enfants dans ces lointaines îles occidentales alors désertes et ces derniers crûrent et se multiplièrent avec une application tout à fait surprenante.

Les Polynésiens de l'Est, dit-on aussi, naviguaient en s'orientant d'après les étoiles ! « Quand la « Croix du

Sud » se trouve à l'horizon, en automne à minuit, nous devons virer à bâbord pour rejoindre Bora Bora. »

Comment les « civilisateurs » de l'Est polynésien pouvaient-ils savoir où se situe Bora Bora ? Quelqu'un, avant eux, avait-il visité toutes ces îles et en avait-il dressé la carte ?

Aujourd'hui, le marin sait que son but existe ; il sait où il se situe et quelle « route » il doit suivre pour l'atteindre. Mais les Polynésiens primitifs n'avaient pas toutes ces connaissances et s'ils atteignaient une île, ce ne pouvait être que par hasard.

Les Maoris, premiers habitants de la Nouvelle-Zélande, possèdent à cet égard une légende qui incite à certaines réflexions.

D'après cette légende, il y avait autrefois un roi nommé Kupe. Ce roi avait entrepris une expédition en compagnie de ses deux filles et de deux oiseaux. Kupe découvrit la côte est de la Nouvelle-Zélande ; il y aborda et envoya ses deux oiseaux en reconnaissance. L'un des oiseaux avait pour mission de mesurer le débit des fleuves et la force des courants marins, l'autre était chargé de tester les plantes et les baies sauvages afin d'en éprouver les propriétés. Le premier oiseau se brisa les ailes en mesurant la hauteur d'une chute d'eau. Quant au second, il découvrit et goûta des baies si savoureuses qu'il décida de rester dans les forêts zélandaises et le roi ne le revit jamais. Et c'est ainsi – dit la légende – que Kupe fut contraint d'élire domicile en Nouvelle-Zélande car il lui était impossible de regagner son pays natal sans les oiseaux.

Ainsi donc le bateau ne lui suffisait pas pour se diriger dans la mer ? Ainsi donc les oiseaux en savaient plus long que des oiseaux ordinaires ? Étrange légende en vé-

rité, et qui soulève des questions qui resteront sans réponses.

Mais il est une légende maorie plus ancienne que la saga du roi Kupe et bien plus remarquable encore. D'après cette légende, la Nouvelle-Zélande aurait été pêchée dans les eaux du Pacifique par le dieu Maauï !

Le dieu Maauï avait un poisson au bout de son hameçon. Mais le poisson ne voulait pas se laisser faire. Il se débattit vigoureusement, avec la rage du désespoir. Rendu furieux par cette résistance, le roi avait haché le poisson en menus morceaux, le réduisant en quelque sorte à l'état de chair à pâté. Et c'est pour cette raison que la Nouvelle-Zélande serait si morcelée.

Les Maoris d'aujourd'hui – à l'instar de leurs lointains ancêtres – appellent l'île la plus septentrionale Te Ika-a-Maauï, c'est-à-dire le poisson de Maauï. Toujours selon cette représentation, l'île la plus méridionale (Stewart Island) serait le bateau du dieu. La presqu'île de Mahia – Te Matau-a-Maui – serait l'hameçon au bout de sa ligne. Le poisson lui-même se subdiviserait en une tête formée par le territoire de Wellington – Te upoko o te ika – et en une queue formée par la presqu'île de Nord-Auckland – te hiku o te ika.

Drôle d'histoire, en vérité ! A l'époque où le dieu Maauï pécha la terre dans cette partie du Pacifique, il n'existait pas encore de carte qui eût permis de se représenter visuellement le contour de la Nouvelle-Zélande. Et cependant, la représentation maorie est tout à fait fidèle à la réalité géographique : voici le poisson, semblable à une raie, sa gueule ouverte au sud, sa longue queue au nord, une nageoire latérale prise dans l'hameçon.

Nombreuses sont les variations sur le thème légendaire de Maoui mais le dieu lui-même présente toujours les mêmes traits de caractère : c'est un personnage violent, combatif, d'une force démesurée mais surtout – partout et toujours, il est le « pêcheur de terre ». Voilà qui peut paraître étrange. Pêcheur de terre ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Comment faut-il l'entendre.

Avec une audace que d'aucuns jugeront excessive, nous allons prêter un instant au dieu Maoui – pour les besoins de la cause – les traits de Charles Lindbergh qui, comme on le sait, relia New York à Paris les 20 et 21 mai 1927, accomplissant en 33 heures un vol de 6 000 km par-dessus l'océan. On imagine la scène. L'océan, à perte de vue, devant et derrière et sur les côtés, de l'eau, rien que de l'eau !

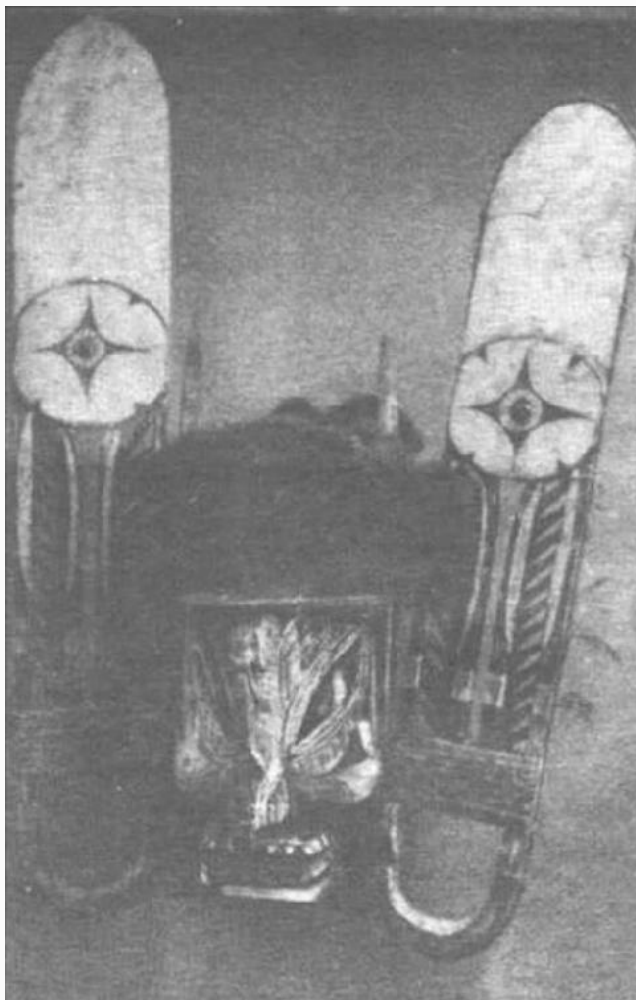
Un cauchemar ! Lindbergh scrute la mer au-dessous de lui. Il distingue un point sombre, une tache. Un grand poisson ? Une petite île ? un banc de poissons ? Un groupe d'îles ? Il plonge doucement vers l'océan, perd de l'altitude et identifie avec certitude les taches sombres dans l'Atlantique : il s'agissait bien d'un groupe d'îles. L'aviateur se détend, sa tension se relâche ; il a réussi à « pêcher » un peu de terre dans l'immensité de l'océan.

Très amusant, me dira-t-on, mais vous n'allez quand même pas prétendre que les Polynésiens des temps anciens possédaient l'art de voler ?

Eh bien, si ! Selon toute vraisemblance, les Polynésiens primitifs savaient voler. Telle est ma conviction, et cette conviction se fonde sur des faits concrets.

Quiconque est capable de regarder certaines « trouvailles » faites dans les îles polynésiennes (et ailleurs) avec des yeux nouveaux, quiconque se refuse à identifier

encore et toujours, suivant les besoins du moment, tel objet comme étant un masque « rituel », tel autre comme étant une parure « rituelle », tel autre encore comme étant un « accessoire du culte », reconnaîtra aisément en certains « masques », des appareils de vol individuel plus ou moins bien « copiés ». Le « masque » représenté ci-contre (*fig. W*), s'enfile par la tête, les ailes sont formées par les planchettes rabattables. On voit, à la base des planchettes, les trous par lesquels on enfle les bras. Mais les artistes polynésiens ont également gardé le souvenir du corset complet – jambières comprises – que revêtaient les aviateurs avant de prendre leur vol. Naturellement, ils ne savent plus eux-mêmes aujourd'hui pourquoi ils « équipent » leurs représentations de dieux ou de rois d'appareils aussi compliqués. Il y a longtemps que personne ne sait plus *voler*. Mais dans le passé, à l'époque où Maauï pécha la Nouvelle-Zélande, il y avait des spécialistes qui *volaient* avec des appareils analogues à ceux-ci !



40. De nombreuses copies – plus ou moins fantaisistes – d'appareils individuels de vol qualifiés par l'archéologie officielle de masques rituels sont exposées au Bishop Muséum à Honolulu.

Au Bishop Muséum d'Honolulu, l'institution la plus riche en objets archéologiques polynésiens, il y a des couloirs pleins d'appareils de cette sorte.

Et à Auckland aussi, il y en a bon nombre. Ces copies – assez mauvaises j'en conviens – d'appareils de vols individuels plus anciens passent communément – faute de mieux – pour des objets rituels.

Les êtres à quatre ailes d'Assur sont des êtres rituels.

Les poteries décorées de sphères volantes sont des objets rituels.

L'astronaute sur la plaque tombale de Palenque est un Indien dans une position rituelle.

Les instruments de mesure que tiennent dans leurs mains les statues de Tula sont des instruments rituels.

Les sacs à dos et les tuyaux que portent sur leurs dos les prêtres mayas sont des accessoires rituels.

Et naturellement, les copies d'appareils polynésiens de vol individuel sont des masques rituels.

Est-il concevable que l'on puisse faire preuve de tant d'obstination bornée !

Les Polynésiens eux-mêmes ne furent pas les inventeurs de cette technique de vol. Ils eurent des maîtres, en cet art comme en d'autres ; des maîtres venus d'un autre monde et qui séjournèrent sur notre planète en des temps reculés.

On connaît les appareils de vol individuel modernes ou « rocket-belts » (*fig. 41*). Américains et Russes ont mis au point différents types d'appareils de cette sorte. Conçus initialement pour les vols spatiaux, ces machines permettent à un homme de franchir sans peine un fleuve ou une colline pour accomplir rapidement et discrètement

quelque mission militaire de reconnaissance ou de sabotage. Il existe aussi des hélicoptères individuels ; l'hélice est montée sur le dos de l'homme, sur la poitrine il y a un caisson avec les commandes. Un enfant qui « bricolerait » une machine volante de cette sorte, entrevue au cinéma ou à la télévision, fabriquerait quelque chose comme un « masque rituel ». Mais à ses yeux, le masque serait réellement une machine volante.

Il serait évidemment excessif et même parfaitement illégitime de prétendre que les ancêtres lointains des Polynésiens ont eu des maîtres venus d'une autre planète et qui étaient parvenus à un niveau d'évolution technique extrêmement élevé si le fait n'était amplement attesté par les légendes des peuples du Pacifique sud.

John White a colligé nombre de légendes du Pacifique sud dans son « Ancient history of the Maori », Nouvelle-Zélande, 1887. Le seul énoncé des thèmes du premier volume de l'ouvrage de White donne une idée des singuliers événements qui jalonnent l'histoire des Maoris :

Généalogie des dieux

Histoire de la création

Guerre dans l'univers

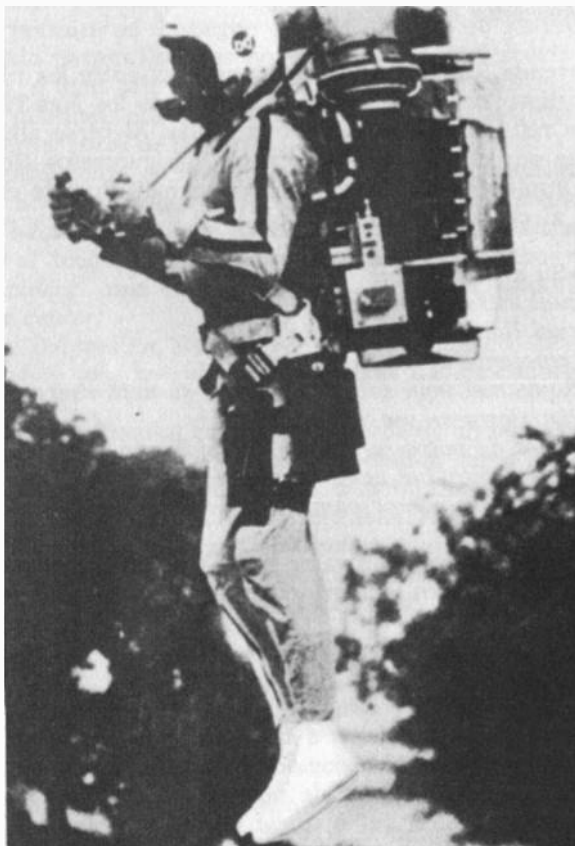
Création de l'homme et de la femme

Déluge et récits sur l'Arche

Mariages entre dieux et hommes

Voyages entre la terre et les étoiles

La nourriture qui tomba du ciel



41. Le rocket-belt est la parfaite réplique des appareils individuel de vol qui furent en usage autrefois dans le Pacifique sud et dont le souvenir ne nous est conservé que par de mauvaises copies. Oublieuse mémoire !

La légende de *Rongamai* nous entretient de guerres tribales. En lutte contre un adversaire très puissant, la tribu des Nga-ti-hau trouve refuge dans un village fortifié. L'ennemi menaçant, là encore, de détruire la tribu, les Nga-ti-hau sollicitent l'aide du dieu Rongamai. Le dieu

fait son apparition au moment où le soleil atteint le zénith :

*« Il apparut
comme une étoile brillante
comme un feu de hautes flammes
comme un soleil. »*

Rongamai survole la place du village et se laisse choir :

*« La terre fut secouée
des nuages de poussières obscurcirent le regard
le fracas était celui du tonnerre
puis ce fut un murmure comme dans un coquillage. »*

La tribu reprend courage en voyant le dieu répondre à son appel et l'adversaire est écrasé.

Dans la légende de *Tawhaki*, une jeune femme nommée Hapai descend du septième ciel dans le but de s'unir à un « bel homme ». L' élu ne sait rien de l'origine de la jeune femme ; il n'apprendra la vérité que quand elle sera enceinte de ses œuvres : elle venait d'un monde lointain et inconnu où elle avait rang de déesse. Et elle y retourne après avoir donné le jour à une petite fille.

Ce qui est étonnant, c'est le nombre et la variété des moyens dont disposent les extra-terrestres pour retourner dans leur patrie. Une fois on se sert d'échelles immenses, une autre fois il y a de hautes tours pour faciliter leur essor, d'autres fois encore une toile d'araignée ou une vigne vierge grimpante constituent des tremplins suffisants mais, bien souvent aussi, ce sont des oiseaux ou des dragons volants qui les emportent dans l'azur. Quelle

que soit la méthode, il y a toujours quelqu'un pour assister au départ, en général une vieille femme... accroupie au sol et comptant des pommes de terre !

Elle avertit les êtres mystérieux s'il y a des vents « soufflant vers la terre », puis elle jette les pommes de terre dans un feu, une à une, en comptant : neuf, huit, sept, six, cinq... Difficile de ne pas penser à quelque chose comme un compte à rebours.

Dans « Polynesian mythology », Wellington, Nouvelle-Zélande, O. J., on trouve cette légende que se racontaient les pêcheurs polynésiens :

Le guerrier Uenuku passait au bord d'un lac lorsqu'il vit une colonne de brouillard en suspens dans l'air limpide, en bordure de la nappe d'eau. Il rassembla son courage et s'approcha pour tenter de voir de quoi il s'agissait. Il aperçut alors deux jeunes femmes magnifiques qui étaient descendues du ciel pour se baigner dans le lac. Poussé par une force irrésistible, il s'approcha des deux splendides créatures et les salua avec courtoisie. Charmé par leur aspect, il pria l'une des jeunes femmes de l'accompagner et de devenir sa femme. La belle répondit :

« J'aime ce monde.

Il n'est pas froid et vide comme l'espace là-haut. »

Dans ce même ouvrage, on trouve cette autre légende :

« Rupe, parfois aussi appelé Maui Mua, part à la recherche de sa sœur Hinaura. Ne retrouvant pas sa trace, il va prendre conseil auprès de son ancêtre Rehua qui vit dans le ciel, en un lieu appelé Te putahi hui o rehua. Rupe se sangla, se coiffa de son masque et s'éleva dans les cieux. »

Il arriva à un endroit où habitaient des hommes.

Il demanda :

« Est-ce que les cieux au-dessus de ce ciel sont habités ? »

« Oui, ils sont habités », lui répondit-on.

« Puis je arriver à ces cieux ? » s'infonna-t-il.

« Non », lui répondit-on. « Tu ne peux pas y arriver car ces cieux furent bâtis par Tane. »

Négligeant cet avis, Rupe s'éleva vers le deuxième ciel et trouva un autre endroit habité par des hommes. De nouveau, il s'informa :

« Est-ce que les cieux au-dessus de ce ciel sont habités ? »

« Oui, mais tu ne peux pas y aller car ils furent construits par Tane. »

Rupe, une fois encore, tente sa chance et s'élève vers un lieu où demeurent des hommes.

« Est-ce que les cieux au-dessus de ce ciel sont habités ? »

« Oui, mais tu ne peux pas y aller car *ton masque n'est pas celui de Tane.* »

Rupe, décidé à jouer son va-tout, monte encore et encore. À bout de forces, il finit par atteindre le dixième ciel où il trouve Rehua (et aussi Hinaura).

Du tout-puissant Tane, l'*Ancient history of the Maoris* nous apprend qu'il était le dieu des bois et des animaux. D'après une légende, Tane créa la femme et d'après une autre légende, ce dieu contraignit les autres dieux, *après une grande guerre dans les cieux*, à élire domicile *dans d'autres mondes et de vivre là dans le doute, d'éternité en*

éternité. Avant de les exiler il leur transmet les connaissances et les appareils nécessaires à leur exode.

Ces légendes ne sont-elles pas assez transparentes ? Est-il besoin d'apprendre à nos contemporains qu'il est nécessaire d'avoir des masques et des engins appropriés pour voyager dans l'espace ? Est-il besoin de souligner qu'il faut effectivement vaincre un ciel après l'autre ? Et que pour ce faire d'énormes connaissances sont nécessaires ?

Mais je voudrais maintenant faire également allusion à l'œuvre principale de la Cabale, c'est-à-dire au livre de Zohar et, plus particulièrement à une conversation rapportée par Rabbi Siméon Bar Jochai entre un citoyen de la terre et un naufragé de la planète Arqua. Conduits par le Rabbi Yossé, les survivants d'un cataclysme planétaire se trouvent soudain face à face avec un étranger qui se tenait manifestement caché dans une grotte. Yossé demande à l'étranger d'où il vient et ce dernier répond ;

« Je suis un habitant d'Arqua. »

Le Rabbi Yossé, surpris, s'informe :

« Il y a donc des êtres vivants sur Arqua ? »

L'étranger répond :

« Oui. Et quand je vous ai vus venir, je suis sorti de ma caverne pour apprendre de vous le nom de la planète où j'ai échoué. »

L'étranger raconte ensuite que sur « son » monde les saisons ne défilent pas comme sur terre. Plusieurs années s'écoulent sur Arqua entre chaque moisson, apprend-il notamment aux terriens. Quant aux habitants d'Arqua, *ils visitent tous les mondes et parlent toutes les langues*.

D'après la Cabale, il y a sept mondes différents mais seul Arqua a envoyé des messagers sur terre.

Des allusions aussi précises, aussi directes à d'autres mondes et aux « envoyés » délégués par ces mondes sur terre, on en trouve dans d'innombrables légendes. Naturellement, les « spécialistes » déclarent qu'il s'agit *d'interpréter* ces légendes si l'on veut y comprendre quelque chose. Et pour ce faire, il faut, d'après eux, se mettre à la place de nos ancêtres, épouser en quelque sorte leurs modes de pensée. Absurde, que dis-je, prétentieuse ambition ! Épouser les modes de pensée de peuples disparus !

Peut-on affirmer avec certitude que tels ou tels de nos lointains ancêtres pensaient comme ceci ou comme cela ? Tout au plus peut-on dire qu'ils *devaient* penser comme ceci ou comme cela. En cette matière, nous en sommes nécessairement réduits aux conjectures. Toute interprétation actuelle de textes sacrés, de légendes, d'écrits anciens, reste nécessairement tributaire sinon prisonnière du mode de pensée qui est celui des hommes de notre temps. Cela n'est d'ailleurs pas une critique, c'est un fait. Et puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas y aller jusqu'au bout ? Les œillères tombent d'elles-mêmes dès que l'interprétation est menée sur la base des connaissances propres à notre époque, par exemple en matière spatiale. Mais ça, non ! Cela ne doit pas être.

Comme l'homme ne savait pas voler dans les anciens temps, il ne peut pas y avoir eu de contacts avec d'autres planètes, un point c'est tout. Mais alors, comment se tire-t-on du marécage de l'inexplicable ? On fait un peu comme le baron de Münchhausen qui s'élevait en l'air en se tirant par les cheveux. La psychologie est appelée à la rescousse : ce sont là représentations surgies de

l'inconscient. Ainsi pensait déjà mon compatriote C. G. Jung comme en témoignent sa théorie de l'individualisation et, plus encore, sa philosophie des archétypes, des comportements innés et des représentations originelles. Comportements innés ? Représentations originelles ? Que l'homme ait toujours eu envie de voler, je n'en doute pas. Cela veut-il dire qu'il se soit toujours représenté concrètement les appareils qui pouvaient servir à voler et l'aspect que pouvait avoir la terre vue de l'espace ? Sont-ce ces mêmes représentations originelles qui lui ont inspiré les détails techniques dont il couvrit les parois des grottes tout autour de notre globe ? Les schémas de montage gravés dans la porte du Soleil à Tiahuanaco ?

Etana, héros de la légende babylonienne, était possédé du désir de voler. Il en rêvait et il en parlait. Mais peut-on penser un seul instant que sa description du globe lui était inspirée par sa seule imagination ?

*« La terre était comme un jardin,
la mer divisait les continents
comme les rigoles que creuse le jardinier. »*

Et Enkidu, héros de l'épopée de Gilgamesch, inventa-t-il de toutes pièces cette description de la terre vue de très haut ?

« La terre ferme était comme une montagne, et la mer comme un petit bassin... et la terre ressemblait à un brouet de farine, et la mer à un abreuvoir. »

Dans le 18e volume de l'almanach de la société des ingénieurs allemands, Berlin 1928, le professeur Richard Hennig analyse un certain nombre de textes illustrant, selon son expression, *la préhistoire de l'aéronautique*. Le professeur cite notamment un passage de la légende

d'*Etana* dont on trouve une représentation visuelle sur un cylindre cacheté datant environ de l'an 3000 avant notre ère – mais dont le texte, en caractères cunéiformes, a été conservé en partie seulement. Voici le passage retenu et cité par Hennig ;

« Etana est emporté vers le ciel des étoiles fixes, non pas sur le dos de l'aigle mais uni à lui, poitrine contre poitrine... À six reprises, l'aigle attire l'attention d'Etana sur la terre qui, sous leurs yeux, devient de plus en plus petite. »

Descriptions précises, représentations visuelles évocatrices : peut-il s'agir de données de l'inconscient ?

Les exégèses des mythes et des légendes, les interprétations archéologiques sont entièrement conditionnées par une multitude d'*a priori* – du moins quand il s'agit de la préhistoire. Les yeux sont devenus aveugles, la pensée s'est rabougrie. La science, dit-on, ne saurait accepter les réponses fantastiques parce que ces réponses ne reposent pas sur des bases solides, c'est-à-dire empiriques. Mais voici que les réponses scientifiques elles-mêmes renouent avec le fantastique cependant que, simultanément, le jeu hérétique de l'imagination se trouve confirmé par les faits, par la réalité empirique. Toute véritable recherche repose sur ce triple fondement : liberté de pensée – don d'observation – sens des rapprochements. Aussi, pourquoi jeter l'anathème sur l'autodidacte si sa recherche procède de ces trois qualités ?

Mais retournons d'un coup d'aile dans le Pacifique sud.

Nombre de légendes maoris nous entretiennent du dieu Pourangahua (*fig. 42*) qui vola sur son oiseau magique depuis Hawaïki, son habituel séjour, jusqu'en Nou-

velle-Zélande. *Hawaiki* est un mot composé qui signifie *venant de la voie lactée*. La plus ancienne des prières maoris est attribuée à Pourangahua :

*« Je viens,
et c'est une terre inconnue qui s'étend au-dessous de
moi.
Je viens,
et c'est un ciel nouveau qui tourne au-dessus de moi.
Je viens
sur cette terre et elle est un lieu de repos pour moi.
Oh, esprit de la planète ! Modestement, l'étranger
t'offre son cœur afin que tu t'en repaisses.*

Les touristes qui visitent la Nouvelle-Zélande peuvent voir de grosses boules gisant sur les plages ou au bord des routes. Certaines de ces boules ont plus de trois mètres de diamètre. Sur la côte de *Moeraki*, il y en a par douzaines et de toutes tailles (*fig. 10 c*). J'avais été très intéressé par les boules de pierre que l'on trouve au Costa Rica, lesquelles furent fabriquées de main d'homme.



42. D'après la légende maori, le dieu Pourangahou vola sur son oiseau magique depuis son séjour lointain de Hawaiki jusqu'en Nouvelle-Zélande.

Aussi ai-je scrupuleusement examiné ce type pour moi nouveau de boules qu'on voit si fréquemment en Nouvelle-Zélande : de cet examen, j'ai pu conclure que les boules néo-zélandaises étaient d'origine *naturelle*. Il s'agit de dépôts de calcite s'agglomérant autour d'un noyau central plus dur. Cette sorte de boule dont la formation remonte à quelque 135 millions d'années se trouve uniquement en terrain gréseux. Il existe un type particulier de boules de cette sorte que l'on appelle des *géodes*. Ces géodes sont des masses sphériques ou ovoïdes creuses dont l'intérieur est tapissé de cristaux. Hormis les géo-

logues, nombre de profanes recherchent ces géodes – parfois par goût de la collection, parfois aussi pour en faire commerce ; Les géodes sont sciées en deux, nettoyées, taillées et vendues ensuite dans des boutiques spécialisées. Des amateurs trouvèrent en 1961, dans la région d'Olanha, en bordure de la jungle, une pierre qui ressemblait à une géode. Quand on voulut la découper, la scie à diamant se brisa car la pierre, contrairement à toute attente, n'était pas creuse du tout. Elle fut donc confiée à des géologues qui trouvèrent à l'intérieur une masse pierreuse inconnue, légèrement irisée et qui semblait avoir subi une fusion à haute température. Au centre de cette masse, ils découvrirent un noyau métallique de 2 mm de diamètre sur 17 mm de long.

Une curiosité naturelle ?

Que de choses singulières sur terre et dans le ciel et devant lesquelles l'imagination elle-même reste impuissante !

L'administration de tutelle américaine tente d'améliorer l'infrastructure des îles. À Ponape, on construit des routes, une centrale électrique fonctionne déjà, le port est en voie de transformation, un émetteur radio distille de la musique à travers les îles. Mais tout cela n'est qu'un mince début et il est d'autant plus étonnant que presque chaque famille indigène possède une automobile ! Dans la plupart des cases il n'y a pas encore l'électricité. En revanche on y trouve poste à transistors et tourne-disque. Le propriétaire de l'hôtel où je suis descendu possède trois juke-boxes et deux flippers. Le jour où je partais, on lui livrait une machine à calculer électrique. Je n'ai pas réussi à percer le mystère de cette opulence quasi générale – car, eu égard au sous-développement manifeste de l'île, c'est véritablement

d'opulence qu'il faut parler. À noter aussi que les indigènes ne sont pas précisément des bourreaux de travail – tant s'en faut ! Quant aux affaires, ils s'en fichent pas mal – elles se font toutes seules ou elles ne se font pas. Et qu'on n'aille surtout pas croire que nous leur en faisons reproche. Tel n'est pas notre propos. Mais on peut honnêtement se demander d'où ils tirent l'argent pour se payer ces onéreuses babioles américaines. Dans ces conditions, comment ne pas songer aux plongeurs japonais et au platine qu'ils allaient pêcher au fond de la mer ?

Mais peut-être n'ai-je pas saisi la chance qui s'offrit à moi de percer l'ultime secret de ces îles...

La veille de mon départ, je fus invité par les indigènes à une fête de village. Je sais depuis longtemps qu'il ne faut jamais refuser une invitation de cette sorte : se montrer impoli, c'est dresser une barrière infranchissable entre les indigènes et soi. La plus vieille femme du clan me salua à mon arrivée et me conduisit parmi les cases jusqu'à la place du village : des femmes et des jeunes filles étaient accroupies devant un tronc d'arbre creux et se mirent à battre avec des baguettes un rythme lent – assez semblable à un rythme de blues – en me voyant arriver. Des hommes et des jeunes garçons surgirent des cases et se mirent à danser tout en tapant eux aussi très adroitement, entre deux virevoltes, sur des troncs creux aux sonorités diverses mais parfaitement accordées les unes aux autres.

Je fus invité à pénétrer dans le cercle des danseurs et le rythme, relativement lent au début, devint de plus en plus rapide : l'air était étouffant et j'eus fort à faire pour respecter le tempo de plus en plus allègre imprimé par ces dames à la danse. Je fis de mon mieux : je sautillai sur place, tournai en rond, piétinai le sol comme un beau

diable – bref, je tâchai de me montrer à la hauteur des circonstances, ce qui n'est pas peu dire, car le rock'n roll des années 50 est une plaisanterie comparé au galop de ces indigènes.

Mais la danse n'était qu'un prélude et ce qui m'attendait était bien pire. On me conduisit dans une hutte. Six hommes étaient assis autour d'une grande pierre plate ; je fus invité à m'asseoir auprès d'eux. Des jeunes gens apportèrent les racines fraîchement coupées d'un jeune arbre (lat. *Piper methysticum*). On commença par nettoyer superficiellement les racines avec des tampons de fibres végétales avant de les étendre sur la pierre plate. Les hommes se mirent alors à marteler rythmiquement les racines avec de grosses pierres, ce pendant une demi-heure environ. Une masse brune, épaisse et collante coula des racines. Les jeunes apportèrent d'autres fibres végétales qui furent soigneusement disposées sur tout le pourtour de la table. Le jus des racines s'écoula sur les fibres qu'on essora ensuite en les tordant comme du linge. L'horrible sauce brunâtre qui s'écoulait dans des demi-noix de coco évidées, c'était ce que les indigènes appellent le *Sakao*.

Un garçonnet innocent – le rituel exige qu'il soit innocent – s'agenouilla devant moi et me tendit la coupe de coco sans me regarder – il est strictement interdit de regarder celui à qui l'on tend la coupe. Que ne ferait-on pour favoriser la compréhension entre les hommes ! Je portai la coupe à mes lèvres et me forçai à boire une goulée sous le regard intéressé des indigènes. Puis je passai la coupe à mon voisin qui la vida cul sec comme un bon champagne. La coupe fut remplie derechef et chacun se délecta, à tour de rôle, de l'infect breuvage. Bientôt, tous ceux qui avaient bu s'étendirent à même le sol et tombè-

rent dans un profond sommeil (Le même breuvage s'appelle Yangona dans les îles Fidji, Kava à Tonga et à Samoa.).

Le *Sakao* fait l'effet d'une drogue, sans toutefois créer de dépendance. Le breuvage n'a pas non plus d'effets secondaires désagréables et l'on se réveille sans éprouver le moindre mal de tête. Les connaisseurs disent que le *Sakao* est un hallucinogène dont les effets sont similaires au LSD. S'il est vrai, comme je l'ai lu quelque part, que le LSD permet d'accéder à des états de clairvoyance sortant de l'ordinaire, je me demande si je n'aurais pas dû absorber davantage de ce breuvage. Peut-être aurais-je pu obtenir ainsi quelque révélation susceptible de lever le mystère de Nan Madol. Il ne me reste qu'à passer le témoin aux érudits. Peut-être auront-ils plus de chance que moi – encore que j'en doute étant donné l'habitude qu'ils ont de pêcher en eaux troubles.

Ceci encore : *Nan Madol* est une composition de mots purement ponapésienne et signifie « l'entre-monde ».

5

Sur la piste des Indiens

Le Brésil, pays des paradoxes – Le mystère de Sete Citades – Autres conjectures – Peintures rupestres « internationales » – « Ours Blanc » sait déchiffrer les symboles – La légende de la ville rouge du Sud – Une femme blanche dans la jungle brésilienne – Comment les ancêtres des actuels Indiens Hopis découvrirent la terre – Les Kayapos astronautes – La légende du céleste Bep Kororoti.

De la pointe sud de la Sicile jusqu'à Hammerfest, ville la plus septentrionale d'Europe, on survole huit pays sur un trajet de 4 000 km. De Moscou au sud du Yémen, un autre parcours aérien de 4 000 km environ, on en survole sept. Mais si l'on se rend en avion de Cacipore au Rio Grande, ce qui représente un vol nord-sud de quelque 4 500 km, c'est un seul pays que l'on voit défiler sous l'avion : le Brésil. D'est en ouest également, de la frontière péruvienne à Recife, au bord de l'Atlantique, un seul territoire, un seul pays : le Brésil. Avec une superficie de 8 511 965 km², le géant sud-américain n'est surclassé du point de vue de l'étendue – que par quatre pays : l'URSS, la Chine, les États-Unis et le Canada.

Cet immense pays est une mine inépuisable d'énigmes archéologiques.

Qu'un pilote de la compagnie VASP aperçoive au cours de quelque vol « ordinaire » une tour, un village ou des ruines non portées sur la carte il localisera la position géographique du site en question et en informera ses chefs. Qu'on repasse ensuite au même endroit quelques jours plus tard pour vérifier ces indications, et on aura toutes les chances de ne plus rien voir du tout. Un feu de forêt, un vent favorable, des conditions atmosphériques exceptionnelles ont pu « dégager » un site demeuré ignoré jusque-là. Quelques jours après, la forêt vierge a repris ses droits.

Paradoxalement – malgré les difficultés d'accès – c'est tous les jours qu'on fait au Brésil des découvertes extraordinaires relatives au lointain passé de l'humanité. Hélas, ces découvertes ne sont que rarement « exploitées ».

Sur le plan archéologique, nombre de trouvailles sont faites par les sapeurs de l'armée pendant la construction des routes par lesquelles le gouvernement brésilien veut « réduire » les distances et rendre les communications possibles. On ne saura naturellement jamais combien de sites sont enfouis pour toujours sous les terres rapportées en bordure de ces voies de communication construites à grand-peine à travers des territoires difficiles d'accès.

Au Brésil, l'archéologie est le violon d'Ingres de toutes sortes de gens. Mais les archéologues professionnels y sont plutôt rares. Nulle part dans le monde, il n'y a de telles richesses archéologiques et nulle part dans le monde il n'est plus difficile d'organiser une expédition en bonne et due forme, tant en raison de la nature du terrain que par manque de crédits.

Aussi peut-on dire que, d'une façon générale, les découvertes sont le fait d'amateurs éclairés qui menèrent leurs recherches seuls et à leurs propres frais. Parmi ceux-ci, il convient de citer notamment l'Autrichien Ludwig Schwennhagen qui fut professeur de philosophie et vécut longtemps à Teresina, capitale de l'État de Piauí à l'extrême nord du Brésil. Dans son livre intitulé *Antiga Historia do Brasil* paru en 1928, Schwennhagen étudie, pour la première fois, le site mystérieux de *Sete Cidades*. Quand une deuxième édition de ce livre paraît enfin en 1970, Schwennhagen est mort depuis longtemps.

C'est par le Dr Renato Castelo Branco que j'ai entendu parler pour la première fois de Ludwig Schwennhagen et ce, à l'occasion d'une invitation qui me fut adressée par le gouvernement de l'État de Piauí à visiter le site fameux de *Sete Cidades*.

« Où se trouvent donc ces *Sete Cidades* ? » m'informai-je auprès du Dr Branco.

« A 3000 km au nord de Teresina, entre la ville de Piri-piri et le Rio Longe. Nous pouvons y être après-demain. »

Comment se fait-il que nous ayons été invités à Teresina aux frais du gouvernement de l'État de Piauí ? Il y a probablement deux raisons à cela. D'une part, nos deux premiers ouvrages, « Présence des extra-terrestres » et « Retour aux étoiles » ont bénéficié de très gros tirages en Amérique du Sud – et plus particulièrement au Brésil ; d'autre part, le gouvernement de Piauí a l'intention de faire un parc national de la région de *Sete Cidades* et toute publicité lui paraît de nature à faciliter la réalisation de ce projet.

De Teresina, on rejoint Piri-piri par une route de 160 km à travers la jungle. Bien qu'on se trouve à peine plus

bas que l'Équateur, le climat est rendu supportable par une légère brise marine soufflant de la côte qui se trouve à quelque 300 km de là. De Piripiri, on rejoint ensuite Sete Cidades par un chemin de terre de 16 km accessible aux véhicules tous terrains. Brusquement, sans aucune transition, on se trouve devant la première ruine (*fig. 43*).

Mais peut-on même parler de ruines ? Il n'y a pas réellement de vestiges d'édifices bâtis. Point de monolithes aux formes bien dessinées dont on pourrait dire avec certitude qu'ils ont été taillés de main d'hommes comme c'est le cas sur le haut plateau de Tiahuanaco. Pas moyen de reconnaître, même en cherchant bien et en faisant un effort d'imagination, traces de marches, d'escaliers, de rues, de maisons. Sete Cidades, c'est un vaste paysage chaotique, un site qui a dû être anéanti par le feu et le soufre comme la Gomorrhe biblique. La pierre a été littéralement foudroyée par quelque puissance apocalyptique.

Personne n'est jamais venu fouiller ici.

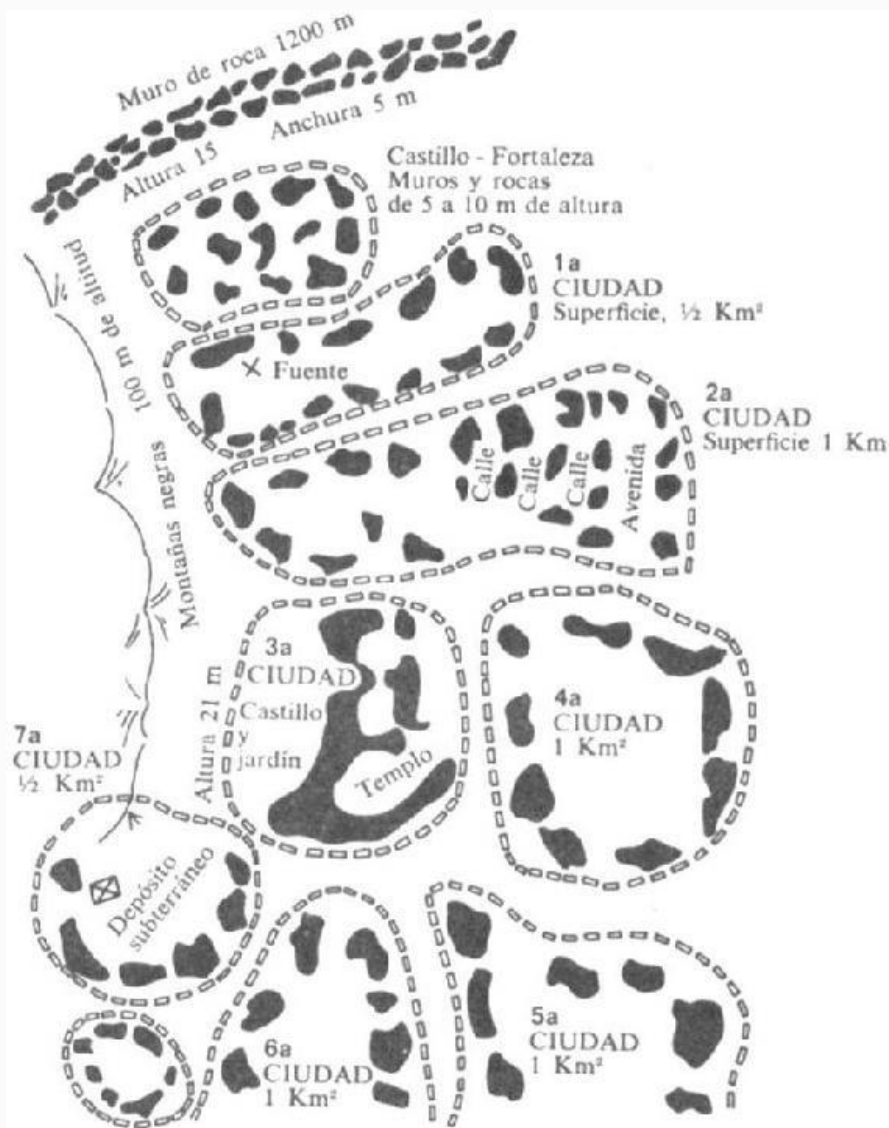
Jamais la science ne s'est penchée sur ce site pour tenter de lever l'énigme d'un cataclysme qui a dû se produire dans la nuit des temps.

Des masses pierreuses aux formes bizarres se dressent vers le ciel comme de grands points d'interrogation.

Le guide – un homme de formation scientifique – que m'avait obligeamment attribué le gouverneur de Piauí m'apprit qu'on supposait que le paysage tourmenté des *Sept cités* avait été formé naturellement par des dépôts glaciaires. Personnellement, je ne puis croire à cette interprétation. Les glaciers laissent en se retirant des traces aisément reconnaissables qui n'existent absolument pas ici. Le site de Sete Cidades est compris dans un cercle

d'environ 20 km de diamètre. Une autre interprétation veut que ce lieu ait été autrefois une baie et les Sept cités seraient donc les restes d'une côte érodée par les eaux puis modelée, après leur retrait, par le vent et les variations de températures (*fig. 44*).

Il me serait difficile de prouver le contraire.



43. Plan de Sete Ciudades – les Sept Cités. Un certain ordre demeure perceptible sous le chaos. Des forces apocalyptiques ont accompli ici leur œuvre destructrice.

D'ailleurs, dame nature a suffisamment démontré en maints lieux la richesse de son imagination et de ses facultés créatrices : j'ai pu m'en convaincre en admirant la Death Valley aux États-Unis, les cathédrales de sel en Colombie, la cuvette de granité bolivienne et les fantaisies architectoniques auxquelles elle s'est livrée sur la côte de la mer Morte. Oui, certes, la nature se livre parfois à des jeux singuliers et dont les effets ne laissent pas d'être impressionnants.

Mais pour quelque obscure raison, Sete Cidades ne me paraît pas être le fruit de tels jeux.

Sur la carte « administrative » de Sete Cidades, on reconnaît nettement sept zones de « ruines ». Effet du hasard ? Fantaisie naturelle ? J'ai peine à croire qu'un ordre aussi « strict » puisse être le résultat d'un jeu des forces naturelles. Derrière ce chaos, un plan demeure perceptible. Et puis il y a quelques détails qui ne laissent pas d'être étonnants. Ainsi, ces coulées de métal surgissant d'entre les pierres empilées et qui s'épanchent le long des parois en longues traînées de rouille. Cette particularité est trop fréquente dans les sites « chaotiques » du type de Sete Cidades pour pouvoir être attribuée au hasard. Il est possible que les géologues soient en mesure de donner une explication plausible à la formation de la « carapace de tortue » (*fig. 45*) qui est, sans conteste, l'un des détails les plus frappants de Sete Cidades : en attendant, aucun avis pertinent n'a été formulé sur ce point et le mystère demeure entier.

Si l'origine du site de Sete Cidades prête à discussion, il n'en va pas de même des peintures et figures rupestres dont les « murs » des Sept cités sont prodigues : la nature ne peint pas. Et puis une autre chose est hors de doute ; les peintures sont sensiblement plus récentes que les

« bâties ». Sete Cidades possède deux passés distincts ; un passé très ancien qu'on ne pourra probablement jamais reconstruire et un autre, plus « moderne », encore que remontant loin dans la préhistoire et dont les peintures sont les témoignages.



44. Vue partielle des ruines de Sete Cidades.



45. La « carapace de tortue » est l'une des particularités de Sete Cidades.

Et, comme de juste, personne ne sait *qui* furent les auteurs de ces œuvres picturales ! Une chose toutefois est certaine, c'est que les motifs et les symboles représentés par les artistes préhistoriques à Sete Cidades sont, dans leur grande majorité, identiques à ceux qu'on peut voir dans tous les sites préhistoriques autour du globe : cercles, roues (avec rayons), soleils, doubles circonférences, carrés entourés de cercles, représentations variées de croix et d'étoiles. À croire que les peintres de la préhistoire sont tous allés à la même école !

Cette extraordinaire parenté entre les peintures rupestres découvertes en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique, a été mise en évidence par Oswald O. Tobisch dans un livre intitulé « Culte, symbole, écriture ». Au

terme de cette vaste étude comparative richement illustrée, l'auteur pose la question suivante :

Est-il possible qu'il y eût alors – aussi incroyable que cela puisse paraître à nos contemporains – un concept divin unique donnant lieu à une internationalité profonde ? Est-il possible, en d'autres termes, que l'humanité de cette lointaine époque vécût encore dans le champ de la révélation primordiale d'un unique et tout-puissant créateur auquel la matière et l'esprit, l'univers entier, les corps célestes et les êtres qui les peuplent étaient et restent soumis ?

Je ne donnerai ici que quelques exemples des inventions « extravagantes » des peintres de Sete Cidades mais c'est très volontiers que je mettrai à la disposition des chercheurs intéressés l'importante collection de photos couleurs que j'ai rapportée des Sept cités :

Ce qui frappe en premier lieu, ce sont les cercles rouges et jaunes qui pourraient être des signaux – à noter qu'il est extrêmement rare de voir des peintures rupestres exécutées en deux couleurs : il est hors de doute que ce motif n'ait une signification particulière (fig. 46).



46. Ces cercles rouges et jaunes ont indéniablement valeur de signal.

Remarquable également (et à ma connaissance parfaitement inédit), un *schéma technique* se présentant un peu comme une éprouvette ; dans la partie inférieure, on reconnaît deux fanions de signalisation ; le long d'une barre rouge sang de 32 cm de haut sont disposés cinq ovales. Rien ici de commun avec les représentations habituelles des hommes préhistoriques – le motif n'est emprunté ni au monde végétal ni au monde animal (*fig. 47*).



47. Une bizarrerie dans le catalogue des peintures rupestres préhistoriques. Faut-il y voir une éprouvette ? À quelle alchimie est-il fait allusion ?



48. Le motif de gauche figurant au sommet d'une muraille rocheuse à Sete Cidades présente de singulières analogies avec ce relief de l'Inde ancienne représentant un « Vimaana », c'est-à-dire un engin volant.

Et puis il y a une ligne à laquelle quatre boules sont suspendues comme des notes (*fig. 48*). Les hommes préhistoriques n'ayant pas connu d'écriture musicale, il ne peut évidemment pas s'agir de cela. Mais alors, de quoi ? Peut-être n'est-il pas inintéressant d'évoquer à ce propos une représentation graphique similaire en provenance des Indes (*voir en regard de la fig. 48*). Il s'agit d'un bas-relief figurant non pas quatre mais neuf « têtes de notes » sous la ligne et deux sur la ligne. Les spécialistes de la préhistoire indienne ont identifié ce relief à l'appui de textes sanscrits comme étant une *Vimaana*, c'est-à-dire un engin volant (*cf. Retour aux étoiles*).

Tout à fait remarquable également, cette *machine volante* (*fig. U9*) qui semble dessinée par une main d'enfant. Les peintres préhistoriques stylisaient tout ce qu'ils voyaient. Mais qu'est-ce qui a bien pu servir de « modèle » dans ce cas précis ?



49. Les peintres préhistoriques représentaient d'une manière stylisée ce qui s'offrait à leurs yeux. Mais où l'artiste avait-il bien pu voir un engin volant de cette sorte ?



50. Encore une figure énigmatique. S'agit-il d'une station spatiale sur orbite ? L'un des motifs les plus bizarres de Sete Cidades.

Un ensemble pictural particulièrement original et impressionnant me paraît être constitué par un *mur représentant des astronautes* : on voit deux personnages coiffés de casques ronds ; au-dessus d'eux, plane un objet que d'aucuns identifieraient volontiers comme une sou-

coupe volante ; entre les personnages, serpente une spirale ; à côté, un objet sur la signification duquel on se perd en conjectures.

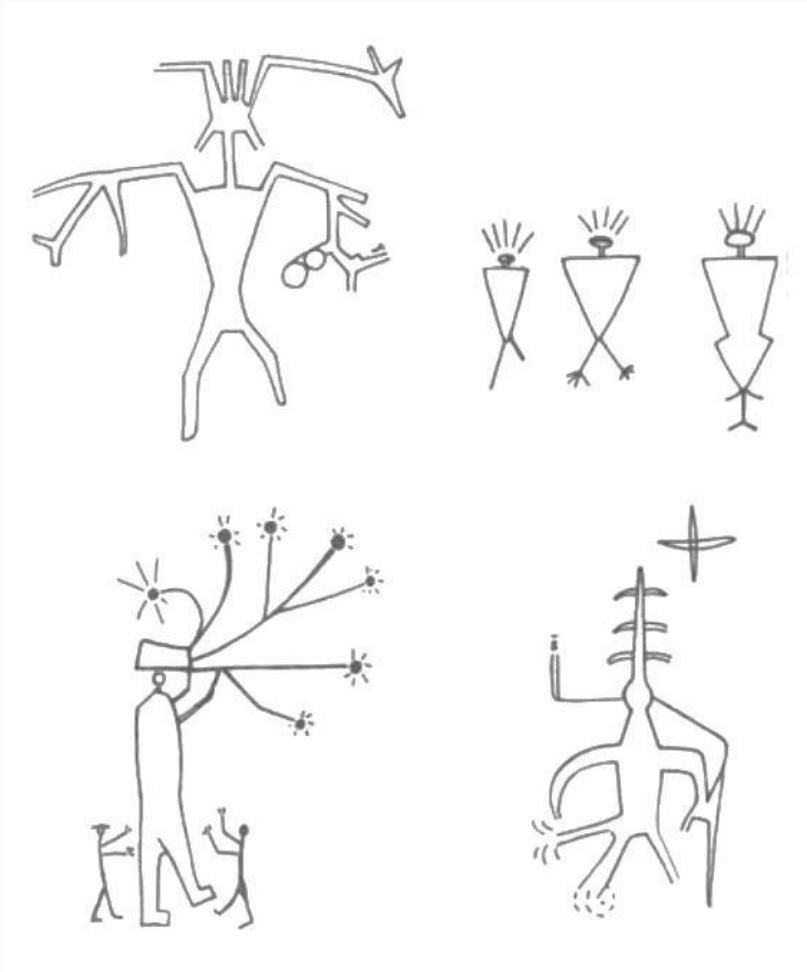
Un rébus délicat (*fig. 50*). De quoi peut-il bien s'agir ? Une station spatiale en orbite ? Double cercle présentant de singulières excroissances – l'une comme une grosse poche ; deux autres comme des ramifications nerveuses en tête et en queue du double cercle sur le pourtour duquel s'ouvrent comme des hublots. J'ai passé les contours du dessin au charbon de bois afin d'obtenir une reproduction photographique plus nette. Enfin, il y a aussi un dessin représentant un astronaute équipé de pied en cap. Avec Ernst von Khuon, je pose la question : les dieux étaient-ils astronautes ?

Une particularité jusqu'ici inexplicquée : tous les motifs picturaux trouvés à Sete Cidades figurent sur le bord supérieur d'une muraille de 8 m de haut ! À moins que les artistes ne fussent des géants, les peintures ont dû être exécutées à l'aide d'un échafaudage de pierres dont il ne subsiste pas trace...

C'est en Arizona et au Nouveau-Mexique (États-Unis) que se trouvent les réserves des Indiens Hopis. Il reste aujourd'hui quelque 18 000 Indiens Hopis dont la culture millénaire est demeurée vivace en dépit du génocide perpétré contre eux et, il faut bien le dire, en dépit aussi des « bienfaits » dont le monde blanc les a abreuvés jusqu'à plus soif. L'artisanat hopi – essentiellement tissage et poteries – témoigne d'un passé dont on peut assez aisément remonter le fil jusqu'au seuil de notre ère. Dans les actuelles réserves du sud-ouest des États-Unis, les rites, les coutumes, les légendes immémoriales demeurent vivantes : la tradition hopie s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans sa pureté originelle.

L'actuel chef de la tribu se nomme White Bear (ours blanc). Ce personnage est capable de « lire » la plupart des peintures rupestres dont le passé des Indiens Pueblos – groupe dont les Hopis font partie – est si riche. C'est ainsi que White Bear sait que *la paume ouverte avec les cinq doigts étendus* figurant à proximité d'un groupe de peintures signifie que la tribu qui exécuta les œuvres était encore en possession de la « connaissance » au moment où elles furent créées. White Bear est capable d'interpréter du premier coup d'œil des reproductions provenant de sites éloignés de la réserve et qu'il n'a jamais visités. Malheureusement, le chef est d'un naturel très peu bavard et sa méfiance envers l'homme blanc sans limites – ce qui n'étonnera personne. Dans les réserves hopis on peut voir de singuliers pétroglyphes (*fig. 51*) qui couvrent parfois des pans de murs entiers.

Que nous apprend la légende hopie ?



51. Pétroglyphes hopis. Le plus remarquable des motifs retenus ci-dessus est sans conteste le « souffleur d'étoiles ». On reconnaît cependant un peu partout des attributs en forme d'antennes.

Elle nous enseigne notamment l'existence d'un premier monde appelé Toktela – ce qui signifie littéralement *univers infini*. Ce premier monde était le séjour de Taiowa,

le créateur. Les anciens Hopis, dit encore cette légende, ont séjourné dans plusieurs mondes avant de s'établir sur notre planète. La règle d'or imposée par Taiowa aux Hopis était de ne pas tuer. Chaque fois qu'il y avait des dissensions internes au sein de la nation hopie, les groupes antagonistes se séparaient et s'établissaient sur de nouveaux territoires de chasse. Quoique vivant séparés, ces clans n'en continuaient pas moins à suivre strictement la loi traditionnelle et signalaient les étapes successives de leurs migrations par des symboles picturaux invariables.

Dans *Book of the Hopi* (The first révélation of the Hopi's historical and religions world-view life) nous lisons la légende de la ville rouge du Sud :

Il y eut autrefois une grande bataille pour la possession de la ville rouge du Sud. Il faut savoir que les clans hopis étaient toujours accompagnés dans leurs migrations par des *Kachinas*, c'est-à-dire des êtres qui n'étaient pas sensés faire partie du « quatrième monde » qui est la terre. En fait, les *Kachinas*, qui n'étaient pas à proprement parler des hommes, faisaient office de conseillers et protecteurs des Hopis. Plusieurs fois, au cours de l'histoire hopie, ces *Kachinas* avaient donné la mesure de leurs extraordinaires pouvoirs et permis aux Indiens de se tirer de situations désespérées. C'est aussi ce qui se passa à l'occasion du siège de la ville rouge du Sud. Les Hopis avaient été attaqués par un ennemi très supérieur en nombre et se trouvaient bloqués dans la ville. Les *Kachinas* percèrent alors des tunnels souterrains qui permirent aux Hopis de se défilier et de disparaître derrière le front des assaillants. Les *Kachinas*, eux, restèrent dans la ville. Ils s'adressèrent aux chefs de clans en ces termes : « Nous restons pour défendre la ville. Il n'est pas

encore temps pour nous *de rejoindre notre lointaine planète ! »*

Si l'on en croit la tradition des Hopis, les peintures rupestres rouges seraient des signaux destinés aux chefs de clans : ici, il y a un tunnel – il conduit dans telle ou telle direction – nous avons eu des contacts avec les messagers des dieux – du matériel a été dissimulé ici ou là...



52. À Teresina, je rencontrai l'ethnologue Felicitas Barretto qui vis depuis vingt ans chez les Indiens, dans la jungle du Paru.

Une intéressante expérience est en cours : les clichés en couleurs que j'ai faits à Sete Cidades vont être remis au chef Ours Blanc. Qui sait, peut-être conclura-t-il, à

l'examen de ces symboles si énigmatiques pour nous, que la mystérieuse *Ville rouge du Sud* a enfin été retrouvée...

De retour à Teresina, j'attendis avec impatience la date de mon rendez-vous avec Félicitas Barreto (*fig. 52*), anthropologue brésilienne de tout premier plan dont le livre *Danzas indigenas del Brasil* m'avait vivement impressionné et avec laquelle j'étais en correspondance depuis plusieurs années.

Félicitas Barreto vit depuis vingt ans complètement retirée dans le territoire sauvage du *Rio Paru* supérieur, aux confins du Brésil et de la Guyane française. L'armée de l'air brésilienne assurait son transport jusqu'à Belem. J'avais moi-même pris en charge le trajet Belem-Teresina et retour.

« Pour l'amour du ciel ! » s'exclama M^{me} Barreto, une personne très svelte quoique d'un certain âge, en arrivant à l'hôtel. « Quel bruit dans ces villes ! C'est à peine croyable. » Je demandai que l'on veuille bien mettre à notre disposition la chambre la plus calme de l'hôtel Nacional. Je livre ici quelques extraits de notre conversation telle que je l'ai enregistrée au magnétophone :

« Depuis combien de temps n'étiez-vous pas venue en ville ? »

« Cela va faire exactement vingt mois. Et je crois qu'après cette journée, je serai de nouveau vaccinée pour un bon bout de temps ! Vous comprenez, j'aime la forêt, et la proximité des Indiens m'est devenue indispensable... »

« Oui, je comprends – la nature, n'est-ce pas ? »
« Exactement – j'ai appris à parler silencieusement avec les arbres et avec les cailloux, avec les animaux et avec les gouttes de rosée. Vous savez, on parle peu chez les

Indiens – ce qui ne veut pas dire qu'on ne s'entende pas – loin de là ! » « Vous vivez parmi des Indiens sauvages, n'est-ce pas ? Et vous n'avez aucun ennui bien qu'étant de race blanche ? »

« La réputation qu'on a faite aux Indiens ne correspond pas forcément à la réalité. Et puis, je suis femme, c'est-à-dire, pour les Indiens, un serpent sans venin, une lance sans fer. Mes cheveux blonds m'ont valu l'appellation de *pâle croissant de lune*. Toutes les tribus de la région me connaissent sous ce nom et quand je change de territoire, je suis toujours bien accueillie. »

« Comment êtes-vous habillée dans la forêt ? En jeans ? »

« Pas du tout ! Je me promène toute nue ou alors, je porte un pagne. Le chef de la tribu dans laquelle je vis actuellement m'a invitée à devenir sa troisième femme... »

« Ne me dites pas que vous avez accepté ! »

« Pas encore ! Mais vous savez, ce ne serait pas si mal d'être la troisième femme du chef. C'est moi qui aurais le moins de travail. Et en plus, à trois, on pourrait donner la volée au chef si nécessaire... »

« Vraiment ? »

« Oui. Pourquoi pas ? Lorsqu'un Indien ne se montre pas correct avec ses femmes – ou lorsqu'il ne les traite pas avec les égards voulus, celles-ci se liguent pour le battre ! Quand un Indien a été battu par ses femmes, il doit quitter la maison, se rendre au bord du fleuve et s'accroupir là. Si aucune de ses femmes ne vient le chercher jusqu'au soir, il ne lui reste qu'à passer la nuit à la maison des hommes et à se trouver de nouvelles femmes. Peut-être la sévérité de ces coutumes explique-t-elle que les Indiens se conduisent en général comme de véritables

gentlemen avec les femmes... Il faut savoir que la tribu ne laisse jamais en plan un individu malade ou en danger – même si cet individu n'est pas très aimé. Moi-même, j'ai été mordue à deux reprises par des serpents venimeux. Chaque fois, je suis restée plusieurs jours dans le coma. Les Indiens m'ont soignée avec des plantes qu'ils mâchaient et dont ils enduisaient ensuite les morsures... »

« Vous connaissez mes livres, n'est-ce pas ? Est-ce que vos Indiens pensent que l'espèce humaine pourrait être d'origine extra-terrestre ? Quels sont, d'après leurs conceptions, les rapports de l'homme et du cosmos ? »

« Laissez-moi vous répondre en vous narrant une légende que se racontent encore les Indiens de la tribu Kaiato. C'est un peuple qui vit sur le Xingu supérieur, dans l'État du Mato Grosso. Cette même légende, on la retrouve, avec quelques variantes, chez d'autres tribus indiennes...

« Loin d'ici, sur un astre reculé, un Conseil d'Anciens se réunit un jour et décida de changer de planète. Les Indiens se mirent à creuser un trou dans le sol. Ils creusèrent tant et si bien qu'ils finirent par émerger de l'autre côté de leur planète. Le chef de la tribu se jeta le premier dans le trou et après une longue nuit froide, il arriva en vue de la terre. Mais là, la résistance de l'air devint telle que le chef fut brutalement soulevé et projeté en arrière, sur son astre natal. Il parla aux Anciens de sa mésaventure. Il avait vu, dit-il, un très beau monde bleu avec beaucoup d'eau et de vastes forêts et il était souhaitable, d'après lui, que les Indiens pussent s'y rendre. Les Anciens décidèrent de suivre le conseil du chef et ordre fut donné aux hommes de tresser de longues cordes de coton. Quand ce fut fait, les hommes se laissèrent glisser le long de ces cordes dans le trou, mais lentement, pru-

demment, afin de ne pas connaître la même mésaventure que leur chef. Le voyage réussit, ils pénétrèrent en douceur dans l'atmosphère terrestre et depuis, ils vivent sur terre. Au début, les émigrés étaient encore en relation avec leur ancienne patrie mais, un beau jour, un magicien mal intentionné avait coupé les cordes et depuis lors, les Indiens Kaiatos attendent que leurs frères et sœurs demeurés sur l'astre natal les retrouvent et rétablissent le pont entre les deux mondes. »

« Les Indiens parlent-ils encore des étoiles ? »

« Pas des étoiles mais avec les étoiles ! Ils passent des heures entières assis en cercle, se tenant par les épaules sans échanger un seul mot. Si on leur demande, après une de ces séances, ce qui s'est passé, on n'obtient jamais de réponse. Mais par les femmes, je sais que les hommes parlent avec le ciel au cours de cette sorte de réunions. »

« Des prières, en somme. »

« Non, pas du tout. Ils ne prient pas, ils mènent des conversations silencieuses avec quelqu'un, là-haut ! » Félicitas Barreto désigna d'un geste le plafond de la chambre.

« Mais, dites-moi, existe-t-il encore chez les Indiens des rites ou des objets rituels ayant quelque rapport avec le ciel, voire avec le cosmos ? »

« Oh oui ! Il y a par exemple les hommes-oiseaux. Lors de certaines cérémonies, les hommes se plantent des plumes sur tout le corps et miment le vol de l'oiseau. Et puis il y a aussi de nombreux masques qui se laisseraient aisément interpréter en harmonie avec vos conceptions. Certains de ces masques sont plantés de branches ramifiées – un peu comme les antennes qu'on trouve si fré-

quemment sur la tête des personnages peints sur les parois des rochers et des grottes. Souvent aussi, les Indiens s'enveloppent, telles des momies, dans des combinaisons de paille tressée – ils prétendent ressembler en adoptant ce costume à leurs lointains ancêtres ! Joao Americo Peret, l'un de nos meilleurs spécialistes des mœurs et rites indiens, a publié récemment des photos d'indiens Kayapos revêtus de cette sorte de costumes. À noter que les photos ont été faites en 1952 – c'est-à-dire bien longtemps avant le vol spatial de Gagarine ! Quand on voit ces photos, on ne peut pas ne pas penser à des astronautes. Mais attention – je le dis pour votre gouverne – il ne faut pas confondre les Kaiatos dont je vous ai entretenu tout à l'heure, avec les Kayapos ! Ces derniers vivent dans le sud de l'État de Para, sur les rives du Rio Fresco... »

Joao Americo Peret a fort aimablement mis à ma disposition des photos de Kayapos en « costumes rituels ». J'en publie une dans ce livre avec son autorisation (*fig. 53*). Les photos ont été réalisées en 1952 et je me permets d'insister sur cette date. Ainsi qu'il y a été fait allusion précédemment, les combinaisons de nos astronautes n'étaient pas connues de nous à cette époque – et encore moins, des primitifs Indiens du Rio Para ! Le premier vol spatial a été effectué par Youri Gagarine à bord du Vostock 1 le 12 avril 1961 et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous avons commencé à nous familiariser avec les singulières tenues des astronautes modernes. Du reste, est-il même besoin de le souligner, les Kayapos n'avaient pas besoin de connaître la tenue des astronautes contemporains ; les « costumées rituels » en question sont portés par ces Indiens depuis des temps immémoriaux lors de certaines fêtes également immémoriales.



53. Ce cliché pris par le Dr Joao Americo Peret représente des indiens Kapayos en costume rituel. Cette tenue évoque le souvenir du séjour que fit parmi ces Indiens le céleste Bep Kororoti. La ressemblance avec l'équipement de nos cosmonautes est frappante.

Je produirai encore ici une légende kayapo recueillie par Joao Americo Peret. Cette légende, comme on va le voir, se passe de tout commentaire à l'instar des fameux costumes dont il a été question ci-dessus. Peret l'a entendue dans le village de *G orotire*, au bord du Rio Freswj. Elle lui a été racontée par un vieil Indien nommé Kuben-Kran-Kein auquel sa sagesse a valu le titre de Gway-Baba, c'est-à-dire homme de connaissance. Voici cette légende :

Notre peuple habitait autrefois loin d'ici, dans une vaste savane d'où l'on avait vue sur les chaînes montagneuses

de Poukato-Ti dont les cimes étaient ceintes d'un brouillard d'imprécision qui ne s'est pas déchiré à ce jour. Le soleil, las de sa longue course, se couchait sur les verts pâturages, là-bas, derrière les épais fourrés qui bordent l'horizon et Mem-Baba, l'inventeur de toutes choses, déployait dans le ciel son manteau étoilé. Quand une étoile tombe, Memi-Keniti s'élance à travers le ciel et la ramène à sa place. Telle est la tâche de Memi-Keniti, Véternel gardien.

Un jour, Bep-Kororoti, descendu des montagnes de Poukato-Ti, est arrivé au village. Il était vêtu d'un Bo (il s'agit de la tenue de paille représentée par la fig. 53) qui le dissimulait de la tête aux pieds. Dans la main, il tenait un Kop, une arme tonnante. Les gens du village, effrayés, s'enfuirent dans la savane, les hommes protégeaient les femmes et les enfants, et certains combattirent l'intrus mais sans succès car leurs armes étaient trop faibles. Quand leurs armes touchaient le vêtement de Bep-Kororoti, elles tombaient en poussière. Le guerrier venu du ciel se prit à rire de la faiblesse de ceux qui prétendaient le combattre. Pour leur montrer sa force, il leva son Kop, désigna un arbre puis un roc et les pulvérisa tous deux tour à tour. Tout le monde pensa alors que Bep-Kororoti voulait montrer ainsi qu'il n'était pas venu pour faire la guerre.

Un long temps s'écoula.

C'était un terrible remue-ménage. Les guerriers les plus valeureux de la tribu tentèrent de résister mais pour finir, ils durent s'accommoder de la présence de Bep-Kororoti invincible et qui ne voulait de mal à personne. Grâce à sa beauté, à la blancheur éclatante de sa peau, à sa tendresse et à l'amour qu'il témoignait à tout le monde, il sut s'attirer petit à petit, la faveur des plus réticents. Tous devinrent amis avec lui et trouvaient sa présence rassurante.

Bep-Kororoti aimait se servir de nos armes et ne demandait qu'à devenir un bon chasseur. Il s'exerça tant et si bien qu'il se montra bientôt plus habile avec nos armes que les plus habiles, plus courageux que les plus courageux. Bientôt Bep-Kororoti fut admis au nombre des guerriers de la tribu, une jeune fille du village s'éprit de lui et ils se marièrent et ils eurent plusieurs fils et une fille qu'ils appelèrent Nio-Pouti.

Bep-Kororoti était plus avisé que les autres et c'est pourquoi il put leur apprendre des choses inconnues d'eux. Il engagea les hommes à construire un Ng-obi, et c'est ainsi que naquit la première maison des hommes telle qu'on peut en voir aujourd'hui dans tous nos villages. C'est là que les hommes racontent aux jeunes gens leurs aventures et c'est ainsi qu'ils apprennent comment se comporter en face du danger et comment penser. La première maison de cette sorte était vraiment l'école des hommes et Bep-Kororoti était leur maître.

Dans ce premier Ng-obi, les outils et les armes furent perfectionnés, et tous ces progrès, les hommes les devaient au guerrier venu du ciel. C'est lui qui fonda la « grande chambre » où l'on discutait des problèmes et des difficultés de la tribu et c'est ainsi qu'une meilleure organisation vit le jour ce qui rendit le travail et la vie plus faciles.

Souvent les jeunes se rebellaient et refusaient d'aller au Ng-obi. Bep-Kororoti revêtait alors son Bo et s'en allait à la recherche de ces jeunes et, naturellement, ils ne pouvaient pas lui résister et revenaient rapidement au Ng-obi.

Quand la chasse était difficile, Bep-Kororoti cherchait son Bo et tuait les bêtes sans les blesser. Le chasseur a droit à la meilleure part du gibier mais Bep-Kororoti ne prenait que le strict nécessaire pour lui et pour sa famille.

Ses amis n'étaient pas d'accord avec cette façon de faire mais Bep-Kororoti ne voulait pas en démordre.

Au cours des ans, petit à petit, son comportement changea. Il ne sortait plus avec les autres et passait tout son temps dans sa case. Et quand il sortait de sa case, il s'en allait sur les montagnes Poukato-Ti d'où il était venu. Un beau jour, il suivit les injonctions de son esprit et décida de quitter le village. Il rassembla sa famille, seule sa fille Nio-Pouti n'était pas là car elle s'était absentée du village. Le départ fut rapide, les jours passèrent et Bep-Kororoti demeurait introuvable. Mais voici que soudain il réapparut sur la place du village et poussa un terrible cri de guerre. Tous pensaient qu'il était devenu fou et voulaient le calmer. Mais quand les hommes voulurent s'approcher de lui, une lutte sans merci s'engagea. Bep-Kororoti n'employa pas son arme redoutable mais son corps était saisi de tremblements et quiconque le touchait tombait mort à ses pieds. Les guerriers moururent en grand nombre.

La lutte dura des jours et des jours car les guerriers qui étaient tombés pouvaient se relever et s'obstinaient à vouloir s'emparer de Bep-Kororoti. Ils le poursuivirent jusqu'à la cime des montagnes.

Il se produisit alors une chose terrible qui cloua tous les poursuivants sur place. À reculons, Bep-Kororoti s'approcha du bord de Poukato-Ti. Il pulvérisa avec son Kop tout ce qui se présentait à sa vue. Quand il fut arrivé au sommet de la montagne, tous les arbres et buissons étaient réduits en poussière. Et soudain, il y eut un fracas terrible qui ébranla toute la région et Bep-Kororoti disparut dans le ciel dans un nuage de feu et de fumée. La terre fut ébranlée au point que les arbres et les buissons furent déracinés dans toute la région. Il n'y eut plus de fruits sau-

vages, le gibier se fit rare et la tribu se mit à souffrir de la faim.

Nio-Pouti – la fille de Bep-Kororoti – qui avait épousé un guerrier et donné le jour à un fils dit à son époux qu'elle savait où trouver de la nourriture pour tout le village pourvu qu'il veuille bien l'accompagner jusqu'aux montagnes de Poukato-Ti. L'époux se laissa fléchir, prit son courage à deux mains et suivit Nio-Pouti jusqu'à Poukato-Ti. Ils gagnèrent la région de Mem-Baba-Kent-Kre et là, Nio-Pouti se mit à la recherche d'un arbre d'une espèce particulière. Quand elle l'eut trouvé, elle s'assit sur une branche de l'arbre tenant son fils sur ses genoux. Elle demanda alors à son mari de ployer les branches jusqu'à ce qu'elles touchent le sol. Au moment où les branches entrèrent en contact avec le sol, il y eut une explosion et Nio-Pouti disparut entre les nuages et la fumée, entre la poussière et l'éclair.

L'époux attendit plusieurs jours. Il avait déjà perdu courage et était sur le point de mourir de faim quand il se produisit une explosion très forte. Levant la tête, le mari de Nio-Pouti constata que l'arbre était revenu à sa place. Sa surprise était grande car sa femme était de retour et, avec elle, Bep-Kororoti, et ils apportaient des paniers pleins de victuailles comme on n'en avait jamais vu dans le village. Au bout d'un moment, l'homme céleste remonta dans les branches de l'arbre. Les branches furent ployées jusqu'à ce que leurs pointes touchent le sol ; il y eut une explosion et, de nouveau, l'arbre disparut dans le ciel.

Nio-Pouti retourna au village avec son mari et transmit aux hommes un ordre de Bep-Kororoti : tout le monde devait quitter cet endroit et édifier un autre village près de Mem-Baba-Kent-Kre où l'on recevrait de la nourriture. Nio-Pouti dit aussi que l'on devait garder les graines des fruits, des légumes et des buissons jusqu'à la saison des pluies.

À ce moment-là, on les mettrait dans le sol et on pourrait ainsi obtenir une récolte. C'est ainsi que l'agriculture naquit chez nous... Notre peuple s'établit à Poukato-Ti et vécut en paix. Les cases de notre village se multiplièrent et bientôt on les vit s'étendre de la montagne jusqu'à l'horizon...

J'ai fait traduire du portugais, mot à mot, cette légende kayato recueillie par Joao Americo Peret. Le costume d'astronaute en paille que portent encore les Indiens en souvenir de Bep-Kororoti est aussi ancien que cette légende.

6

Choses curieuses et idées nouvelles

Chirurgie du cerveau 2 000 ans avant notre ère – l'avenir est à la biotechnique – Le cyborg est pour demain – Bond en avant des techniques spatiales – Les dits du Dr Frank Drake – Plus vite que la lumière – Moïse avait un rayon laser – Accumulateur à particules dans l'île de Pâques ? – l'homme de fer du Kottenforst près de Bonn – Un soulier vieux de quinze millions d'années – La malédiction des pharaons – Les Uros au sang noir – La vie est plus ancienne que le globe terrestre – Des habitations sous-marines aux Bahamas – Les grottes de Kanheri – Ézéchiël, connaisseur en vaisseaux spatiaux ! – Entretien avec J. F. Blumrich.

Le diplomate américain E. G. Squier trouva en 1863, non loin de Cuzco, dans les Andes péruviennes, un crâne humain dont l'âge put être fixé à 2000 av. J. -C. Une ouverture rectangulaire avait été taillée dans la boîte crânienne. Squier transmet sa trouvaille à l'anthropologue français Paul Broca (1824-1880), savant qui, comme on le sait, découvrit le centre du langage dans une circonvolution frontale qui fut d'ailleurs appelée circonvolution de Broca. Dans le crâne creux, Broca découvrit six fils de fer fins comme des cheveux. Il en conclut qu'une opération cérébrale avait été tentée et que le patient était décédé très probablement des suites d'une infection osseuse.

Ainsi donc, les opérations crâniennes ne datent pas d'aujourd'hui ! Et cependant, les hommes continuent à éprouver quelque chose comme un frisson d'horreur quand ils entendent parler d'opérations de cette sorte. Réaction compréhensible mais néanmoins paradoxale : grâce à la chirurgie cérébrale, les maux les plus anciens, qui affligent l'humanité pourront être jugulés et la conquête de l'espace elle-même repose en grande partie sur les progrès qui seront faits dans ce domaine.

Le professeur Robert Y. White est neurochirurgien au Metropolitan General Hospital à Cleveland, États-Unis. Ce célèbre spécialiste de la chirurgie cérébrale a pour objectif d'effacer les conséquences des attaques d'apoplexie par intervention directe sur le cerveau des victimes de ce mal redoutable. White procède d'après les recherches effectuées par des neurochirurgiens japonais qui pratiquent des interventions sur des cerveaux préalablement portés à une température de 6 degrés en dessous de zéro : il faut savoir qu'à la température normale de 37 degrés, une intervention chirurgicale au niveau du cerveau ne saurait excéder trois minutes ; au-delà de ce bref laps de temps, c'est la mort assurée du patient. Depuis plusieurs années, White fait des expériences sur des cerveaux congelés de singes. Il a réussi récemment – et l'événement a été salué comme il se doit par la presse spécialisée – à maintenir en vie pendant trois jours un cerveau de singe retranché de son corps. L'irrigation régulière du cerveau en question avait été assurée par branchement direct des vaisseaux sanguins sur l'aorte d'un congénère vivant – Herbert L. Schrader qui suivit l'expérience en fit le récit suivant :

« Le cerveau isolé du singe vit. Il émet des pulsions électriques comme n'importe quel cerveau vivant. Peut-être

dort-il ou rêve-t-il. Ce qui reste de la personnalité du singe ne peut cependant ni voir, ni entendre, ni sentir. Le cerveau ne peut pas quérir d'informations dans le monde extérieur car tous les nerfs sensitifs sont interrompus. Il ne peut pas non plus fuir car il n'a plus de corps pour exécuter les ordres qu'il distribue. Et cependant, il peut donner des ordres car la centrale nerveuse est intacte et bien irriguée – par le sang d'un autre singe. Personne ne sait ce qui se passe dans un cerveau ainsi retranché de son corps car on n'est pas encore parvenu à déchiffrer les pulsions électriques qu'il émet. C'est pourquoi il n'est – pour les chercheurs – qu'une masse organisée de millions de cellules nerveuses entre lesquelles il y a des échanges et qui émettent des pulsions. »

Les collaborateurs du professeur White pensent qu'un cerveau séparé de son corps réagit plus rapidement et avec plus de précision qu'un cerveau « chargé » du poids de tout l'organisme. Retranché du corps, le cerveau n'est plus qu'un centre de traitement des informations mais il reste parfaitement capable, malgré tout, de concevoir des actions nouvelles fondées sur le stock d'information dont il dispose.

La suite logique de cette sorte d'expériences consistera à brancher un tel cerceau « retranché » sur un ordinateur. Déjà, le neurologue californien Lawrence Pinneo a remplacé par un ordinateur une partie d'un cerveau de singe et a réussi à guider les membres antérieurs de l'animal grâce à cette prothèse.

Le professeur José Delgado de l'université Yale a fait un pas de plus ; Delgado installa plusieurs sondes dans le centre de l'agressivité d'un singe femelle nommé Paddy et fixa sous la peau du crâne de l'animal un émetteur minuscule. Quand Paddy se mettait en colère, il suffisait

à Delgado d'appuyer sur quelques boutons de commandes pour obtenir du singe qu'il se calme immédiatement.

À Londres, le professeur Giles Brindiey, spécialiste de la chirurgie cérébrale, travaille d'ores et déjà sur des cerveaux humains. Brindiey a notamment planté quelque quatre-vingts électrodes dans le cerveau d'une vieille femme aveugle et obtenu ainsi des résultats encourageants : la patiente, après l'intervention, distinguait les contours des choses alors qu'elle était frappée de cécité totale !

La biotechnique (bioengineering) est un rameau nouveau de la science médicale mais l'évolution ne procède jamais à rebours et l'on peut compter sur un rapide développement de cette spécialité. Sera-t-il possible de construire un cyborg, c'est-à-dire un de ces êtres résultant de la combinaison savante d'un cerveau « seul » rattaché à un ordinateur ? La question ne se pose même pas. Cela arrivera et peut-être plus tôt qu'on ne le croit. Qu'en pense le professeur Robert L. Sinsheimer du California Institute of Technology ? La réponse de ce spécialiste est une réponse générique concernant le rythme de l'évolution de la recherche dans son ensemble :

« L'histoire des sciences et de la technique, dit-il, nous enseigne que les hommes de sciences se trompent toujours – surtout les plus modérés – quand on leur demande de prévoir le temps qu'il faudra pour mettre en pratique les connaissances nouvelles acquises par la recherche purement scientifique. »

Le cyborg est nécessaire parce qu'il ne faut pas moins de douze milliards de cellules nerveuses augmentées d'une centaine de milliards de cellules réparties dans les tissus où s'inscrit le système nerveux pour stocker et

rendre accessible aux hommes de demain la masse globale des connaissances du temps présent. Les possibilités qui sommeillent dans 1300 à 1800 grammes de matière cérébrale ne se manifesteront réellement que lorsque les recherches sur le cerveau seront inscrites dans la pratique.

Seul un cyborg est en mesure de démontrer que jusqu'à présent l'homme n'avait fait appel qu'à une infime partie des possibilités intimes de sa matière grise.

L'importance capitale de la recherche sur le cerveau et de la chirurgie cérébrale tombe sous le sens si l'on songe au parti que la médecine pourra tirer de la mise en pratique des connaissances acquises en ce domaine. Il en va de même pour la recherche spatiale dont la progression est si largement tributaire de nouvelles techniques dans tous les domaines. Même si l'on arrive, dans les prochaines décennies, à construire des vaisseaux spatiaux navigant à la vitesse de la lumière (300000 km/seconde) l'homme n'ira pas bien loin : la plus proche des étoiles fixes, *proxima centauri*, est située à 4,3 années-lumière de la terre et un voyage spatial de 3 000 ans est une chose parfaitement inconcevable. Le facteur *temps*, voilà l'obstacle majeur de l'exploration cosmique. Seul un cyborg serait apte à le vaincre. Le cerveau *seul* (solo-brain) branché sur un ordinateur pilotera le vaisseau spatial de demain. De l'avis de Roger A. Macgovan, éminent cybernéticien et spécialiste des questions spatiales, le cyborg se développera en un véritable « être » électronique dont les fonctions seront programmées dans un cerveau *seul* qui les transformera en ordres. Le cyborg, lui, ne vieillit pas ; il ne tombe pas malade, et n'a pas de trous de mémoire : c'est le commandant idéal d'un vaisseau spatial en route pour franchir la mer du temps...

Les bonds en avant des techniques spatiales sont si prodigieux qu'il n'est probablement pas utile d'y revenir. Rappelons-nous toutefois que les premières mesures lunaires ont été effectuées en 1959 par la sonde Lunik II ; dix ans après, et depuis 1969, les vaisseaux spatiaux vont sur la lune avec des équipages à leur bord. En dix ans, quel extraordinaire progrès !

Voyons un peu ce qui s'est passé du point de vue quantitatif en matière de vols spatiaux avec et sans équipages :

VOLS SANS EQUIPAGE	USA	URSS
Circumterrestres	529	272
Alunissages	12	6
Circumlunaires	6	5
Vénus	-	2
Circumsolaires	11	8
VOLS AVEC EQUIPAGE		
Vols spatiaux	15	9
Circumterrestres	840	310
Heures de vol dans l'espace	2773	533

Au printemps 73, *Skylab*, l'enfant chéri de Wernher von Braun quittera Houston : Skylab, ce sera la première station spatiale.

Si pour les vols Apollo effectués jusqu'à présent, on a toujours limité le plus possible le poids des engins au maximum – chaque kilo de charge utile coûte 5 180 kg de carburant – Skylab, en revanche, pèsera son poids de confort : on se croit dans un roman d'anticipation quand on apprend que Skylab mesure 14 m de long sur 6,6 de

large ; que les astronautes y disposent d'un salon de travail, d'une pièce à dormir, d'un cabinet de toilette alimenté par réservoir de 3 000 l d'eau. Quant aux congélateurs de ce vaisseau, ils seront bourrés d'une tonne de victuailles triées sur le volet. Hormis le contact permanent assuré jusqu'ici par radio et par télévision, les astronautes de Skylab pourront communiquer avec la terre par téléscripteur et donc lui transmettre les résultats scientifiques acquis en cours de vol au fur et à mesure de la progression de l'engin dans l'espace. Un détail encore : Skylab sera équipé d'une garde-robe comprenant 60 pièces d'habillement.

Que ne m'aurait-il fallu entendre si, en 1968 dans « Présence des extra-terrestres », j'avais pronostiqué Skylab pour 1973 !

Premier engin spatial construit par les terriens dans la perspective d'une expédition hors de notre système solaire, la sonde Jupiter américaine Pioneer F a quitté sa rampe de lancement à Cap Kennedy en mars 1972 pour un voyage qui durera peut-être 100 millions d'années. Au début de cette année, 360 jours après son départ, Pioneer F a croisé la plus grande planète de notre galaxie : Jupiter (dont le diamètre atteint 143 640 km). Avec une masse globale qui représente 318 fois celle de la terre, la planète Jupiter est plus grosse, à elle seule, que toutes les autres planètes de la galaxie réunies.

Pioneer F va quitter maintenant notre système solaire.

Le lancement de cette sonde pesant plus de 300 kg n'a pas été une mince affaire et l'on peut dire que c'est un exploit inédit sur le plan technique : montée sur une fusée Atlas-Centaure à trois étages, la sonde a dû être portée à une vitesse de 52 000 km/heure, faute de quoi la courbe balistique idoine n'était pas atteinte – or, il

s'agissait de faire passer Pioneer F à proximité immédiate de Jupiter. Ainsi, tous les records de vitesse dans l'espace ont-ils été pulvérisés. Pioneer F possède une caractéristique inédite qui montre bien la rapidité des progrès réalisés en matière de technique spatiale. Parce que sur Jupiter, la lumière du soleil est 27 fois moins puissante que sur terre, Pioneer F ne pouvait être équipé d'une batterie à accumulation solaire. Pour Pioneer F, on a construit spécialement une centrale atomique miniaturisée ! Les réacteurs fonctionnent au plutonium - 238 - dioxyde et l'énergie produite doit permettre à la sonde d'envoyer des signaux radio sur terre pendant la durée d'un vol de 10^{15} km (28 milliards).

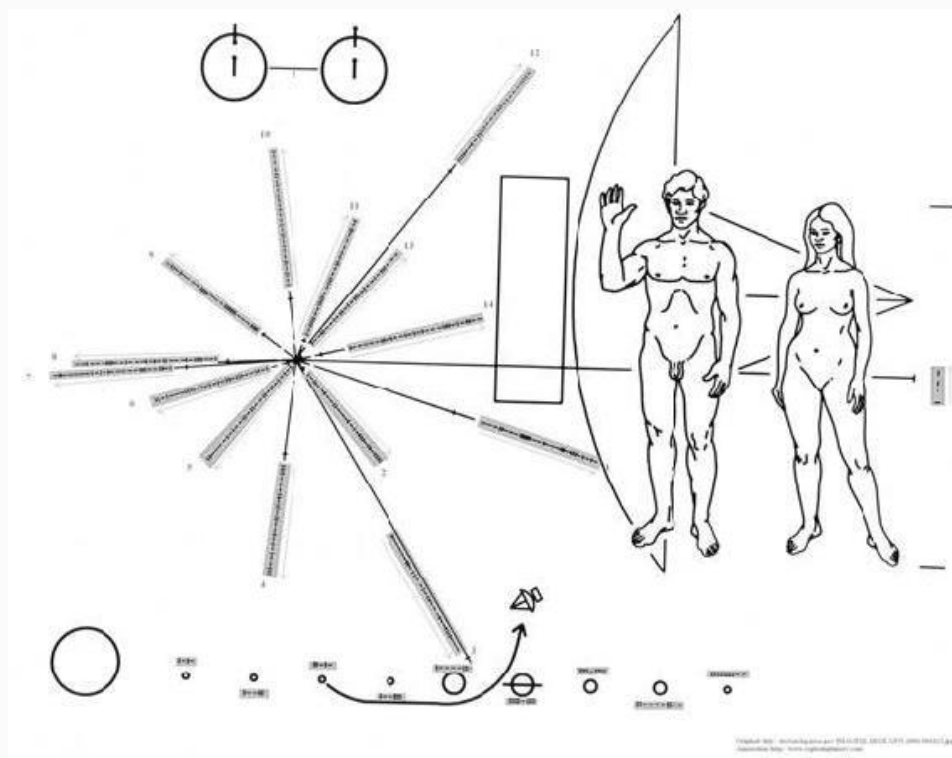
Mais aussi importantes qu'elles puissent être au seuil de cette ère d'exploration du cosmos, les données que Pioneer F va transmettre à la terre tout au long de son voyage m'intéressent moins pour l'instant que la plaque d'aluminium et d'or que la sonde transporte à son bord. Les astrophysiciens et exobiologistes Carl Sagan de l'université Cornell, et Frank Drake du Centre de recherches astronomiques des États-Unis ont obtenu de la NASA qu'une plaque d'aluminium recouverte d'or (dimensions 15,20 X 29 X 1,27 cm) soit fixée dans la sonde : cette plaque est chargée d'un certain nombre d'informations à l'usage des intelligences extra-terrestres qui pourraient éventuellement se trouver sur le passage de la sonde, quelque part dans les profondeurs de l'univers (*fig. 54*).

Le message inscrit sur la plaque ne pouvait être rédigé dans aucune langue courante : il fallait trouver un code pour ainsi dire universel. Sagan et Drake élaborèrent une série de symboles qui, d'après eux, devaient être acces-

sibles à n'importe quelle intelligence étrangère à notre planète.

Quelles sont les questions auxquelles la plaque doit répondre ?

D'où vient Pioneer F ? Qui a envoyé Pioneer F dans l'espace ? Quand Pioneer F a-t-il été lancé ?



54. Voici la plaque d'aluminium dorée emportée par Pioneer F dans son voyage cosmique de 9 461 billions de km : Carl Sagan et Frank Drake sont les auteurs du message qui y est inscrit à l'usage des intelligences extra-terrestres.

À la base de la plaque on a représenté le soleil et ses neuf planètes. Les distances de ces planètes au soleil ont été indiquées par des symboles chiffrés binaires. Si Mercure, par exemple, se trouve à une distance du soleil que l'on chiffre à 10 unités binaires – exprimées par 1010 –, la terre, elle, se trouvera à une distance de 26 unités binaires, soit 10010. Le système de calcul binaire étant le principe de base de tous les ordinateurs, Sagan et Drake

estiment qu'il doit être connu de toutes les intelligences évoluées. Sur le côté droit de la plaque, on a gravé les contours de Pioneer F sur sa trajectoire Terre-Jupiter. Devant, on a figuré un homme et une femme nus, l'homme lève la main droite, en signe de paix. La moitié gauche de la plaque représente le soleil dont la position est figurée par 14 lignes comportant des notations binaires d'où l'on peut déduire la date de lancement de la sonde de même que le lieu d'où elle a été lancée. Comme « clé » donnant accès à l'ensemble des informations consignées sur la plaque, on a fait figurer un atome d'hydrogène sur la bordure gauche supérieure, étant entendu que la structure de l'atome d'hydrogène est la même partout dans le cosmos. De cette dernière figuration, une intelligence extra-terrestre peut même déduire la taille de la femme dessinée sur la plaque : la longueur d'onde de l'atome d'hydrogène dans l'analyse spectrale (représentée sur la plaque par une ligne symbolique de 20,3 cm de long partant du soleil) doit être multipliée par le chiffre binaire 10 00 figurant à côté de la femme et qui correspond à un « 8 ». $20,3 \text{ cm} \times 8 = 162,4 \text{ cm}$!

J'ai rencontré à New York le Dr Frank Drake. Je lui ai demandé pourquoi la plaque d'aluminium a été revêtue d'or.

« Théoriquement, la sonde est capable d'accomplir un parcours de 28 milliards de km. Autrement dit, elle peut parcourir 3 000 années-lumière (une année-lumière correspond à la distance parcourue par la lumière en un an, soit 9,461 billions de km). Si nous voulions que la plaque demeure lisible à l'issue d'un voyage aussi démesuré, il fallait la préserver autant que possible de la corrosion. Il était nécessaire d'employer un métal noble.

L'aluminium plaqué or était la combinaison la meilleure – et la moins chère – qui se pût concevoir. »

« À qui sont destinées les informations figurant sur la plaque ? »

« À n'importe quelle intelligence qui pourrait se trouver sur le parcours de la sonde et qui voudrait l'examiner. Sagan et moi, nous puisons un certain optimisme dans le seul fait que la sonde ait pu être munie d'un tel message : c'est le signe que nous vivons dans une civilisation que l'avenir intéresse, une civilisation qui n'attend pas seulement des messages de l'univers mais qui en envoie. »

Pour ma part, je considère que l'entreprise de Sagan et de Drake a une chance réelle d'atteindre son objectif.

Mais que se passera-t-il si le message de Pioneer F « tombe » dans une civilisation qui ne connaît ni système de calcul binaire ni ordinateurs ? Peut-être nos frères inconnus dans l'univers considéreront ils la plaque d'aluminium plaquée or comme un extraordinaire présent des dieux cachés dans le ciel ? Peut-être nos frères lointains s'appliqueront ils à reproduire l'objet céleste et à le suspendre dans leurs temples ? Peut-être des archéologues exhumeront ils plus tard l'objet de quelque temple oublié et déclareront ils qu'il s'agit d'un accessoire rituel ? Qui sait quel sort est réservé à la plaque envoyée de Cap Kennedy à bord de Pioneer F ?

Si en 1972, les savants ont envoyé dans l'espace une plaque représentant deux êtres nus à l'image de l'homme et de la femme ainsi que des soleils, des lignes, des cercles, pourquoi s'interdire de penser qu'au fond de l'univers, des êtres intelligents, habitant à 3 000 années-lumière ou davantage de la terre, puissent avoir eu la

même idée ? Quand je compare telle plaque inca à celle qui voyage à bord de Pioneer F, quand j'examine à la loupe les cercles, les lignes, les ellipses, les carrés, les pointillés qui y figurent, je me demande vraiment pourquoi l'on tarde encore à examiner enfin ces « trésors archéologiques » du point de vue qui doit être le nôtre à l'aube de l'ère spatiale. Peut-être même parviendrait-on à les déchiffrer (*fig. 55*).



55. Cette plaque d'or ciselé contiendrait-elle un message adressé aux terriens par des astronautes venus d'autres planètes en des temps reculés ? On notera les figures animées (gauche) et les inscriptions lunaires (droite).

Qui déchiffrera ce code ?

Dans « Présence des extra-terrestres » j'avais formulé prudemment l'hypothèse que la vitesse de la lumière n'était peut-être pas nécessairement la plus grande vitesse possible. Cette assertion frivole avait été accueillie par un silence glacé. Ne savais-je donc pas qu'Einstein en personne démontra que la lumière était une constante universelle ? Certes, je ne pouvais l'ignorer. Mais la formule d'Einstein tient compte du facteur Temps = t . Et ce facteur est variable. La limite supérieure de la vitesse est donc relativisée par le facteur t ; c'est ainsi que le temps s'écoule plus vite OU plus lentement dans un vaisseau spatial, et ce en rapport étroit avec le mouvement qui l'affecte ; c'est ainsi que les distances s'allongent ou se réduisent et c'est ainsi également que varie la limite supérieure de la vitesse de la lumière. Cela n'infirme en rien la théorie de la relativité qui démontre qu'un corps se déplaçant en dessous de la vitesse de la lumière et animé par une quantité d'énergie « limitée » ne saurait en aucun cas dépasser la vitesse de la lumière. Mais qu'en serait-il d'un corps animé par une quantité d'énergie « illimitée » ? Il se trouve justement que physiciens et astronomes s'accordent actuellement à dire que la vitesse de la lumière n'est pas la limite supérieure de tout mouvement. Le professeur Y. Wheeler de l'université de Princeton (États-Unis), un monsieur qui n'ignore évidemment rien de la théorie générale de la relativité et qui fut d'ailleurs l'un des co-inventeurs de la bombe à hydrogène, a conçu un modèle de « super-espace » où le temps et la vitesse de la lumière perdent leur valeur traditionnelle. Dans ce super-espace, les vaisseaux spatiaux peuvent se trouver en même temps à leur point de départ et à leur point d'arrivée.

Avec les particules subnucléaires *tachyons*, *luxons* et *tardyons*, c'est un monde subnucléaire qui envahit le champ de vision de la physique : toutes ces particules se déplacent plus vite que la lumière dans leur système inertial (le système « inertial » est un système de référence où les forces d'inertie ne jouent aucun rôle ; aucune force ne s'exerce sur les masses : immobiles, elles demeurent immobiles ; en mouvement, elles ne subissent aucune accélération. Tachyons luxons et tardyons se meuvent constamment à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Ainsi, les calculs relatifs à l'énergie atomique ne s'appliquent-ils plus à ces particules puisque, par définition, elles vont plus vite que la lumière. Notre monde est un système inertial au sein duquel aucun mouvement ne peut dépasser la vitesse de lumière. Il y a des systèmes inertiaux où le mouvement est, par définition, plus rapide que la lumière. D'où l'on peut conclure que la vitesse de la lumière n'est pas une limite infranchissable.

L'astronomie vient à ce point confirmer les enseignements de la physique. Un groupe de savants de l'université d'Oxford dirigé par Y. S. Allen et Geoffroy Endaen a pu conclure, au terme d'une étude entreprise il y a des années, que les champs électromagnétiques se déplaçaient dans la constellation du Taureau à une vitesse approximative de 600 000 km à la seconde, soit deux fois la vitesse de la lumière. Un article sur ce sujet a récemment paru dans la revue américaine de physique « Nature ».

Il y a peu de temps encore, l'atome passait pour « le plus petit élément constitutif de la matière, indivisible et homogène » et l'on considérait qu'une quantité donnée de matière se compose d'un nombre incalculable d'atomes. Ce n'est qu'en 1913 que le prix Nobel danois Niels Bohr

(1885-1962) jetait, avec son modèle d'atome, les bases de la théorie atomique moderne. Aujourd'hui, l'énergie atomique tirée de la combinaison énergétique des protons et des neutrons dans le noyau de l'atome est exploitée industriellement. À elle seule, l'énergie atomique peut couvrir aisément les besoins en énergie de l'humanité tout entière. L'application la plus spectaculaire d'une idée révolutionnaire formulée dans le domaine de la physique, les hommes en prirent connaissance avec effroi quand les États-Unis firent exploser en 1952, dans les îles Marshall, la première bombe à hydrogène – un autre fruit de la théorie atomique contemporaine qui dissimule les possibles applications pacifiques derrière l'image terrifiante du champignon atomique.

Cet exemple si proche de nous démontre la rapidité avec laquelle des découvertes purement scientifiques trouvent aujourd'hui leur application pratique dans les domaines les plus divers. Quant à la découverte de particules plus rapides que la lumière, si elle n'a pas encore conduit à de telles applications pratiques, il n'en reste pas moins vrai qu'elle nous fait apparaître d'ores et déjà moins longues les distances qui nous séparent des étoiles...

Il n'y a pas si longtemps de cela, des auteurs de récits utopiques nous décrivaient volontiers des êtres possédant des armes extraordinaires : rayons meurtriers avec lesquels on peut découper une muraille de pierre, pulvériser un blindé, réduire en poussière un homme.

De tels rayons existent aujourd'hui. Aucun écolier n'ignore plus à l'heure actuelle ce qu'est un rayon *laser*. Le rayon est obtenu par amplification quantique des radiations émises par un cristal. Au centre d'une lentille placée sur le trajet du rayon lumineux, on crée des inten-

sités de champ telles que les métaux résistant aux plus hautes températures fondent sans coup férir. Ce rayon lumineux concentré sur un point microscopique ne permet pas seulement d'intensifier la lumière dans les télescopes perfectionnés de nos astronomes ou d'établir des liaisons radio d'une perfection sans précédent ; on s'en sert aussi dans l'industrie des montres pour tirer dans des plaquettes de métal des trous fins comme des cheveux ; et le laser n'est pas absent des hôpitaux où les spécialistes de la chirurgie oculaire l'emploient volontiers pour réaliser des « soudures » sur les yeux de patients affligés de décollement de la rétine ; quant à l'art militaire, tout le monde sait que le laser y tient sa place : à l'Est comme à l'Ouest, on travaille à la mise au point de fusils laser et de canons laser. Mais après tout, peut-être que l'arme au laser n'est pas aussi inédite qu'on veut bien le croire ?

Dans le deuxième livre de Moïse, chapitre 17, versets 10 – 11, il me semble qu'il est fait allusion à une arme de ce type :

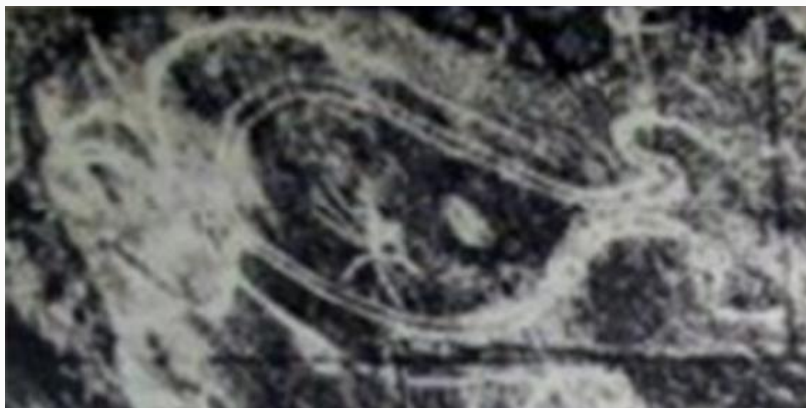
« Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le sommet de la colline (10). Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort : et lorsqu'il baissait sa main.

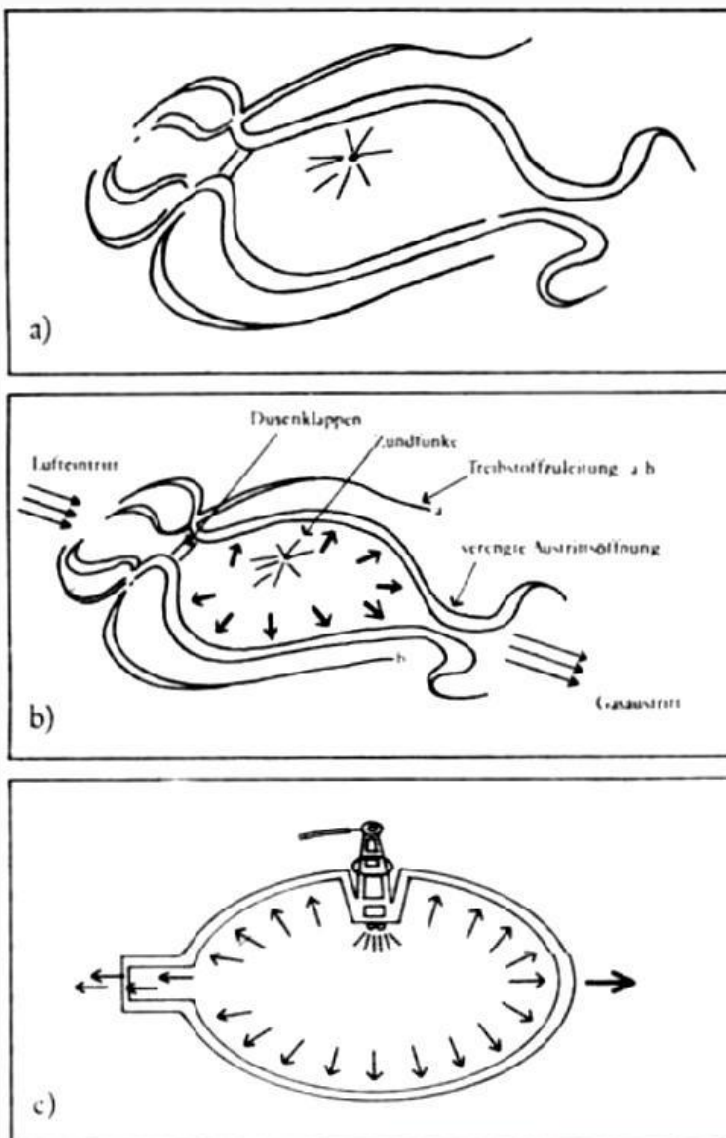
Amalek était le plus fort (11). Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. »

Que se passa-t-il là ?

Dans la bataille contre le peuple d'Amalek, Israël a l'avantage aussi longtemps que Moïse, sur sa colline, lève les bras. Quand il les baisse, Amalek reprend aussitôt du

poil de la bête. Mais voici que le pauvre Moïse n'en peut plus de tenir les bras levés ; il s'assoit et ses deux compagnons les lui soutiennent. Je me plais à penser que dressés d'eux-mêmes ou soutenus par Aaron et Hur, les bras de Moïse ne pouvaient rien pour les guerriers israélites. Il me faut bien admettre que Moïse brandissait dans ses mains une arme dont l'intervention ou la non-intervention faisait tourner la bataille à l'avantage des uns ou des autres. Quand Moïse tirait – c'est-à-dire quand il avait les bras levés – Israël prenait l'avantage. Quand il baissait les bras, les guerriers d'Amalek contre-attaquaient victorieusement avec leurs armes « conventionnelles ». Cette hypothèse s'appuie aussi sur le verset 9 où il est dit que Moïse, debout sur la colline, tenait dans sa main « la verge de Dieu » ! N'est-il pas logique de penser que la bataille tourne au désavantage des Israélites quand Moïse baisse les mains et donc l'arme meurtrière qu'il brandit à bout de bras ?





56. a) Pétroglyphe de l'île de Pâques. b) Interprétation de ce dessin : un réacteur nucléaire. c) Vue en coupe d'un réacteur actuel.

Dans « Présence des extra-terrestres », j'avais fait figurer un pétroglyphe de l'île de Pâques (*fig-56 a*) représentant une forme singulière, mi-poisson mi-homme. Depuis lors, un lecteur avisé (Horst Haas) a attiré mon attention sur le fait que le dessin en question pouvait fort bien représenter un *accumulateur de radiations* (*fig. 56 b*) : la tête du dessin représenterait *l'entrée d'air* ; le goulot qui la prolonge serait le *filtre d'entrée du carburant* ; le ventre serait la *chambre de combustion et de pression*, se rétrécissant elle-même vers la queue pour former *l'ouverture d'échappement* pour les gaz portés à hautes vitesses ; l'étoile dessinée dans le ventre symboliserait *l'étincelle de mise à feu...* Le dessin entier serait ainsi la représentation stylisée d'un *réacteur à accumulation de radiations*. « Et si les contours ne correspondent pas absolument aux normes de l'aérodynamique », m'écrit Horst Haas, « peut-être pourrait-on obtenir plus de précisions concernant la tenue de vol, etc., en procédant notamment à des mesures exactes des voies d'atterrissages qu'on a cru pouvoir identifier dans la plaine de Nazca. » En ce qui me concerne, m'est avis que les archéologues devraient enfin prendre conseil chez leurs collègues techniciens et ingénieurs !

Certes, l'île de Pâques reste un lieu plein de mystères. Mais quiconque cherche est payé de ses peines ! Dans « Fantastique île de Pâques », Francis Mazière rapporte l'extraordinaire exhumation d'une tête sculptée dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'île : contrairement à toutes les têtes de statues découvertes en ce lieu, cette tête est ornée d'une barbe et plantée d'yeux à facettes tels qu'on en voit sur les statues japonaises *Dogou*. Autre fait non moins remarquable, deux barres poussant littéralement hors de la tête. Prétendre qu'il pourrait s'agir de la repré-

sensation stylisée d'une bête à cornes, ce serait tirer dans le vide : il n'y a jamais eu de bêtes à cornes dans l'île de Pâques ! Et on ne voit pas bien un artiste humoriste de la préhistoire affublant de cornes la tête sculptée d'un de ses concitoyens ! Mais, trêve de plaisanteries ! Ce qui est vraiment aberrant, c'est de refuser encore de se rendre à l'évidence : les artistes de la préhistoire ont voulu représenter des antennes comme celles qu'ils avaient vues plantées sur les têtes des dieux qui séjournèrent sur terre...

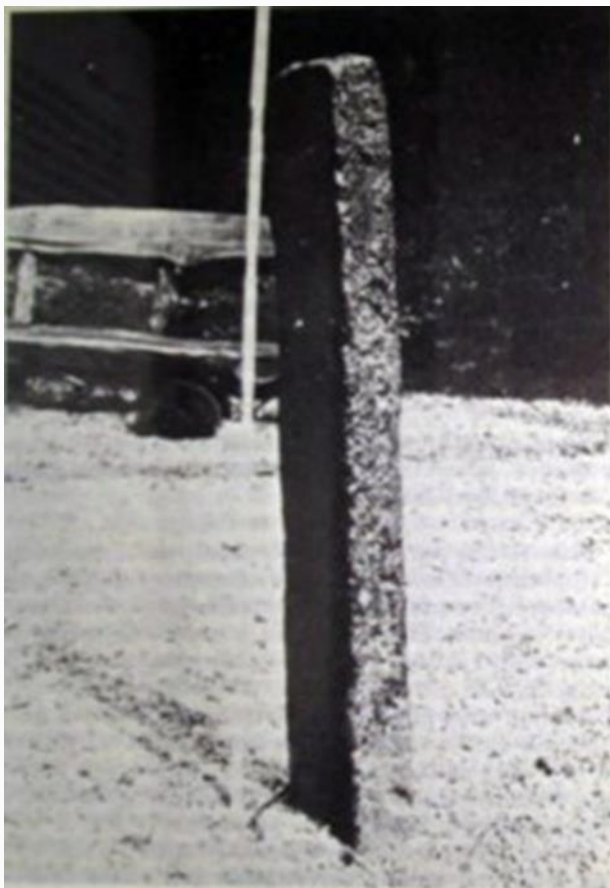
D'une toute autre partie du monde, Jacques Bergier et Louis Pauwels rapportent, eux aussi, des images préhistoriques d'êtres humanoïdes équipés d'accessoires d'apparence technique. Dans les montagnes du Hunan (République populaire chinoise) on a découvert des reliefs sculptés dans le granité représentant des êtres vêtus de combinaisons de plongeurs ou d'astronautes et dont les têtes se prolongent en forme de trompe d'éléphant. Ces trompes ne seraient-elles pas, en fait, des appareils respiratoires ? On ne peut pas ne pas se poser la question. Et pourtant, ceux qui sont amenés à interpréter de telles trouvailles archéologiques, ne se la poseraient très probablement pas : les êtres à trompe ont pu être datés ; ils remontent à 45 000 ans avant notre ère. Donc pas question, d'après eux, qu'il puisse s'agir d'appareils respiratoires, voire de masques à gaz. Pour ma part, je pense que ce genre de trouvailles doit nous inciter à réfléchir et, éventuellement, à reconsidérer nos opinions les mieux ancrées. Quand les faits s'ajoutent aux faits, rendant de jour en jour plus vraisemblable l'hypothèse du séjour sur terre d'astronautes venus de lointaines planètes au cours de la préhistoire, pourquoi ne pas en tenir compte ?

Pourquoi se boucher les yeux ? Pourquoi refuser de voir ce qui prend peu à peu des allures d'évidence ?

Il y a à Delhi un pilier métallique ne contenant ni phosphore ni soufre : ce pilier ne rouille pas et le temps n'a pas prise sur lui. Il est là, inchangé, depuis des temps immémoriaux. Il n'est pas toujours nécessaire d'aller loin pour faire des découvertes incroyables : dans le Kottenforst, un bois situé à quelques kilomètres à l'ouest de Bonn, il y a un pilier métallique que les gens appellent *l'homme de fer* depuis des siècles. Personne ne sait à quand remonte cette appellation et personne n'a réussi à expliquer l'origine de ce pilier. Il faut dire qu'il se dresse à 1,30 m au-dessus de la surface du sol mais, ainsi qu'on l'a établi par diverses estimations et mesures effectuées à l'aimant dessous, il plonge à 28 m de profondeur ! La partie visible présente une légère corrosion superficielle mais pas la moindre trace de rouille. Il est question la première fois de ce pilier (*fig. 57*) dans un document du XIV^e siècle. On le tient ou il fait office de « borne de délimitation » pour un village. À proximité immédiate du pilier, il y a un système de galeries souterraines et l'on distingue les vestiges d'un aqueduc romain. Curiosité supplémentaire : l'aqueduc n'est pas dirigé dans le sens habituel Eifel-Bonn ou Eifel-Cologne mais orienté très exactement sur le pilier mystérieux. Pour l'instant, on ne sait encore trop que penser de cette curiosité. Et pourtant, dans la région, on s'y entend en métaux ! Ne devrait-on pas commanditer quelques métallurgistes à l'esprit curieux ? On pourrait les envoyer en mission à New Delhi et ils pourraient étudier l'alliage du pilier « incorruptible » pour le comparer ensuite à *l'homme de fer* du Kottenforst. Peut-être pourrait-on enfin dater scientifiquement ces vestiges et en démontrer ainsi la haute antiquité. Car

pour moi, il ne saurait s'agir d'une « borne de délimitation ». Tout au plus le pilier a-t-il servi, à une époque donnée, de « borne ». Je vois mal une borne s'enfonçant à 28 mètres sous la terre ! Mais l'Europe a pu être l'un des points de chute des « dieux » de la préhistoire, et dans ce cas, l'énigme de l'*homme de fer* s'expliquerait...

Salzbourg également possédait autrefois une bien singulière merveille. Johannes V. Butlar en parle :



57. L'homme de fer du Kottenforst près de Bonn. Il plonge sous terre à 28 m de profondeur. À Delhi, également, il y a un pilier de cette sorte. Dans les deux cas, il s'agit d'un métal qui ne rouille pas !

« Qui connaît le secret du dé du Dr Gurlt ? La plus curieuse chose qu'on ait jamais trouvée dans un bloc de charbon du tertiaire – enfermée dans ce bloc depuis des millions d'années ! Ce dé quasi parfait a été trouvé en 1885. Un profond sillon courait en son centre sur quatre

faces. Deux autres faces étaient légèrement bombées. Le dé consistait en un alliage d'acier à base de carbone et de nickel et pesait 785 grammes. Sa faible teneur en soufre interdisait de penser qu'il pût s'agir du fruit d'un phénomène naturel – tel le gravier qui parfois prend des formes géométriques tout à fait surprenantes. Les savants ne tombèrent jamais d'accord sur l'origine possible de l'étrange objet. Il fut exposé jusqu'en 1910 au musée de Salzbourg ; après quoi il disparut dans des circonstances assez obscures. »

Si le dé en question remontait au tertiaire, je ne puis que poser la question : les singes savaient-ils fabriquer de l'acier ?

Dans le Fisher Canyon (Nevada), on a découvert l'empreinte d'une chaussure dans une couche de charbon. L'empreinte de la semelle est si nette, rapporte Andrew Thomas, qu'on y reconnaît même la trace d'une cordelette tressée. L'ancienneté de cette empreinte a été évaluée à 15 millions d'années. L'homme n'est apparu que 13 millions d'années plus tard. En d'autres termes, l'homme primitif est apparu il y a deux millions d'années et commença à porter des chaussures il y a quelque 20 000 ans ! Mais alors, qui a bien pu laisser cette empreinte ?

Je ne vois que deux réponses possibles : Ou bien les singes se sont confectionné des chaussures à semelle de corde ou alors, la terre a reçu, il y a des millions d'années, la visite d'êtres chaussés...

En 1972, l'archéologue anglais Walter Bryan Emery trouvait dans une galerie souterraine près de Sakkara (Égypte) un gros morceau de calcaire. Il s'employa à briser prudemment le bloc et découvrit à l'intérieur, une statuette du dieu-soleil Osiris. À ce moment-là, Emery fut

pris d'un malaise et s'écroula. Il devait mourir deux jours plus tard dans une clinique du Caire. Cause du décès : infarctus. Le professeur Emery était la vingtième victime de la « Malédiction des pharaons ».

Quelles sont ces forces mystérieuses qui ont provoqué tant de morts inexplicables ? Est-il possible que ces vestiges de l'ancienne Égypte puissent libérer des formes d'énergie non identifiées à ce jour dès qu'on les approche, dès qu'on les touche ?

Une telle question paraîtra probablement plus justifiée quand on saura qu'on a commencé il y a deux ans seulement à examiner aux rayons X des momies qui sont exposées au musée du Caire depuis le début du siècle et qu'on a découvert ainsi qu'elles recélaient de bien singuliers objets. United Press International a publié à ce sujet le rapport d'un groupe d'archéologues responsables de ces travaux sous la direction de James Harris, de Ann Arbor, Michigan : Les rayons X nous ont révélé la présence d'un *œil sacré* sous l'avant-bras gauche de Sétî (décédé en 1343 av. J. -C.) ; Thoutmôsis III (décédé en 1447 av. J. -C.) porte sous l'avant-bras droit un appareil que les chercheurs, faute de mieux, disent être une *broche en or* ; la reine Noutmet porte sur la poitrine quatre minuscules statuettes et une pierre ovale. Jamais jusqu'à on n'avait soupçonné l'existence de ces « accessoires » car les momies sont enduites d'une épaisse couche de pâte noirâtre et résineuse. Il a donc fallu attendre qu'on applique aux momies la technique des rayons X pour découvrir ces objets qui entreront certainement dans la littérature archéologique sous les espèces de *parures*, de *bijoux*, d'*ornements*. Les autorités caiotes, comme le souligne encore James Harris, hésitent à donner le feu vert aux spécialistes qui voudraient prélever les objets dissi-

mulés dans les momies. Et cependant, il faut que cette recherche se poursuive par un moyen ou par un autre. Peut-être la science saura-t-elle éclaircir l'énigme – et nous apprendra-t-elle quel genre d'objets on a installés dans les momies à la place des organes prélevés sur les corps avant leur embaumement...

À l'époque où les pharaons faisaient édifier leurs pyramides sur le Nil, l'histoire n'avait pas encore commencé en Europe. Les premiers édifices européens sont les mégalithes dont les plus célèbres sont les mégalithes de Stonehenge, Grande-Bretagne. Le professeur Alexander Thom (Oxford), spécialiste des édifices mégalithiques, publiait récemment dans « Die Welt am Sonntag » un article dans lequel il soulignait les extraordinaires connaissances astronomiques et géométriques des hommes du néolithique. Thom a découvert que certains de ces édifices mégalithiques étaient des observatoires lunaires parfaitement au point et que les hommes du néolithique (4000-1800 av. J. -C.) étaient singulièrement *forts en maths*. Il est établi, par exemple, qu'ils savaient calculer à d'infimes fractions de seconde près le point exact où devait se lever la lune ! Cette connaissance, oubliée par la suite, ne sera réinventée que 3 000 ans plus tard ! Les conclusions de Thom sont corroborées par les travaux d'autres savants, spécialistes de ces époques reculées. Le Dr Rolf Müller notamment a démontré que les hommes du néolithique bâtissaient d'une façon générale en fonction de l'observation des astres. Or, que nous apprend-on en général sur les hommes du néolithique ? Ce sont eux qui commencèrent à polir les pierres, à leur donner des formes plus affinées, à les percer pour en faire des haches ; ce sont eux qui fabriquèrent les premiers couteaux en pierre et en obsidienne, qui commencèrent à

domestiquer des animaux et à faire de l'agriculture, qui se risquèrent hors des cavernes et construisirent les premières et fragiles habitations. Mais alors comment expliquer la simultanéité parfaitement contradictoire de techniques aussi primitives et d'une science astronomique et mathématique aussi évoluée ? Nos primitifs ancêtres devaient avoir d'excellents professeurs ! Et s'ils avaient d'excellents professeurs, d'où pouvaient-ils bien venir ? Et si les professeurs étaient du *cru*, de qui tenaient-ils leurs connaissances ?

Ainsi, nous voici donc, de nouveau, en présence d'un de ces *illogismes* comme nous en rencontrons à tous les détours de l'histoire, ou plutôt, de la préhistoire ! Illogismes, paradoxes, énigmes insolubles, et de tous ordres ! Qu'on songe seulement à la banane ! Non, non, je ne plaisante pas ! La banane soulève plus de problèmes qu'on ne le suppose en général. On sait que ce fruit est répandu depuis des millénaires dans toutes les régions tropicales et subtropicales de notre globe. La légende indienne évoque le « merveilleux kandali » (buisson de banane) que les « manous », c'est-à-dire les esprits supérieurs protecteurs de l'humanité apportèrent sur terre et y « implantèrent » lors d'un de leurs séjours. Double problème : la banane ne se présente ni sous la forme d'un buisson ni sous celle d'un arbre. En outre, la banane est une plante annuelle se reproduisant exclusivement par la pousse de rejetons (et non par ensemencement, car la banane n'a pas de semence). Mais dans ce cas, n'est-il pas extraordinaire qu'on la trouve dans les plus petites îles du Pacifique sud ? Comment est « née » cette plante si utile à la nutrition des hommes ? Comment a-t-elle pu se répandre tout autour de la terre puisqu'elle n'a pas de semence ? Seraient-ce effective-

ment les « manous » dont nous entretient la légende indienne qui l'auraient apportée sur terre – pour en faire bénéficier nos primitifs ancêtres, partout où le climat s'y prêtait ?

Les Uros qui habitent dans des cités lacustres sur le lac Titicaca (Bolivie) prétendent que leur peuple est plus ancien que les Incas et qu'il existait déjà avant Ti-To-Tu, le père des cieux, qui créa l'homme blanc. Les Uros prétendent dur comme fer qu'ils ne sont pas des hommes. Ils disent qu'ils ont le sang noir et qu'ils vivaient déjà quand la terre était encore plongée dans les ténèbres : *nous ne sommes pas comme les autres hommes car nous venons d'une autre planète*. Les rares survivants du peuple uros évitent tout contact avec le monde extérieur. Opiniâtrement, fièrement, ils invoquent leur *différence* qu'ils revendiquent et défendent comme l'héritage qu'ils ont apporté avec eux en s'installant sur terre...

Le Dr Alexander Marshack, du Haivard's Peabody Museum, a étudié des milliers d'os, de morceaux d'ivoire et de pierres gravés présentant tous des motifs analogues : des points, des lignes en zigzag, des cercles. Jusqu'à présent il était admis qu'il s'agissait uniquement de motifs ornementaux. Mais qu'en pense Marshack : « Il semble plutôt qu'il s'agisse d'inscriptions relatives aux phases de la lune et aux astres d'une manière générale. Et tous ces objets datent de 10000 à 30000 av. J. -C. » En voilà une histoire ! Voilà maintenant que les hommes du paléolithique s'occupaient d'astronomie, eux aussi !

Il ne manquait plus que cela ! Eux dont on disait qu'ils avaient à peine assez de tout leur temps pour se procurer la nourriture nécessaire à la survie ! Qui a bien pu leur enseigner ces choses ? L'observation des astres n'était pas précisément un passe-temps de leur *niveau* ! Et ce

n'était pas non plus, au point où en était l'homme, une occupation utile à son entretien.



58. Les archéologues appellent « dieu-abeille » cet être étrange originaire de Tulum, Mexique. Drôle d'abeille !

C'est dans le temple des fresques, à Tulum, Mexique, que les archéologues, spécialistes de la civilisation maya (Redfield, Landa, Cogolludo, Roys) ont découvert ce qu'ils ont appelé les *dieux-abeilles* (je leur laisse naturellement volontiers la gloire de leur invention !). Dans la littérature se rapportant aux Mayas, la notion de société d'abeilles, de ruche, etc., est parfaitement inexistante et cependant, on affirme çà et là que les « Ah-Muzencab » étaient de grandes abeilles qui régissaient les autres. Les reliefs représentant des personnages qualifiés de dieux-abeilles ne présentent bizarrement pas la moindre analogie avec

l'insecte qui porte ce nom ! On voit un être (rien à voir avec une abeille) couché sur le ventre, coudes écartés, avant-bras reposant sur le sol, les mains semblant tenir une barre ou des leviers de commande : les pieds *chaussés* paraissent actionner des pédales ; autour du personnage, on distingue tout un ensemble d'éléments techniques qui ne trouveraient place dans aucune ruche ! (fig. 58).

Dans le *Codex-tre-Cortesianm*, Madrid, on trouve également un *dieu-abeille*. Là encore, il s'agit d'un être (d'aspect d'ailleurs redoutable) couché sur le ventre, coudes écartés, portant sur le dos deux bombes de forme « classique » enveloppées de larges bandes et munies d'une mèche (fig. 59). Du dieu-abeille de Madrid, que va-t-on dire ? ça – des bombes ! Mais ce sont des ailes, voyons ! Bien, bien – mais depuis quand des ailes d'abeille ressemblent-elles à des bombes ?



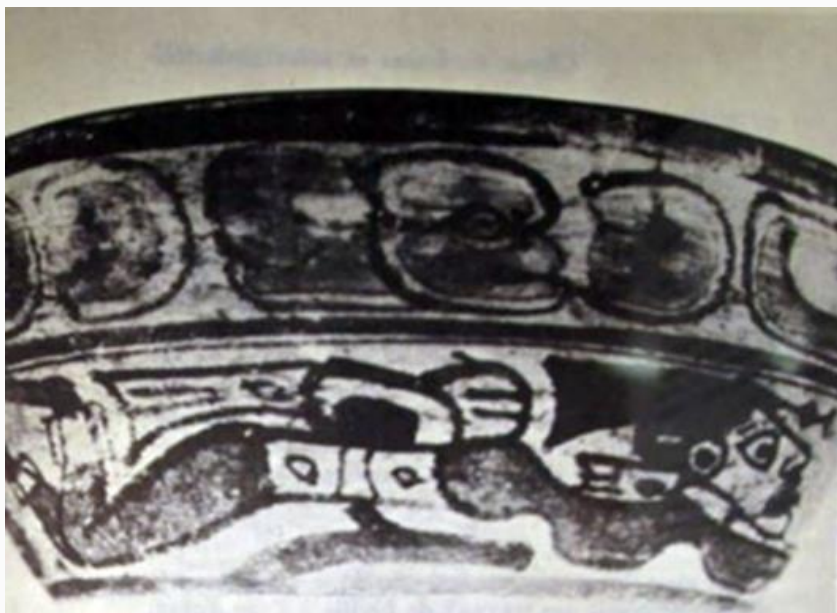
59. Cet être hideux passe également pour un « dieu-abeille » dans la littérature archéologique. On notera les deux bombes qu'il transporte sur son dos.

Il y a quelques années, le Dr Carl Sagan a suggéré qu'on rende la planète Vénus habitable pour l'homme en envoyant des vaisseaux spatiaux lâcher des *algues bleues* (Cyano phyceae) dans l'atmosphère chaude de cette planète. Les algues bleues sont très résistantes à la chaleur et possèdent la propriété de se multiplier et de croître démesurément en un temps record, produisant ainsi des quantités énormes d'oxygène. Sagan pense en effet que l'oxygène enrichirait l'atmosphère de Vénus et rafraîchirait la surface de la planète jusqu'à entraîner des précipitations suffisantes pour faire fructifier le sol. L'astrophysicien Sagan paraît être sur la bonne voie : on a trouvé au Transvaal (Afrique du Sud), dans des roches sédimentaires âgées de 3,5 milliards d'années, les traces d'êtres vivants. Ce sont les plus anciennes traces de vie jamais découvertes. Le niveau d'évolution de ces êtres était à peu près celui des algues bleues ! Et cependant il n'y avait assurément pas encore de vie organique sur notre planète il y a 3,5 milliards d'années. Le paléontologue H. D. Pflug, de l'université de Giessen, admet que la vie est plus ancienne que la terre !

Notre planète aurait-elle été oxygénée dans la nuit des temps par projections d'algues bleues ? L'a-t-on pour ainsi dire *préparée* pour une future colonisation ? Et qui mit en route ce processus de transformation biologique avec une science aussi rigoureuse des conséquences ?

Ces cinq dernières années, une équipe irano-américaine poursuit des travaux de fouille à *Tepe Yahia*, à 250 km au sud de *Kerman*. Tepe Yahia fut délaissé au seuil de notre ère. Un couple d'anthropologues, C. C. et Martha Lamberg-Karlovsky, y ont découvert quantité d'œuvres en bronze à forte teneur d'arsenic. Ces œuvres ont pu être datées : elles remontent à 3500 av. J. -C.

Pendant l'âge du bronze, c'est-à-dire après le néolithique et avant l'âge du fer, l'homme travaillait – s'accorde-t-on à penser – le cuivre, l'étain et le plomb. À l'état naturel, l'arsenic se trouve dans les débris de cobalt ou combiné à d'autres éléments dans nombre de minéraux. Difficile de concevoir comment des hommes encore réduits à un stade de développement technique très primitif ont pu extraire de l'arsenic pour l'intégrer à leurs alliages de bronze. Et si ces fondeurs de bronze avaient suivi un cours de perfectionnement ? Et si l'on cherchait un peu la trace de ceux qui auraient pu le leur dispenser ?



60. Vase maya appartenant à la famille Springensguth de San Salvador et représentant une femme munie d'un appareil individuel de vol.

Chez la famille Springensguth à San Salvador (El Salvador), j'ai pu examiner à loisir une coupe maya (*fig. 60*) sur laquelle est représentée une femme maya portant sur le dos un engin individuel de vol. L'engin est fixé sur le dos par une large sangle qui ceinture le thorax et le bassin de la femme. Au musée américain de Madrid, on peut admirer un vase attribué à la civilisation nazca et représentant un personnage analogue. Il s'agit cette fois d'une déesse mère ; elle porte une large ceinture centrale et deux sangles qui lui enserrant les cuisses et les épaules ; et sur le dos, comme de juste, la déesse porte un appareil de vol. Le rocket-belt semble avoir eu de nombreux adeptes tout autour de la terre, il y a bien longtemps...

À la demande des autorités spatiales américaines, le professeur Ruth Reyna a rédigé un rapport reposant sur l'interprétation de textes sanscrits. D'après M^{me} Reyna et sur foi de ces textes, les Indiens auraient effectué des vols spatiaux autour de l'an 3000 avant notre ère. Ils auraient fui le déluge menaçant et se seraient réfugiés sur Vénus. Les textes sanscrits en question ont été étudiés et interprétés à l'université du Punjab...

Les Tschuwasch – une peuplade tatare d'origine finnoise vivant sur les rives de la Volga – comptent encore aujourd'hui quelque 1,5 million de citoyens. La langue d'usage est un rameau autonome issu du turc. Le linguiste brésilien Lubomir Zaphyrof, spécialiste de la langue inca, a constaté que la langue tschuwasch actuelle a conservé l'emploi de quelque 120 mots composés incas ! Il s'agit principalement de mots se rapportant à la mythologie inca. Quelques exemples :

Wiracocha : esprit bienfaisant demeurant dans le cosmos.

Kon tiksî Ula Wiracocha : souverain de la plus haute origine, éclatant comme la foudre, le bon esprit de l'univers.

Chuuash : dieu de la lumière.

À ceux qui parleraient le tschuwasch et s'intéresseraient également de près aux Incas, je donne volontiers ici l'adresse du professeur Zaphyrof : Caixa Postal 6603 Sao Paulo (Brésil).

Le courrier de l'Unesco relatait en 1972 les sensationnelles découvertes faites par l'archéologue américain Manson Valentine et le plongeur sous-marin Dimitri Rebikoff à proximité immédiate des rivages de *Bimini* et *Andros*, deux îles des Bahamas. Les deux hommes ont pu explorer là des habitations sous-marines avec des murs de 70 à 250 m de long ! Les bâtisses dont les faîtes arrivent à quelque 6 mètres au-dessous de la surface de l'eau s'étendent sur une centaine de km² ! Les pierres des murs pèsent en moyenne 25 tonnes pièce ! Les spécialistes de l'université de Miami ont évalué l'âge de ces cités sous-marines à 7 000-10 000 ans avant notre ère – méthode de datation au carbone 14 ! Ce qui veut dire que ces cités virent le jour bien avant que ne fussent construites les pyramides de Gizeh, bien avant l'épopée sumérienne de *Gilgamesh* ! Pour Rebikoff, il est hors de doute que les frontières de la fiction seront amplement dépassées par la réalité quand ces constructions sous-marines des Bahamas auront été explorées à fond. Quand on pense que certaines de ces « bâtisses » s'enfoncent à 80 m sous la mer !

Allons-nous apprendre prochainement quelque chose de nouveau sur Atlantis ? Cela ne m'étonnerait pas tellement...

Lors d'un congrès de chimistes qui s'est tenu récemment à Los Angeles, le Dr Lynde Anderson de Chattanooga, Tennessee, a fait un rapport verbal sur ces travaux relatifs à la méthode de datation par l'isotope de carbone radioactif C 14. Des centaines d'expériences effectuées à plusieurs reprises sur les mêmes objets ont abouti, chaque fois, à des résultats sensiblement différents. Bref, il est hors de doute que le test de datation au carbone 14 est loin d'être aussi rigoureusement précis et infaillible qu'on veut bien le dire. Le fait est établi et pourtant nombre d'archéologues continuent à se fier aveuglément à cette méthode comme si le salut de l'archéologie en dépendait...

Lors de travaux d'orpaillage effectués ces quinze dernières années au moyen de pompes à haute pression et de dragueurs au nord de Fairbanks, Alaska et dans la vallée du Yukon, on a retiré du sol des mammoths à poil long parfaitement congelés. Les estomacs des animaux contenaient les feuilles et herbes que les animaux avaient mangées juste avant leur mort. Les petits étaient couchés à côté des grands, pêle-mêle. Opinion de l'archéologue Frank C. Hibben, de l'université de New Mexico : « Il est absolument impossible qu'un si grand nombre d'animaux soient morts ensemble de mort naturelle ! » Et de fait, les recherches ont révélé que les bêtes étaient toutes mortes d'une minute à l'autre, figées sur place et congelées simultanément – aucune bête, en effet, ne présentait le moindre signe de décomposition commençante. Aux alentours immédiats de Fairbanks on a réuni par ailleurs 1 766 mâchoires d'une seule et même race de bisons préhistoriques. Qui a bien pu organiser de telles chasses aux grands animaux ? Quelle fut la cause de la soudaine mutation de climat qui congela pour ainsi dire sur place

un troupeau de mammoths en train de paître paisiblement ?

Alors que je m'apprêtais à louer une voiture devant l'hôtel Taj-Mahal à Bombay pour me faire conduire, ce 8 novembre 1968, à Kanheri sur la côte de Malabar, je me laissai distraire de mon projet par une « attraction » archéologique réputée des environs de Bombay. Je voulais visiter, moi aussi, les 83 cavernes rocheuses aussi appelées « temples » dans les guides touristiques. À l'époque, déjà, il m'apparut clairement – Je ne connaissais pas encore l'existence des galeries souterraines en Équateur et au Pérou – que ces grottes creusées dans le roc au moyen d'explosifs (il s'agit essentiellement de granité), s'étageant les unes par-dessus les autres, s'élevant à chaque niveau jusqu'à quinze mètres de hauteur, ne pouvaient avoir servi uniquement à des cérémonies religieuses. Il n'est pas nécessaire de s'enfoncer sous terre pour prier les dieux ni d'installer des autels au cœur de profondes cavernes. Ces constructions dans le rocher ressemblent davantage à des abris fortifiés qu'à des temples. Différentes scènes tirées de la vie de *Shiva* sont représentées sur les parois de ces « cavernes ». *Shiva* veut dire en sanscrit, « le croyant ». Symbole de la destruction comme du salut, *Shiva* forme avec *Brahma* – la Force qui crée les mondes – et avec *Vichnou* représenté par le Veda comme celui qui passe partout – la trinité des hindouïstes, *Trimourti*. J'admirai en passant dans les vastes salles, les hauts plafonds supportés par des colonnes de granité et couverts de reliefs magnifiques. J'appris alors que l'âge de ces constructions taillées dans le roc était très controversé mais que différents spécialistes s'accordaient à penser qu'elles avaient été réalisées environ un demi-millénaire avant notre ère, par d'anciens représentants du *jaïnisme*,

une religion plus ancienne que le bouddhisme et encore pratiquée à l'heure actuelle. Qu'est-ce qui a bien pu pousser les *Jaïns* à réaliser des ouvrages aussi titanesques ? Comme d'habitude, il n'y a guère que les mythes et les légendes pour répondre à nos interrogations. Et la légende, en l'occurrence, nous apprend que des fils des dieux vaincus par les *Kourous*, le peuple le plus ancien de l'Ouest indien, se retirèrent dans ces fortifications après la défaite. Jaïn signifie vainqueur en sanscrit. Cela veut-il dire que la guerre finit par tourner à l'avantage des Jaïns ? Que les vaincus d'une bataille finirent par gagner la guerre parce qu'ils avaient pris la précaution de se construire des forteresses sûres ? Je suis enclin à le croire car la mythologie indienne insiste sur le fait que les cavernes furent creusées dans le roc pour abriter les vivants des puissances célestes qui les menaçaient.



61. À Derinkuyu, Anatolie, il y a des villes souterraines avec d'immenses salles pouvant contenir des milliers de personnes.

Dans « Quand les dieux étaient encore nombreux », le Dr Bemhardt Jacobi fait l'inventaire de ces fortifications préhistoriques indiennes. Il signale notamment un groupe de 150 cavernes près de Junnar, sur le plateau du *Dekkan*, un autre groupe de 27 cavernes à *Adjanta* et un autre encore de 33 cavernes à *Ellora*.

Je propose ci-dessous une spéculation fondée sur les indices réunis dans le présent ouvrage.

1. Une bataille entre des êtres intelligents proches de l'homme se déroula en des temps reculés dans les profondeurs de la galaxie.

2. Les vaincus battirent en retraite à bord d'un vaisseau spatial.

3. Connaissant la mentalité des vainqueurs et sachant que ceux-ci n'auront pas de répit avant de les avoir anéantis, les vaincus ont recours à une ruse qui consiste à ne pas aller s'installer sur la planète qui leur offre notoirement les meilleures conditions de survie, et où les vainqueurs vont nécessairement les croire réfugiés.

4. Les vaincus choisissent la terre dont les conditions, loin d'être idéales, sont néanmoins « acceptables ». Dans cette atmosphère nouvelle, les vaincus porteront longtemps des appareils respiratoires car ils ont besoin de temps pour s'adapter au mélange gazeux qui constitue l'atmosphère terrestre (d'où toutes ces représentations de personnages porteurs de heaumes, de masques, etc., sur les parois des cavernes),

5. Craignant d'être découverts par leurs adversaires, ils « s'enfoncent sous terre » – c'est ainsi que naissent différents réseaux de tunnels souterrains.

6. Pour donner complètement le change à leurs impitoyables ennemis, les « réfugiés » mettent en place sur la cinquième planète de notre système solaire (donc pas sur la terre !) différentes installations techniques dont des émetteurs qui envoient des messages codés dans le cosmos.

7. Les vainqueurs donnent dans le panneau : ils font sauter la cinquième planète dont les débris vont former la ceinture des planétoïdes. Un regard sur la carte du système solaire fait apparaître qu'entre les *actuelles* qua-

trième et cinquième planètes – Mars et Jupiter – s'ouvre une lacune béante de 480 millions de km. Cette lacune cependant n'est pas « vide » : des centaines de milliers de débris de matière, les uns très gros, les autres minuscules, s'y meuvent constamment ; ces débris constituent ce qu'on appelle communément la ceinture de planétoïdes. Voici des siècles et des siècles que les astronomes se demandent pourquoi et comment une planète a pu « exploser » entre Mars et Jupiter. (Je veux admettre que cette planète n'a pas « explosé » d'elle-même, mais que « quelqu'un » est intervenu pour la faire exploser...)

8. Les vainqueurs pensent que les vaincus sont enfin anéantis et rentrent chez eux à bord de leurs vaisseaux spatiaux.

9. La destruction brutale de la cinquième planète provoque de notables perturbations à l'intérieur de notre système solaire. L'axe de rotation de la terre se déplace de quelques degrés et de formidables inondations affectent toute la surface de la planète (on retrouve l'histoire du déluge dans les légendes des peuples les plus différents, un peu partout dans le monde).

10. Au bout d'un certain temps, les vaincus sortent de leurs catacombes si remarquablement conçues et s'emploient à recréer l'intelligence sur notre planète. En vertu de leurs connaissances dans les domaines de la biologie moléculaire (code génétique, etc.) les vaincus « créent l'homme à leur image » à partir du primate qu'ils ont « sous la main ». (Légendes relatives à la création de l'homme, promesse de « Dieu » faite à Abraham – et à bien d'autres – concernant leur descendance, laquelle serait aussi nombreuse que « les étoiles du ciel », etc.)

— Les anciens vaincus devenus souverains de la terre – et considérés comme des *dieux* trouvent trop lent le dé-

veloppement de la race humaine. Certes leurs créatures sont « à l'image des dieux » mais il est nécessaire d'intervenir souvent pour accélérer le processus. C'est ainsi qu'on lit dans Moïse (Genèse II, 6) : « Ce n'est que le début de leur action. Et maintenant plus rien ne les empêchera de faire tout ce qu'ils auront projeté. » Les dieux impatients piquent de fréquentes et saintes colères. Ils frappent et exterminent – pour l'exemple – ceux qui critiquent et ne veulent pas se plier à leur loi – laquelle est essentiellement biologique. Se sentant responsables – non sans raisons – des développements futurs de l'humanité, les dieux n'éprouvent aucun scrupule moral à mener à bien de sanglantes épurations.

11. Mais les hommes, de leur côté, ont peur des dieux et de leurs expéditions punitives. D'autant plus que le temps a passé et que ce ne sont plus les dieux de la première confrontation mais leurs enfants et leurs petits-enfants. Très tôt l'homme se sent plus ou moins l'égal ou le semblable de ces fils et filles des dieux (cf. mythologie des familles divines).

— Des groupes importants d'hommes s'enfouissent à leur tour sous terre pour échapper aux représailles des dieux. Peut-être que ces groupes disposaient encore d'outils perfectionnés que les dieux leur avaient appris à fabriquer – des outils avec lesquels ils travaillaient la pierre plus aisément que ne l'imaginent les archéologues d'aujourd'hui.

12. Le fait est indéniable, chaque année on découvre çà ou là sur notre globe de nouveaux et souvent gigantesques complexes d'habitations souterraines. Il convient de souligner que ces constructions ne sont pas du tout identiques aux réseaux souterrains de l'Équateur et du Pérou. Il s'agit de cités bâties par d'innombrables mains

et sans moyens techniques perfectionnés tels que la foreuse à haute température. On trouve en maints lieux de tels abris « antiaériens » construits par des hommes soucieux de se préserver de l'ire des dieux. Je citerai pour mémoire trois endroits seulement :

San Agustin, Colombie : des sanctuaires souterrains reliés par des galeries.

Cholula, Mexique : des temples souterrains reliés par des galeries (à ne pas confondre avec les galeries creusées par les archéologues en ce même lieu).

Derinkuyu, Anatolie : des cités souterraines avec des maisons à plusieurs niveaux et de grandes salles de réunion (fig. 61).

— Si des hommes, à savoir nos lointains ancêtres, ont bâti des abris souterrains, ce n'est certes pas pour le plaisir car cette sorte d'ouvrages a dû requérir bien des peines et bien des soins – sans compter naturellement le temps qu'il leur aura fallu pour mener à bien des tâches de cette ampleur. Ce n'est pas non plus pour se préserver des bêtes sauvages ni par idéal religieux que ces forteresses ont été creusées dans le roc et dans la terre. De même, il est invraisemblable que ces ouvrages aient été conçus puis réalisés pour servir de refuge en cas d'agression étrangère. Il aurait suffi à l'envahisseur de bloquer les entrées des souterrains pour réduire les réfugiés à la famine et les contraindre à se rendre. Mais alors quoi ?

13. La seule raison qui a pu inciter nos ancêtres à bâtir de telles forteresses souterraines c'est la crainte d'avoir à subir des agressions aériennes ! Mais qui pouvait bien attaquer les hommes par cette voie ? Les dieux

naturellement ! Ces mêmes dieux qui leur avaient déjà rendu visite en des temps anciens...

Je ne doute pas que les critiques vont pleuvoir comme grêle sur ma tête : ce genre de spéculation a le don de déchaîner la diatribe. Heureusement, j'y suis habitué.

Jamais je n'ai eu à subir d'attaques aussi sévères que celles qui furent lancées contre moi après la parution de « Présence des extra-terrestres », au sujet de l'interprétation que je donnai à certains passages d'Ézéchiél. Résumons l'affaire !

Chez Ézéchiél, on lit :

« La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais parmi les captifs du fleuve du Kebar, les cieux s'ouvrirent... Je regardai, et voici, il vint du Septentrion un vent impétueux, une grosse nuée et une gerbe de feu qui répandait de tous côtés une lumière éclatante, au centre de laquelle brillait comme de l'airain poli, sortant du milieu du feu. Au centre encore, apparaissaient quatre animaux dont l'aspect avait une ressemblance humaine. Chacun d'eux avait quatre faces et chacun avait quatre ailes. Leurs pieds étaient droits et la plante de leurs pieds était comme celle du pied d'un veau, et ils étincelaient comme de l'airain poli... Je regardais ces animaux ; et voici, il y avait une roue sur la terre, près des animaux, devant leurs quatre faces. À leur aspect et à leur structure, ces roues semblaient être en chrysolithe, et toutes les quatre avaient la même forme ; leur aspect et leur structure étaient tels que chaque roue paraissait être au milieu d'une autre roue. En cheminant, elles allaient de leurs quatre côtés, et elles ne se tournaient point dans leur marche. Elles avaient une circonférence et une hauteur effrayantes, et à leur circonférence les quatre roues étaient remplies d'yeux tout autour. Quand les animaux mar-

chaient, les roues cheminaient à côté d'eux ; et quand les animaux s'élevaient de terre, les roues s'élevaient aussi... Quand ils marchaient, elles marchaient ; quand ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient ; quand ils s'élevaient de terre, les roues s'élevaient avec eux, car l'esprit des animaux était dans les roues... Il me dit : fils de l'homme, tiens-toi sur tes pieds et je te parlerai... Et j'entendis derrière moi un grand tumulte... J'entendis le bruit des ailes des animaux, frappant l'une contre l'autre, le bruit des roues auprès d'eux, et le bruit d'un grand tumulte. »

Ayant cité le passage d'Ézéchiel dont je reproduis ici des extraits pour mémoire, je me livrai à une tentative d'interprétation largement fondée sur les connaissances actuelles en matière d'astronautique.

Il me semblait impossible de ne pas faire un rapprochement qui, à mon sens, s'imposait d'évidence. Mon exégèse n'eut pas l'heur de plaire ! Et le moins qu'on puisse dire c'est que l'on ne m'épargna pas...

Mais voyons la suite de l'histoire. Le 28 mars 1972, je rencontrai à Huntsville, USA, l'ingénieur Joseph L. Blumrich, directeur du service « projets de constructions » à la NASA ; ce service conçoit et calcule jusque dans leurs moindres détails les vaisseaux spatiaux de demain. Autrichien de naissance, Blumrich travaille à la NASA depuis quatorze ans. Il a notamment participé à la construction du dernier étage de Saturne V ; actuellement Blumrich travaille à la mise au point des futures stations orbitales qui doivent permettre aux astronautes de rester dans l'espace pendant plusieurs semaines. En juillet 1972, Blumrich fut décoré de la « Exceptional service medal » de la NASA, en récompense de ses travaux sur Apollo et Saturne. À noter que cette distinction n'est at-

tribuée que très rarement à la NASA. Cela pour donner une idée de l'importance des fonctions de ce savant.

« M. Blumrich, je sais que vous vous êtes intéressé pendant vos loisirs aux visions d'Ézéchiél. C'est une chose qui peut paraître surprenante de la part d'un homme dans votre position. Qu'est-ce qui vous a poussé à cela ? »

« L'indignation – tout bonnement ! J'avais lu votre livre « Présence des extra-terrestres et mon point de vue, pendant cette lecture, était celui d'un homme convaincu que tout ce que vous avanciez était faux. Je m'arrêtai à votre citation d'Ézéchiél et aux interprétations que vous en donniez car c'est un domaine qui m'est familier. Ézéchiél décrivant dans ses visions un vaisseau spatial, donnant même des détails techniques, voilà qui était fait pour retenir mon attention : j'ai passé le plus clair de ma vie à élaborer des plans d'avions puis d'engins spatiaux – sur ce point au moins, j'allais pouvoir vérifier la légèreté de vos assertions. Je pris une Bible, me mis à lire le texte et acquis en quelques minutes la certitude que vous étiez dans l'erreur. Vous ne pouviez pas avoir raison ! Cependant, au fur et à mesure que j'avancais dans ma lecture, petit à petit, ma certitude première s'effritait. Et c'est ainsi qu'une vérification de quelques minutes destinée à vous régler votre compte se transforma en une étude approfondie qui occupa pendant un temps assez long la quasi-totalité de mes loisirs. »

« Avez-vous tenu compte dans vos réflexions de la personnalité d'Ézéchiél ? »

« Naturellement. Et je pense que, sous ce rapport, il faut distinguer trois aspects du personnage, à savoir sa personnalité d'une façon générale, sa qualité de conteur en second lieu et enfin, sa participation aux événements

rapportés. Sa personnalité est garante de la valeur générale du récit. En tant que conteur, Ézéchiél est doué d'un sens particulièrement acéré de l'observation. Quant à sa qualité de témoin, participant à l'événement, elle nous permet de répondre à la question : est-il le personnage central ? À cette question, il faut évidemment répondre non, ce qui soulève aussitôt une nouvelle question : pourquoi pas ? »

« Jusqu'à présent on a toujours qualifié « d'idéogrammes » les descriptions des effets secondaires provoqués par les rencontres Dieu/Homme, tels que bruit, fumée, éclair, feu, tremblement de terre. Est-ce que vous estimez possible – après votre étude des visions d'Ézéchiél – qu'il y ait effectivement eu rencontre entre ce prophète et un astronaute étranger ? Et si oui, sur quels indices appuyez-vous votre réponse ? »

« Ma réponse à votre première question est : oui ! Cependant, je ne suis pas d'accord avec le terme d'indices. On peut dégager du récit d'Ézéchiél, les caractéristiques du vaisseau spatial qu'il a vu. On peut ensuite – en tant qu'ingénieur et indépendamment du récit – vérifier par le calcul et reconstruire sur le papier un vaisseau présentant des caractéristiques similaires. Au terme de ces calculs, on constate que le résultat est non seulement possible du point de vue purement technique mais que le texte en question rapporte des détails et des phénomènes secondaires qui « collent » parfaitement avec les caractéristiques générales de l'engin. Dans ces conditions – vous le voyez – il n'est plus question uniquement d'indices ! »

« Je sais que vous avez rédigé un mémoire sur vos réflexions et vos calculs afférents aux visions d'Ézéchiél. Est-ce que vous avez pu tirer des conclusions concernant la taille du vaisseau décrit et le know-how technique ? »

« Absolument – et j'en ai été le premier surpris. Du point de vue mathématique, une telle étude ne peut reposer que sur des paramètres – à cause précisément des points d'incertitudes concernant les données de base. Naturellement, il a fallu procéder à des extrapolations par rapport au stade actuel de nos techniques. Ces extrapolations reposent elles-mêmes sur des possibilités théoriques admises et sur des estimations. Mes conclusions sont les suivantes : *le vaisseau spatial d'Ézéchiél a des dimensions très crédibles et est le fruit d'une technique en avance sur la nôtre de plusieurs dizaines d'années !* »

« Je ne voudrais pas anticiper sur vos conclusions mais je serais curieux de savoir s'il reste des questions non résolues à propos de ce texte et si oui, je vous serais obligé de m'en citer deux.

« Bien volontiers. Il y a une question concernant la nature du récit d'Ézéchiél : s'agit-il d'un mélange de visions et de faits concrets ou s'agit-il uniquement d'observations ? Et puis il y a une autre question concernant la situation des temples où Ézéchiél se fait transporter par la voie des airs. Aucun des deux ne paraît se situer à Jérusalem. Il serait évidemment du plus haut intérêt de savoir où Ézéchiél a été conduit. »

« Savez-vous, M. Blumrich, que vos calculs et vos réflexions risquent de semer le trouble chez les exégètes de l'Ancien Testament – et chez bien d'autres gens ? »

« Je m'en doute. Mais j'espère que le trouble sera de courte durée. Mon livre contiendra toutes les données techniques dont j'ai tenu compte et tous les calculs auxquels je me suis livré pour vérifier le récit d'Ézéchiél. Je livre la totalité de mes recherches dans cette étude. Les sceptiques n'auront qu'à vérifier ou à faire vérifier mes calculs et quand cela sera fait, je pense que le trouble

n'aura plus longtemps de raison d'être. On s'accoutume vite à l'évidence quand on ne peut pas faire autrement ! Évidemment, il faudra compter avec un temps d'adaptation – car cela va changer un certain nombre de données tenues pour certaines et ce, dans différents domaines. »

Ainsi, pour une fois, mon rêve s'est réalisé ! Un technicien réputé a pris mes spéculations à la lettre. Tel est mon objectif : provoquer l'indignation, susciter la protestation – comme cela s'est passé dans le cas de Blumrich. Comme je serais heureux si les érudits souvent si hautains, si infatués de leur érudition, consentaient à déposer leurs lunettes troubles pour en chausser de plus transparentes afin de vérifier – comme Blumrich l'a fait – si l'imaginatif Däniken ne proposerait pas par hasard des voies plus fructueuses, plus riches en pure vérité en dépit et par-delà les erreurs, que les sentiers battus où on les voit piétiner et tourner en rond depuis des lustres.

Errare humanum est !

... Sophocle a mis cette sentence dans la bouche d'Antigone, il y a plus de deux mille ans. Et cependant, il semble que d'aucuns persistent à considérer comme une honte le fait de renoncer à la conviction qu'ils professaient hier, même si cette conviction se révèle aujourd'hui erronée...

7

En finir avec le mythe de Dieu

Qui ou qu'est-ce qui a créé l'univers ?

Qui ou qu'est-ce qui a installé les étoiles dans le cosmos ?

Qui ou qu'est-ce qui manipule les « commandes » et « s'amuse » à jeter des astres les uns contre les autres, à faire exploser des soleils, à laisser fondre des galaxies entières les unes dans les autres ?

Qui ou qu'est-ce qui a « insufflé » la vie à la matière inanimée ?

Qui ou qu'est-ce qui a voulu que la vie intelligente naisse et que nous devenions ce que nous sommes ?

Si tout ce qui existe a été créé par un seul et vrai Dieu, ce Dieu devait être juste, tout-puissant et bon puisque tout serait issu de sa volonté.

Pourquoi ce Dieu tout-puissant laisse-t-il se développer des guerres, couler le sang et les larmes ?

Pourquoi ce Dieu de justice permet-il que d'innocents enfants soient assassinés ?

Si ce Dieu de sagesse veut que tous les hommes le « servent » comme disent les religions, pourquoi laisse-t-il

fleurir sur une seule planète 20 000 religions et sectes qui s'entre-déchirent en Son nom ?

Pourquoi les truands et les assassins, les coupe-jarrets et les faux témoins et les avocats marrons jouissent-ils, sous l'œil de ce Dieu, du même bonheur de vivre ?

Comment un Dieu sage et bon peut-il admettre que les riches s'enrichissent davantage, que les pauvres s'appauvrissent davantage puisque tous les hommes sont supposés être ses enfants ?

Quelle signification ce Dieu a-t-il bien pu prêter à la vie intelligente ?

Spécialiste de biologie moléculaire, Jacques Monod, directeur de l'institut Pasteur à Paris, prix Nobel 1965, a secoué le monde des croyants avec son livre « Hasard et nécessité ». La gauche athée elle-même s'est indignée des thèses de Monod en raison du poids extraordinaire conféré au fait biologique, de la dimension philosophique qui lui est ainsi donnée et qui, d'après cette critique athée, élève quasiment la biologie au rang d'une nouvelle religion.

Dans son ouvrage, Jacques Monod définit ainsi les trois phases qui conditionnent la naissance de toute vie :

1, Formation des principaux éléments chimiques constitutifs de la vie sur terre : nucléotides et acides aminés, (Les nucléotides sont des combinaisons d'acide phosphorique, de bases nucléiques et d'hydrates de carbone, éléments que l'on trouve réunis dans les noyaux cellulaires.

— Les acides aminés sont des acides organiques constitutifs des albumines,)

2, Formation, à partir de ces éléments, de la première macromolécule possédant la faculté de réduplication. (Les macromolécules se composent de mille atomes et davantage.)

3, C'est autour de ces structures susceptibles de se multiplier indéfiniment que se construit l'appareil téléonoinique, un système parfaitement autonome et qui conduit à la cellule élémentaire.

Monod appuie sa théorie sur les découvertes les plus récentes en matière de biologie et de génétique : il y a des milliards d'années apparurent dans l'atmosphère et sur l'écorce terrestres certaines combinaisons simples à base de carbone (tel le méthane) ; puis l'eau et l'ammoniaque. De ces combinaisons simples naquirent de nombreuses substances parmi lesquelles les nucléotides et les acides aminés qui donnèrent finalement lieu dans la « soupe » prébiotique à un premier organisme, c'est-à-dire à une première cellule, soit, en d'autres termes à une première forme élémentaire de vie. Cela, en un temps où les processus physiques et chimiques n'étaient pas encore liés à la présence d'êtres vivants. (Cf. Retour aux étoiles.) D'après la théorie de l'évolution le processus complémentaire qui conduit à l'apparition de l'homo sapiens se déroule de façon pacifique, sans l'appoint d'un acte révolutionnaire – c'est-à-dire créateur.

L'idée centrale de la théorie de Monod, c'est que le phénomène décisif entraînant l'apparition de la vie ne s'est produit qu'une *seule fois*. Ainsi l'homme sait-il enfin, si l'on s'en réfère aux thèses produites dans « Hasard et nécessité », qu'il est *seul dans un univers indifférent et démesuré au sein duquel il est apparu par hasard*.

La vie, un coup de chance ? Aussi remarquablement bien fondées qu'elles soient, les thèses du professeur Mo-

nod ne répondent pas à une question primordiale : quelle est la force élémentaire qui mit au point les substances chimiques constitutives de la vie ? D'où vinrent les ingrédients qui permirent à la vie de naître dans la « soupe » originelle, d'y surnager en quelque sorte comme des taches de graisse à la surface du bouillon ?

De l'atmosphère, évidemment, répond la science. Mais cette réponse ne me satisfait pas. Enfant curieux, je demande : mais l'atmosphère elle-même, d'où vient-elle ? – De l'enveloppe de la terre au moment où elle se rafraîchit. – Mais alors, la terre, d'où vient-elle ? – Du soleil dont elle s'est détachée.

— Bien, bien. Mais le soleil ? – Il vient de la voie lactée. – Et la voie lactée ? – La voie lactée n'est qu'une partie des autres voies lactées dans l'univers.

— Et ces autres voies lactées ? – À ce sujet, il n'y a que des théories, point de réponse certaine.

Le professeur Georges Lemaître, physicien et mathématicien exerçant à Bruxelles, introduisit une idée très séduisante dans l'âpre discussion sur l'origine des mondes. Il y a des milliards d'années, toute la matière de l'univers était condensée dans un atome primordial, énorme masse de matière dont la cohésion était assurée par un noyau unique. Les forces énormes s'additionnant et se multipliant sans cesse, le bloc de matière finit par exploser ; cette explosion donna lieu à des milliards de débris qui se rassemblèrent ensuite, au cours d'une très longue période de consolidation, en d'innombrables galaxies. Le physicien russe Georges Gamow (né en 1904) arrivé à l'université du Michigan via Londres et Paris, est réputé dans les milieux scientifiques pour ses formules saisissantes. De la théorie aujourd'hui communément admise d'une *explosion primordiale* génératrice des

mondes et de la vie, Gamow a tiré le concept et la formulation du *Big-bang*. La théorie du Big-bang présente sur les autres théories l'avantage d'être « vérifiée » par ce qu'on appelle *l'effet Doppler*, effet découvert en 1842 par le physicien autrichien Christian Doppler (1803-1853) et qui s'applique aussi bien aux ondes lumineuses qu'aux ondes sonores : « L'effet Doppler consiste en une variation de l'intensité sonore en relation avec le mouvement de la source sonore ou de l'auditeur. Si la distance qui les sépare s'accroît, le son devient plus grave ; si la distance s'amenuise, il devient plus aigu. On observe, par exemple, ce phénomène si l'on écoute le sifflet d'une locomotive qui s'approche ou qui s'éloigne. Quand il s'agit de rayons lumineux, le phénomène est le suivant : si la source lumineuse se déplace en direction de l'observateur, le spectre lumineux évolue vers le bleu ; si elle s'éloigne de l'observateur, le spectre évolue vers le rouge. » L'effet Doppler permet de mesurer la vitesse de tous les astres sans exception car il a été démontré que les corps célestes présentent la même composition chimique et les mêmes caractéristiques physiques dans toutes les galaxies, c'est-à-dire au sein de notre voie lactée comme en dehors de cette dernière.

Partant de ce principe, l'astrophysicien Edwin Powell Hubble (1889-1953) découvrit en 1929, au cours de travaux sur les brouillards cosmiques et les systèmes stellaires menés à bien à l'observatoire de Mount Wilson, que l'effet Doppler s'appliquait également aux galaxies : Hubble constata en effet que le spectre lumineux des galaxies évolue vers le rouge au fur et à mesure qu'elles s'éloignent. Professeur Hannes Alfvén, physicien à l'École supérieure royale de Stockholm : « La vitesse à laquelle les galaxies s'éloignent de nous est proportionnelle à la

distance qui nous en sépare. » La fréquence de la lumière s'amenuise de un centième quand la source lumineuse s'éloigne de nous à une vitesse correspondant à un centième de la vitesse de la lumière (près de 300 000 km/seconde). Qu'on se représente un ballon d'enfant non gonflé. Dans les plis du ballon on laisse tomber au hasard des gouttes de rouge. Au fur et à mesure qu'on gonfle le ballon, les points rouges vont s'éloigner les uns des autres, et ce, à une vitesse proportionnelle à la vitesse à laquelle s'accroît le volume du ballon. Il tombe sous le sens que, à partir de données telles que la vitesse à laquelle les points rouges s'éloignent les uns des autres et le sens dans lequel ces points se déplacent, il est possible de calculer à quel moment les points étaient réunis en un centre unique.

Grâce à cette méthode on a estimé l'âge de l'univers : 7 à 10 milliards d'années. Mais alors qu'on venait de s'entendre sur les calculs conduisant à ce résultat, George Abell, directeur de la section d'astronomie de l'université de Californie, exprima son désaccord : « Après treize ans passés à observer huit galaxies très éloignées les unes des autres, il lui paraissait hors de doute que l'univers était au moins deux fois plus vieux ! »

Big-bang !

L'univers n'est pas une dame que l'on risque d'offenser en la jugeant plus âgée qu'elle ne l'est et, quant à moi, il m'importe assez peu de savoir si le big-bang remonte à 6, à 10 ou à 20 milliards d'années. L'âge de l'univers ne nous apprend rien sur *l'apparition de la vie* ! Le fait est qu'il devait bien exister quelque chose *avant* l'explosion primordiale. Il se peut que la désintégration de l'atome primordial soit à l'origine des galaxies et des milliards d'étoiles qui les peuplent. Il se peut que les savants de

toutes disciplines, voire les philosophes, pénètrent toujours plus avant dans le mystère de l'atome et de l'origine de toute chose. Il se peut que les athées trouvent toujours de meilleures raisons de nier l'existence d'une *force* que, faute de mieux, nous appelons « Dieu ». Il n'en reste pas moins qu'au début il y a eu une *création*.

Si la matière des étoiles provient d'un atome primordial unique, il est parfaitement logique de penser que les étoiles sont faites de la même substance, qu'on retrouve partout les mêmes éléments au sein de la matière.

Et de fait, les études entreprises ces deux dernières années ont révélé la présence, dans la matière extraterrestre, d'acides aminés et de combinaisons moléculaires complexes. Les géologues Goesta Völlin et David B. Ericson de l'université Columbia, New York, ont publié le 29 octobre dans la revue *Nature*, un article dans lequel ils montrent que des acides aminés se développent dans un mélange de quatre substances constitutives de la matière cosmique par simple réaction à l'irradiation. Simultanément, des chercheurs de l'observatoire radio-astronomique de Green Bank, West Virginia, ont prouvé que le nuage de gaz B2 dans la constellation du Sagittaire contenait une substance réunissant toutes les conditions préalables à l'apparition de la vie. Il s'agit en l'occurrence de cyano-acétylène, la combinaison chimique la plus complexe jamais observée dans l'espace interstellaire. L'analyse de météorites et d'échantillons de sol lunaire a notamment révélé la présence, dans ces corps, de molécules d'hydrogène, de monoxyde de carbone, d'ammoniaque, d'eau, ainsi que de toute une série d'hydrocarbures et d'acides aminés. Des chercheurs de la NASA ont annoncé en octobre 1971 qu'ils avaient pu identifier dans les météorites Murchinson et Murray (ain-

si nommées d'après les lieux où elles ont été trouvées en Australie méridionale) 17 (!) acides aminés dont plusieurs étaient des éléments constitutifs des protéines qu'on trouve dans tous les organismes terrestres. D'autres échantillons de rocaïlle lunaire rapportés par l'équipage d'Apollo XI et analysés par des chercheurs de l'université de Miami ont révélé la présence d'alanine et de glycine, deux acides aminés entrant dans la composition de nombreuses protéines.

Ainsi la science vient-elle étayer notre conviction profonde : l'homme n'est pas seul dans l'univers ; et les êtres intelligents qui le peuplent très probablement attendent qu'il ait retrouvé les traces de leur passage sur terre. Car l'état de nos connaissances nous permet d'affirmer deux choses au moins :

— À l'origine la matière était condensée autour d'un atome unique.

— Les conditions préalables à l'apparition de la vie sont réunies sur d'autres planètes de notre galaxie.

Mais y a-t-il encore place pour le « bon Dieu » dans ce schéma grandiose élaboré par la science ? Personnifier la force qui *devait* exister *avant* l'explosion primordiale, la désigner du nom de *Dieu*, se la représenter sous l'aspect d'un bon vieux monsieur à la barbe fleurie, c'est s'interdire à tout jamais une vision plus lucide des choses.

Cette force élémentaire qui existait avant tout devenir, il faut à mon sens se la représenter comme une force neutre. Cette force neutre provoque la grande explosion qui devait donner corps à la totalité des mondes. Ainsi la force élémentaire immatérielle devint-elle, elle-même, matière : elle connaissait d'avance le résultat de l'explosion ;

celle-ci devait lui permettre d'accéder à une nouvelle dimension, celle du vécu.

J'ai souvent défendu ce point de vue en l'illustrant d'un exemple analogique qui me paraît à même de rendre plus sensible le processus auquel je fais allusion :

Qu'on se représente un ordinateur fonctionnant avec cent milliards d'unités de pensée (= bits dans le jargon spécialisé). Pour employer l'expression du professeur Michie de l'université d'Édimbourg, constructeur du premier computer *pensant*, cet ordinateur aurait une « conscience personnelle » inscrite de façon indélébile dans les circuits forts complexes de la machine. Si l'ordinateur se faisait *sauter* sans avoir au préalable magnétisé la totalité de ses bits, sa conscience personnelle serait annihilée par l'explosion. Mais l'explosion est décidée « en connaissance de cause » par la machine pensante. Cent milliards de bits filent dans toutes les directions à des vitesses qui varient selon leur taille. La conscience originelle *centrée* n'existe plus mais l'intelligence qui s'est elle-même détruite a programmé l'avenir. Chargés d'informations recueillies au cours de leur voyage dans le temps et dans l'espace, les bits magnétisés rejoindront le centre de l'explosion dont ils sont issus, infimes particules de la conscience personnelle de la machine qu'ils viennent enrichir ainsi de leur expérience vécue. Depuis le moment où l'explosion a eu lieu jusqu'au moment du retour, aucun bit ne sait qu'il est fraction d'une conscience plus vaste qu'il est destiné à rejoindre. Si l'une de ces infimes unités de pensée vient à se poser des questions telles que « Mais quel est donc le sens de cette course folle ? » ou « D'où est-ce que je viens, où est-ce que je vais ? », nul doute que ces questions resteront sans réponse. Et pourtant, il fait partie d'un tout auquel il est destiné à se

fondre, il est le fruit d'une *création* qu'il vient enrichir de son « expérience ».

Peut-être cette comparaison paraîtra-t-elle simpliste ; je veux croire qu'elle peut aider à saisir le phénomène de la force originelle dont nous sommes les éléments constitutifs. Ce n'est qu'à la fin, à la fin dernière, au « point Oméga » dont parle Teilhard de Chardin, que nous saurons que nous sommes en même temps cause et effet de la création. Que cette force initiale parée du nom de Dieu ait existé avant l'explosion – et qu'elle ait donné lieu à l'explosion – me semble un fait pratiquement indéniable, corroboré d'ailleurs par bien des textes sacrés, mythiques ou légendaires. Qu'on songe seulement à ce que dit l'apôtre du Christ Jean, lequel a eu accès à des textes ésotériques très anciens, de la genèse du monde :

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.

Elle était au commencement avec Dieu.

Toutes choses ont été faites par elle, et rien de qui a été fait, n'a été fait sans elle. »

La logique de tout cela nous apparaîtrait plus clairement si le concept de Dieu n'avait été obscurci par de multiples représentations qui nous permettent certes, de « narrer » l'histoire de la création comme une sorte de conte pour enfants, mais nous empêche de percer réellement à jour le mystère de la création. Si la force initiale a décidé de se matérialiser, alors cette force créatrice est aussi produit de sa création.

À l'instar des bits de l'ordinateur, nous aussi, nous retrouverons l'unité. Nous sommes des fractions de la force initiale et ces fractions retrouveront un jour le chemin de l'unité cosmologique initiale, « D'où venons-nous ? Où

allons-nous ? » Telles sont les questions qui nous assaillent mais, comme le dit le théologien Puccetti : « Le savoir ne s'acquiert pas nécessairement par la voie de la science et, d'ailleurs, aucune vérité métaphysique de quelque importance n'a jamais été acquise de cette façon ».

Alors que nous nous acheminons vers le troisième millénaire de notre ère, le monde reste divisé en cinq grandes religions rivales auxquelles s'apparentent en outre quelques milliers de sectes plus ou moins fanatisées. La technologie va probablement nous permettre d'entrer prochainement en rapport avec d'autres intelligences évoluées. Comment nous définirons-nous quand nous leur seront confrontés ? Que voudra dire alors catholique et protestant, luthérien et hussite, mahométan et bouddhiste, hindouiste et Israélite ? Ce seront des critères dépassés. Allons-nous leur présenter nos semblables comme des débiles parce qu'ils refusent d'actionner un commutateur le samedi (juifs, orthodoxes) ? Ou parce qu'ils ne mangent pas de porc (juifs, musulmans) ? Ou parce qu'ils tiennent pour sacrés les gros rats et les vaches maigres (hindouistes) ? Ou encore, parce qu'ils clouèrent sur la croix leur Dieu tout-puissant ?

Je suppose que l'entrée de l'homme dans l'âge des voyages interstellaires marquera la fin de toutes ces représentations de la divinité.

Si l'on admet le principe que nous sommes des parties de la force initiale disséminées dans l'univers par une explosion consciemment décidée, il n'est plus question de rendre Dieu responsable des joies et des souffrances de l'humanité. Nous portons en nous les forces positives et les forces négatives dans la mesure où nous sommes tous issus de la force élémentaire qui a toujours été.

La question de cette force initiale – la question de Dieu en somme – je ne puis ni ne veux l'éluder parce que je suis convaincu que les religions avec leurs dieux innombrables freinent le progrès ou le compromettent. Qu'on songe simplement aux bains de sang, aux guerres, aux fureurs meurtrières, aux souffrances dont le sectarisme religieux fut et reste la cause ! Qu'on songe simplement aux positions rétrogrades, voire criminelles prises au nom de Dieu, par esprit religieux, en matière de contrôle de la natalité, par exemple ; et l'exemple vaut la peine d'être cité !

L'analyste Jay W. Forester, Massachusetts Institute of Technology, a mené à bien une étude très détaillée sur le taux de progression démographique et ses conséquences. S'appuyant sur les calculs effectués par Forester, le professeur Dennis Meadows mesurait l'étendue et la gravité du problème dans « *The limits of the growth* » (Les limites de la croissance), un ouvrage publié en mai 1972 dont les conclusions sont aussi claires qu'effrayantes. Le nombre des hommes croît à un rythme chaque jour plus rapide. Une véritable marée humaine menace de submerger la planète et la terre ne suffira bientôt plus à satisfaire les besoins vitaux de tant d'hommes. Les richesses du sous-sol s'épuisent, la terre elle-même s'épuise en même temps que la pollution industrielle et urbaine gagne du terrain sans pouvoir être véritablement contenue. Telles les métastases d'un cancer, les villes et les agglomérations croissent et prolifèrent ; qu'on en vienne à défricher les jungles, les rares terres encore vierges pour gagner un peu d'espace vital, et ce sera la mort par asphyxie : l'épuisement des sources d'oxygène. L'eau, cet élixir de vie, ne suffira bientôt plus, même si l'on tient compte de ce qu'on pourra tirer des océans et des glaces polaires. Si

la croissance se poursuit au rythme actuel, les ressources naturelles seront épuisées avant l'an 2100.

Une seule solution à ce problème : le contrôle immédiat et rigoureux de la natalité. Or, que se passe-t-il ? Les « commandeurs des croyants » de toutes les religions, grandes et petites, s'opposent violemment à cette idée et à sa mise en pratique. C'est que le pouvoir se mesure toujours au nombre d'ouailles qu'on peut compter dans les rangs, même si ce critère quantitatif est depuis longtemps dépassé. Contre l'idée de contrôle des naissances, on invoque la loi de Dieu et, ce faisant, c'est un crime contre l'humanité que l'on commet.

Ne serait-il pas temps que l'homme se considère partie intégrante du cosmos ? Il y gagnerait une conscience plus claire de lui-même et de la mission qui lui échoit en tant qu'homme : préserver la terre de la mort par asphyxie et, simultanément, se lancer avec plus de décision dans l'exploration des étoiles. L'avenir en dépend car bientôt nous aurons besoin de chercher dans le cosmos les matières premières qui viendront à manquer chez nous. Mais la « conquête de l'espace » c'est aussi autre chose : c'est la rencontre quasi certaine avec des intelligences extra-terrestres...

Est-il même besoin de le dire ? Le sectarisme religieux s'accommode fort mal de cette perspective. Il faut à tout prix que l'homme reste le couronnement de la création. Où irions-nous s'il existait sur d'autres planètes des êtres intelligents, peut-être même plus évolués que nous ? Ce serait la fin des images d'Épinal ! Ce serait la fin des contes à dormir debout ! Ce serait la fin de tout !

« On » tâche donc, non sans faire preuve d'une adresse et d'une discrétion « diaboliques », de discréditer, voire de saboter l'effort qui tend à provoquer la rencontre avec des

intelligences étrangères à la terre. « On » lance des avertissements destinés à dresser les esprits contre les recherches orientées dans ce sens. Et cela se fait si sournoisement, si insidieusement, que l'on voit des esprits dits « éclairés » critiquer tout ce qui a trait à la recherche spatiale et à la « conquête » de l'espace – en arguant, par exemple, que nous avons bien assez de problèmes à résoudre sur terre (!). Comme si les problèmes n'étaient pas indissolublement liés ! Ce faisant, ces « esprits éclairés » ne s'aperçoivent même pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'une très subtile forme d'intoxication. Ils ne se rendent pas compte que ces arguments rétrogrades leur sont pour ainsi dire « dictés ». A fortiori, ignorent-ils par qui ils leur sont dictés.

Mais alors, que faire ?

Raser les églises ? Démolir les temples ?

Non, jamais – jamais plus.

Là où des hommes se réunissent pour chanter la gloire du créateur, c'est un sens bienfaisant de la communauté qui se développe. Temples et églises sont des lieux de méditation – des lieux consacrés à révocation de cet *indéfinissable*, de cette force initiale que, faute de mieux, nous appelons Dieu. De tels lieux sont indispensables. C'est le reste qui est superflu.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Hérissey à Evreux
Le 27 mai 1974
Pour les Éditions Robert Laffont

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974
No d'édition : 5151
No d'impression : 14284
Imprimé en France

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

Erich von Däniken : 1, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 55, 58, 59, 60.

F. Seiner : 2, 23, 24, 37, 52.

J. Moricz : 4, 11, 20.

Éditions R. Laffont, Paris, dans « les Phéniciens » de J. Mazel : 13.

R. Rohr : 16, 61.

Constantin-Film : 27, 36.

Siemens AG : 35.

Plante de sete cidades Municipio de Piracicaba : 43.

J. Blumrich : 51.

Joao Americo Peret : 53.

Nasa : 54.

H. Haag : 56.

H. Grubert : 57.

D'un nouveau voyage autour du monde, l'auteur de *Présence des extraterrestres* et de *Retour aux étoiles* rapporte de nombreux et troublants Indices du passage sur la terre d'êtres venus d'autres planètes. En Équateur, c'est un réseau de galeries plongeant jusqu'à 240 mètres sous terre. Au Pérou, à Cuenca, ce sont des plaques d'or ciselé, gravées de caractères inconnus, de symboles indéchiffrables. Sur l'île de Nan Madol, dans le Pacifique, c'est une ville de basalte qui s'enfonce dans la mer en d'innombrables galeries. En Chine, en Malaisie, en Nouvelle-Zélande, à Formose, au Chili, au Brésil, en Colombie, sur l'île de Pâques, partout, Erich von Däniken découvre la trace de civilisations d'avant le Déluge et des formidables conflits qui ébranlèrent alors l'univers.

Erich von Däniken a publié dans cette collection deux livres importants : *Présence des extraterrestres* et *Retour aux étoiles*. Voici ce qu'il écrivait en tête de ce dernier livre ; en quelques lignes, il précise ici le sens de toute sa recherche :

« Je suis convaincu qu'un héritage transmis par les « dieux » garde vivace en nous la nostalgie des étoiles. Le souvenir de nos ancêtres terrestres et le souvenir de nos maîtres cosmiques agissent en nous. Le développement de l'intelligence chez l'homme ne me semble pas avoir été uniquement le résultat d'une interminable évolution. D'ailleurs, ce phénomène s'est produit avec trop de soudaineté. Je crois que nos ancêtres ont reçu leur intelligence des dieux, et ceux-ci devaient disposer de connaissances qui firent aboutir rapidement ce processus...

Après *Présence des extraterrestres*, ce livre propose de nouveaux arguments à l'appui de ma théorie. Il doit relancer la réflexion sur le passé et l'avenir de l'humanité. Nous avons trop longtemps négligé de scruter notre passé le plus lointain avec l'audace de l'imagination. Il sera impossible de produire les preuves définitives et concluantes en une seule génération, mais progressivement la muraille qui sépare encore l'imaginaire de la réalité deviendra plus fragile. Quant à moi, par mes questions je ne cesse de lui porter des coups. Peut-être réussirai-je à trouver le secret. »